

Discours de l'honneste  
amour sur le Banquet de  
Platon , par Marsile Ficin,... à  
la sérénissime royne de  
Navarre. [Elégie [...]

Ficin, Marsile (1433-1499). Discours de l'honneste amour sur le Banquet de Platon , par Marsile Ficin,... à la sérénissime royne de Navarre. [Elégie du traducteur] Traduits de toscan en françois par Guy Le Fèvre de La Boderie,.... 1578.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

f) co-2012

R. 1613  
2.

0141

# DISCOVERS

DE L'HONNESTE AMOVR  
SVR LE BANQVET DE PLATON:

PAR MARSILE FICIN  
*Philosophe, Medecin & Theologien tres excellent.*

A LA SERENISSIME  
ROYNE DE NAVARRE.

*Traduits de Toscan en François par GUY LE FEVRE  
DE LA BODERIE Secrétaire de Monseigneur  
frere unique du Roy, & son Interprete  
aux langues Perégrines.*



R.

3141.

A PARIS,  
Chez Iean Macé, demeurant au mont S. Hylaire à  
l'enseigne de l'Escu de Bretagne.

1578.

AVEC PRIVILEGE.



## Extraict du Priuilege.

**P**Ar grace & priuilege du Roy est permis à Iean Macé, Libraire iuré en l'Vniuersité de Paris, imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Discours de l'honneste Amour sur le Banquet de Platon, &c.* Et est defendu à tous Imprimeurs, Libraires, ou autres de quelque qualité & condition qu'ils soyent, d'imprimer ou faire imprimer, ou exposer en vente autre que ceux que ledict Macé auroit fait imprimer, sur peine de confiscation desdicts liures qui se trouueroyent autrement imprimez, & d'amende arbitraire. Et ce iusques au temps & terme de six ans finis & accomplis, à commencer du iour & dare que la premiere impression sera paracheuee d'imprimer. Ainsi que plus à plain est contenu audict priuilege, sur ce donné à Paris le 11. de Mars, l'an de grace 1578.

Ainsi signé par le Conseil

Le COINTE.



A LA SERENISSIME  
ROYNE DE NAVARRE,  
Marguerite de France, Fille, Seur,  
& espouse de Roy.

**M**ADAME, le divin Platon, duquel la  
memoire est celebree en ce Bâquet Philosophi-  
que, estant quelquefois interrogé iusques à  
quand il se fauldroit arrester à ses sentences  
et graues enseignemens, respondit en ces ter-  
mes: Iusques à tant qu'en la terre apparaisse quelcun plus  
sainct & sacré, qui enseigne la voye de verité que tous en-  
suivent. Ce que Marsile Ficin autheur du present discours  
a interpreté comme Oracle Prophetique se deuoit entendre  
de nostre Seigneur Iesus Christ, qui de toute Eternité a  
esté & est la Sapience eternelle de Dieu le Pere, & qui  
en la plenitude des temps par le sacré mystere de l'Amour  
eternel & diuin a voulu vestir le manteau de nostre hu-  
manité, laquelle il a prise au Sacraire & Tabernacle de la  
trois fois heureuse Vierge M A R I E, de laquelle le beau  
nom retourné ne sonne rié que A T M E R. Comme il me  
souuient auoir chanté en quelque Stance d'un mien Canti-  
que,

# EPISTRE.

Bel est le nom de I E S V S le Sauueur,  
 Mais celle-là qui a eu la faueur  
 D'attirer à soy  
 L'Amour, l'Aymé, l'Amant,  
 A eu du grand Roy  
 Des beaux esprits l'Aymant  
 Nom conuenable, & de merite orné,  
 Car en M A R I E A I M E R est retourné.  
 Aimer à fait le Salut reclamer,  
 Voyla le bien qui vient de bien-aimer.

*Iceluy donques estant apparu en terre nous a monstré le chemin de la verité, que tous doyuent ensuyure: ainçois comme il tesmoigne de soy mesme, il a esté la voye, la verité, & la vie. Et pourtant c'est bien raison que nous apprenions de luy plus tost que de Platon, ny de quelcōque autre Philosophe, les discours du vray, sincere, & parfait Amour, & le moyen de bien aymer. Je dy cecy nō pour improuuer du tout les Harangues de Platon, & beaucoup moins le Traité de Marsile Ficin sur ceste matiere d'Amour, mais afin que tous à vostre imitation apprennent que c'est de luy proprement, & de sa doctrine sainte, qui n'est qu'amour & charité inspirée de l'Amour mesme, qu'on doit puiser les enseignemens pour deuenir vrais & loyaux amoureux. Or comme ce festin & Banquet Platonique fut autrefois célébré en somptueux & Magnifique appareil par neuf personnages signalez, & excellents en toutes vertus & doctrines sous l'autorité & auen du magnifique & Illustre L. A V R E N T D E M E D I C I, à la mode & façon de la Toscane: ainsi Madame, sous l'auen & par le cōmandement de vostre Serenissime Maïesté il se verra de rechef instruit.*

## EPISTRE.

& dressé à la Françoisse des propres mets & viandes spiri-  
 tuelles qui autrefois y furent seruies : ausquelles tant s'en  
 faut que le long temps, qui s'est écoulé depuis, ait apporté  
 quelque empirance : que plustost au reply d'un siecle elles  
 ont conserué & augmenté le premier goust & faueur : de  
 sorte qu'elles pourrôt maintenant, aussi bien que iamais, sa-  
 tisfaire à tout appetit & palais non depraué de mauuaises  
 meurs, ny humeurs : & bien prinſes se conuertir en bonne  
 & salubre nourriture des Ames de l'Amour vray sainte-  
 ment enamourees . Ceste façon de Banquet Philosophique  
 iadis entre les hommes doctes estoit fort celebre & accou-  
 stumee, ainsi qu'on peut recueillir non seulement de ce pre-  
 sent Discours, mais aussi de Plutarque & d'Athenée, au-  
 theurs Grecs de premiere marque : laquelle fut renouuелlee  
 & remise sus ensemble avec les bonnes lettres, auparauant  
 enseuelies en la Barbarie, par la faueur de la tres-illustre  
 maison, & pour ce fait à iamais memorable & recomman-  
 dable à la Posterité des Ducs de Medici : entre la fleur des  
 bons esprits florissans pour lors à Florence. Maintenant à leur  
 exemple sous l'auen de vostre Maiesté, Madame, qui des  
 deux parts estes extraite des deux premieres maisons, aus-  
 quelles auant toutes autres, appartient l'honneur du resta-  
 blissement des bonnes lettres, par l'ayde de la Bonté diuine  
 elle pourra desormais estre continuee & entretenue de bien  
 en mieux . Et vueille Dieu, que non plus en memoire  
 de la naissance & du trespas de Platon, iadis vrayement di-  
 gne, si quelque autre Philosophe l'a esté, de tant honorable  
 tesmoignage : mais bien en souuenance & recordation de la  
 Naissance & Mort admirable du parfait authheur &  
 d'Amour & de vie, se puisse à iamais perpetuer ceste

# EPISTRE.

loüable façon de discourir, non de l'origine d'Amour à la Platonique seulement, ny des quatre sortes de ravissement d'esprit dont est faite mention en ce Trait é: mais de l'origine eternal, & temporelle naissance du vray Amour à la Chrestienne, & de la parfaite extase & ravissement de Pensée, par lequel les Ames fidelles enamourees sont abstraites & esleuees iusques au baiser sacré du parfait Amant: duquel le Roy qui porta le nom de Pacifique entre les Hebreux chatoit iadis en ceste maniere: Qu'il me baise, & qu'il me touche, du saint baiser de sa bouche. Des effets & de la puissance merueilleuse de cest Amour diuin, à l'imitation du grand Hierothee, & de nostre saint Denys en mes Cantiques Spirituels i'ay quelque fois chanté les vers qui ensuyuent:

Hommes mortels heureux si d'Amour mutuelle  
Par enseable conioins sans enuie & querelle,  
Et de franche amitié sans fraude & sans amer  
Debonnaires & doux ils se vouloyent aymer.  
Lors reuiendroyent icy toutes choses changees,  
Les bons Siecles dorez, sans noïses mélangées:  
Lors rien ne defaudroit, en paix & en santé  
Les hommes ioüiroient de tous biens à planté:  
Les richesses de gré ruisseleroyent écloses,  
Et tous homes contés auroyét lors toutes choses.  
Car tous n'auroient qu'un cueur, tous un mesme  
vouloir,

Et l'un ne se pourroit d'un autre homme douloir.  
La sacre fin de l'or, l'avarice goulue  
De tousiours aquerir, la volupté pollue,  
Les embusches, le dol, les larcins, & le soin

## EPISTRE.

D'entre tous les humains seroyent banis au loin.  
Car tous de s'éiour auroyent lors cause mesme,  
Mesme de se douloir, vn seul salut supreme  
Et vn peril à tous, vn seul labeur commun,  
Et tous triompheroient de la gloire comme vn.  
La race des mortels seroit sans tant de cures,  
Toutes choses seroyent entre les hommes seurs,  
Ils viuroient assurez sans meurtres ou efforts,  
Et les foibles n'auroyent à creindre les plus forts:  
Lors la Paix floriroit par tout en euidence,  
Et tout plein couleroit le cornet d'abondance:  
Voila les fleurs, les fruits, l'entretien, & le cours  
De charité, de paix, de l'Amour des Amours.  
C'est cet Amour doré qui dōne à tous les hom-  
mes.

Tout cela qui leur sert, c'est luy par qui no' fōmes,  
Luy par qui nous naissons, luy par qui nous viuōs,  
Luy par qui reposons, & par qui nous mouuons.  
C'est l'Amour seul lequel nous fait de dieu presēte  
La grace & la faueur, & de mal nous exemte:  
Voire encor la faueur, la grace & le support  
Duquel nous iouïssons, & qui d'un lien fort  
Nous ioint le Dieu amy, ou nous donne matiere  
Repurgez de noz maux r'entrer en grace entiere,  
N'est rien sinon Amour: & la Diuinité  
C'est cet Amour, ce Dieu triple en son vnité  
Qui par tout est diffus. l'Amour tout lie & serré,  
Il meut le ciel, le Feu, l'Air, les Eaux, & la Terre,  
Tout-puissant, le Repos des hommes & des Dieux  
Qui confit tout en miel, & n'a rien d'odieux.

# EPISTRE

*Voila, Madame, quelques marques des effets & de la puissance de l'honneste & saint Amour, duquel philosophiquement est discoursu en ce delicieux Banquet. Quant à l'Amour vulgaire, c'est vn subiet si commun, & tant demené par nos Poëtes, qu'il semble, comme a bien dit quelcun d'entre eux, que iusques icy c'ait esté la Philosophie de France, chacun à qui mieux mieux s'employât à y rapporter d'u tout les belles & gentilles conceptions de son esprit. Mais i'espere que desormais telles viandes leur apporteront ennuy, & chercheront de se ragouster en tels mets que ceux qui sont presentz en ce festin, quâd ils verront que vostre maiesté se plaist & delecte aux plus douces & sauoureuses viandes de l'ame, desquelles estant rassasiee elle demeure tousiours en son appetit, & en acquiert vne nourriture & temperamēt salubre & salutaire. A cela Dieu, la raison, la bonne nature, & l'Amour mesme vous inuite, voire mesme l'excel-  
lence de vostre propre nom vous y semond,*

*Car l'Amant, l'Aymé, l'Amour mesme*

*Qui est le Dieu vnique en trois,*

*Vous faisant par grace supreme*

*Fille, Seur, & Femme de Rois,*

*Au triple rond de la coronne*

*Qui vostre beau chef enuironne*

*A grané par certaines lois*

*En lettres d'or ce beau retour,*

*EN MARGVERITE DE VALOIS*

*. GISE LA VERITE D'AMOUR.*

*Je prie Dieu, Madame, qu'il vous donne avecques tant de perfections tout accroissement de prosperité, De Paris cet xi. iour de Mars 1578.*

*Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur*

*Guy le Féure de la Boderie.*



**MARSILE FICIN, A**  
*BERNARD DEL NERO, ET*  
*Antoine Manetti, salut.*



Es hommes ont ac-  
coustumé, apres lō-  
gue vſance, de faire  
bien les choses que  
generalemēt & sou-  
uent ils font, & d'au-  
tant plus qu'ils les frequentent les  
faire mieux. Ceste regle par nostre  
folie, & à nostre misere se pratique  
en l'amour. Tous continuellement  
nous aymons en quelque maniere,  
& presque tous nous aymons mal:  
& d'autant que plus nous aymons,  
d'autant pis aymons nous. Et si vn  
entre cent mille ayme droitement,

A



parce que ce n'est pas le commun v-  
 sage, on n'en croit rien. Ceste mon-  
 strueuse erreur ( à nostre malheur )  
 nous auiét par-ce que temerairement  
 nous entrons en ce laborieux voya-  
 ge d'amour auant que nous appre-  
 nions son but & terme, & la manie-  
 re de cheminer les perilleux passa-  
 ges de telle voye: à ceste cause d'au-  
 tant plus que nous allons en auant,  
 d'autât plus (ah miserables que nous  
 sommes ) nous nous fouruoyons à  
 nostre grand dommage. Et importe  
 d'autant plus de se deuoyer par ceste  
 forest obscure que non par les autres  
 voyages & sentiers, comme en plus  
 grand nombre & plus souuent on y  
 chemine. L'amour souuerain de la  
 Prouidence diuine pour nous re-  
 duire à la droicte voye par nous de-  
 laissée & oubliée, ja dès le siecle an-  
 tique inspira en la Grece vne tref-

chaste Dame nommee Diotime prestresse Payenne: laquelle comme inspiree de Dieu, trouuant le Philosophe Socrate sur tout addonné à l'amour, luy declara quelle chose c'estoit que cest ardet desir, & par quelle voye aussi nous pouuions tomber au souuerain mal, & par quelle voye aussi nous pouuions monter au bien supreme. Socrate reuela ce sacré mystere à nostre Platon. Platon Philosophe, sur tous autres excellent en pieté & religion, soudain en composa vn liure pour le remede des Grecz. Et moy pour le remede des Latins ay traduit le liure de Platon de Grec en Latin: & conforté de nostre Magnifique LAURENT DE MEDICI, ay commenté les mysteres qui se trouuoient les plus difficiles au liure susdit: & afin que ceste salutifere manne enuoyee du ciel à

Diotime soit commune & facile à  
 plus de personnes, j'ay traduit de  
 langue Latine en Toscane lesdicts  
 mysteres Platoniques ensemble avec  
 mon Commentaire. Lequel volume  
 j'adresse principalement à vous  
 BERNARD del NERO, & ANTOI-  
 NE Manetti, mes tres-chers amis:  
 parce que ie suis certain que vous re-  
 ceurez avecques amour l'amour que  
 vostre Marsile Ficin vous enuoye:&  
 donnerez entendre à quelcōque per-  
 sonne qui presumeroit de lire ce li-  
 ure avecques negligence, ou avec  
 hayne, qu'à iamais il n'en sera capa-  
 ble. Parce que la diligēce de l'amour  
 ne se comprend point avecques la  
 negligence, & l'amour mesme ne se  
 prend point avecques la haine. Le S.  
 Esprit amour diuin, lequel inspira  
 Diotime, nous illumine l'entende-  
 ment, & embrase la volonte, de sorte

que nous l'aymions en toutes ses  
œuvres belles, & depuis que nous  
aymions ses œuvres en luy, & iouys-  
sions infinimēt de son infinie beauté.

COMMENTAIRE DE MAR-  
FILE Ficin Florentin sur le Banquet de Platon.

PREFACE.



**P**LATON pere des Philosophes ayant  
accomply le 81. an  
de son aage, le 7. de  
Nouembre, auquel  
iour il estoit né, seāt  
à table, les viandes estans leuees, fi-  
nit sa vie. Ce Banquet, auquel est pa-  
reillement contenue la natiuité & la  
fin d'iceluy Platon, a esté celebré de  
tous les anciēs Platoniques par cha-  
cun an iusques au temps de Plotin &  
de Porfire. Mais depuis Porfire m.  
c c. ans se sont escoulez, & mises en

*Occasion de  
ce discours.*

oubly ces solēnelles viādes. Finable-  
mēt en nostre temps , le tres-fameux  
LAVERENT DE MEDICI, voulāt re-  
nouueller le Banquet de Platon , en  
donna la charge à François Bandin.  
Cōme ainsi fust dōques que le Ban-  
din eust ordonné d'honorer le vii.  
de Nouembre , ayant conuié neuf  
Platoniques , les receut avec Royal  
appareil au village de Caregge. Ceux  
cy furent M. Antoine De gli Agli,  
Euesque de Fiesole, M. Ficin Me-  
decin , Christofle Landin Poëte,  
Bernard Nuti Rhetoricien, Tho-  
mas Benci, Iean Caualcanti nostre  
familier, lequel pour la vertu de son  
cueur, & pour sa tres-noble apparē-  
ce estoit des conuiez nommé Héros,  
deux des Marsupins Christofle &  
Charles, fils de Charles Poëte. Fi-  
nablement le Bandin voulut que ie  
fusse le neuuesme, afin que Marsile

Ficin eſtât adiouſté aux deſſusnom-  
mez , le nombre des Muſes y fuſt  
recueilly . Et lors que les viandes fu-  
rent leuees , Bernard Nuti print le  
liure de Platon qui eſt intitulé le Bā-  
quet d'amour , & d'iceluy Banquet  
leut toutes les Oraïſons , leſquelles  
leuës, il pria tous les autres conuiez,  
que chaſcun en vouluſt expoſer vne.  
A quoy faire tous ſ'accorderent , &  
auint que par ſort la premiere Orai-  
ſon de Fedre eſcheut à expoſer à Ieã  
Caualcanti : L'Oraiſon de Pau-  
ſanias à Anthoine Theologien : cel-  
le d'Eriffimaque Medecin à Ficin  
Medecin : & ſemblablement d'Ari-  
ſtoſane Poëte à Chriſtoſle Landin  
Poëte , & ainſi de celle du ieune A-  
gathon à Charles Marſupin : à Tho-  
mas Benci fut donnee la diſputation  
de Socrate : la derniere d'Alcibiade  
à Chriſtoſle Marſupin. Ce ſort &

A iiii

rencōtre fut approuu  de tous. Mais  
l'Euesque & le Medecin, l'un   la  
cure des ames, l'autre estant obligé  
d'aller   celle des corps, commirent  
leurs disputes   Jean Caualcanti : les  
autres festans tournez vers luy s'ar-  
resterent   l'ouyr avecq attention. A  
donc il commença de parler en telle  
maniere.

9  
ORAI<sup>9</sup>SON PREMIERE

DE LA REGLE DE LOVER  
amour, & de sa dignité & grandeur.

CHAP. I.



N sort & rencon-  
tre tres-agreable, ô  
tresbons conuiez,  
m'est aujourd'huy  
écheüe, par laquelle  
est auenu, que ie re-  
presente Fédre Myrrinusien. Je dy ce  
Fédre duquel Lisias Thebain souue-  
rain orateur estima tant la familiari-  
té, qu'il s'efforça de se le rendre bien-  
ueillant & fauorable avecques vne  
oraison tresdiligemment composée.  
La presence duquel fut à Socrate en  
si grande admiration, que pres du  
fleuve Ilisse, estant ia émeu de la di-  
uine splendeur d'icelle, & plus hault-  
tement eleué, chāta des misteres di-

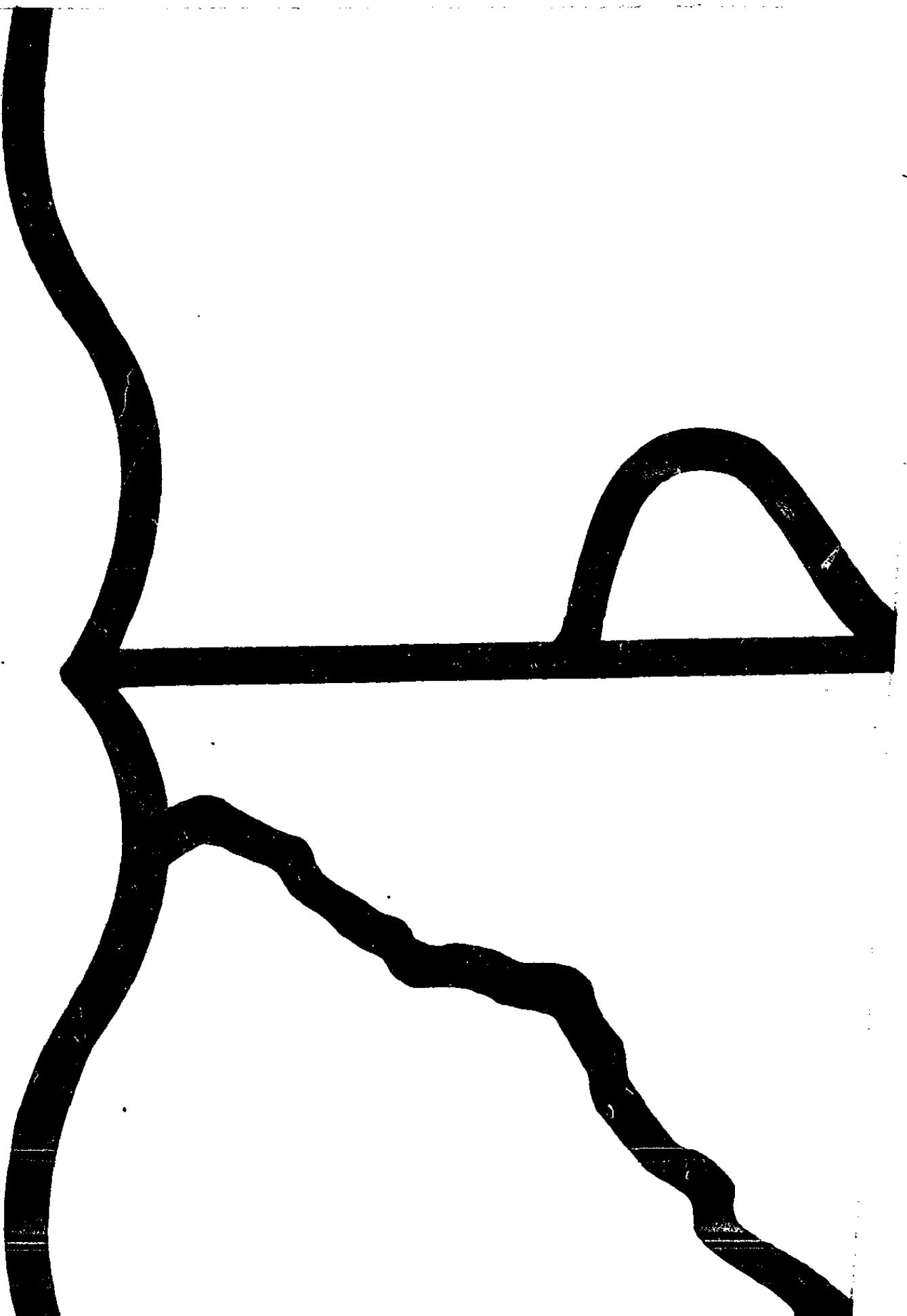
*Louenges de  
Fedre.*



uins. Lequel au parauant non seulement des choses celestes, mais aussi des terrestres se disoit estre tres-ignorant. De l'esprit duquel Platon prenoit si grand plaisir, qu'il enuoya les premiers fruits de ses estudes à Fedre: à cestuy est adressé le premier liure de Platon, qui traicte de la beauté, lequel se nomme Fedre. Comme ainsi soit donques que i'aye esté iugé semblable à Fedre, non certainemēt de moy, parce que ie ne m'attribue pas tant, mais bien de la rencontre du sort, laquelle chose a esté de vous approuuee, avecques ces heureux augures, en premier lieu, i'interpréteray volontiers son oraison, & depuis ce qui touchoit à l'Euesque, & au Medecin, selon la faculté de leur esprit, ie le mettray à executiō. Trois parties en chasque chose considere chasque Philosophe Platonique, à

*Trois choses  
considerables  
en chasque  
sujet.*

sçauoir, de quelle nature sont telles choses, que c'est qui les precede, de quel naturel sont celles qui les accompagnent. Et ainsi de celles qui suivent apres. Et s'il approuue que telles choses soyent bonnes, il louë tel subiect, & ainsi au contraire. Celle est doncques louenge parfaicte laquelle raconte l'antique origine de la chose, recite la forme presente, & demonstre les fruits auenir. Des premieres parties chascune chose se louë pour la noblesse: des secondes pour la grandeur: des tierces pour l'vtilité. D'autant que par ces trois parties sont encloses aux louanges, ces trois choses, noblesse, grandeur, & vtilité. A ceste cause nostre Fédre ayant principalement contemplé la presente excelēce d'Amour, l'appelle **GRAND DIEU**. Et aiouste, Aux hommes & aux Dieux digne d'ad-



**Texte détérioré — reliure défectueuse**

**NF Z 43-120-11**

*Hommes &  
Dieux vain-  
cus d'amour.*

miration. Celuy vrayemēt est grād,  
à l'Empire duquel tous les hommes  
& tous les dieux, ainsi qu'on dit, se  
souvmettent: par-ce qu'alendroit des  
antiques aussi bien les Dieux cōme  
les hommes ont esté enamourez. Ce  
qu'enseignent Orfee & Hesiod  
quand ilz disent, que les entendemēs  
des hommes & des Dieux ont esté  
domptez de l'amour. Il est dit en-  
cores estre digne d'admiration, par-  
ce que chascun ayme la chose, de la  
beauté de laquelle il fesmervueille.  
Certainement les dieux, ou pour  
mieux dire les Anges, comme veul-  
lent dire noz Theologiens, fesmerv-  
ueillans de la Beauté diuine l'aymēt  
& auient le semblable, aux hommes  
de celle des corps. Ceste à la verité, est  
louange d'amour, qui se tire de la  
presente excellence qui l'accompa-  
gne. Depuis des parties qui le prece-

dent Fedre le louë, quand il afferme  
Amour estre le plus antique de tous  
les dieux: là où resplendit la noblesse  
d'amour quand on recite sa premie-  
re origine. Tiercement il le louera  
des choses qui ensuyuent, en quoy ap-  
paroistra sa merueilleuse vtilité.

Mais en premier lieu, nous dispute-  
rons de son antique & noble origi-  
ne, & puis apres de son vtilité future.

DE L'ORIGINE D'AMOUR.

CHAP. II.



R FEE en l'Argonautique  
imitant la Theologie de  
Mercure Trismegiste, quand  
il chanta des principes des  
choses en la presence de Chiron &  
des Heroës, c'est à dire des hommes  
angeliques, met le Chaos deuant le  
monde, & deuant Saturne, Iupiter,  
& les autres dieux. Au sein d'icelluy

*L'Amour  
au sein d'  
Chaos: & l'  
Chaos auant  
le monde.*

Chaos, il loge l'Amour disant Amour  
estre tresantique, par soy mesme par-  
faict, de grand conseil. Hesiodé en sa  
Theologie, & Parmenide Pythago-  
rique au liure de la Nature, & Acusi-  
lee Poëte s'accordent avecques Or-  
fee & Mercure. Platon au Timee  
semblablement décrit le Chaos, &  
en iceluy met l'Amour, & cecy mes-  
me au Banquet raconte Fedre. Les  
Platoniques appellent le Chaos le  
monde sans forme: & disent le mô-  
de estre vn chaos de forme depeint.  
Ils mettent trois mondes. Trois en-  
cores seront les Chaos. Premier que  
toutes les choses est Dieu autheur  
de toutes, lequel nous appellons le  
Bien. Dieu premierement crea la  
Pensee Angelique, puis l'Ame du  
môde, comme veult Platon: & pour  
le dernier le corps de l'Vniuers. Icel-  
luy Dieu supreme n'est pas appelé

*Trois mondes  
selon les Pla-  
toniques.*

Monde, parce que le monde signifie  
 ornement de plusieurs choses com-  
 posé : & Dieu doibt estre entédu du  
 tout simple . Mais bien ils afferment  
 qu'icelluy Dieu est principe & fin de  
 tous les mondes . La Pensée Angeli-  
 que est le premier monde faiet de  
 de Dieu . Le second est l'ame de l'v-  
 niuers . Le tiers est tout cest edifice  
 que nous voyons . Certainement en  
 ces trois mondes encores se cōside-  
 rent trois chaos . Au commencemēt  
 Dieu crea la substance de la Pensée  
 Angelique , laquelle nous aussi ap-  
 pellons essence . Ceste-cy au premier  
 moment de sa creation est sans for-  
 me , & tenebreuse : mais d'autāt que  
 elle est née de Dieu , par vn certain  
 appetit enné , elle se retourne & re-  
 ploye à Dieu son principe : se retour-  
 nant à Dieu , elle est illustree de son  
 rayon , & par la splendeur de tel rayō

fēbraſe ſon appetit : embraſé, il ſ'ap-  
 proche tout de Dieu : approché, il  
 préd les formes. Parce que Dieu qui  
 tout peut en la Péſee qui ſe cōioint à  
 luy, engraue les natures de toutes les  
 choſes qui ſe creent . En icelle donc  
 ſpirituellemēt ſe depeignent toutes  
 les choſes qui ſont en ce monde . Là  
 ſont les Sferes des Cieulx, & des éle-  
 ments, là les Eſtoilles, là les natures  
 des vapeurs, les formes des pierres,  
 des metaulx, des plantes & des ani-  
 maulx ſ'engendrēt . Que ces eſpeces  
 de toutes les choſes par l'ayde diuin  
 conceües en ceſte Penſee ſupernelle  
 ne ſoyent les Idées nous n'en doub-  
 tons point : & l'Idée des Cieux ſou-  
 uentesfois nous l'appellons le Dieu  
 Ciel : & la forme du premier Planette  
 Saturne : & du ſecond, Iuppiter : &  
 ainſi ſemblablement on procedē  
 aux Planettes qui enſuyuent enco-

*Que c'eſt que  
 les Idées,*

res



res l'Idée de l'Element du Feu se nō-  
me le Dieu Vulcan: celle de l'Air,  
Iunon: celle de l'eau, Neptune: & de  
la terre, Pluton! Pourtant tous les  
dieux assignez à certaines parties du  
monde inferieur, sont les Idées de  
ces parties viues & recueillies en la  
Pensee supernelle. Mais auant que  
la Pée Angelique receust de Dieu  
parfaictement les Idées, elle s'aioi-  
gnit à luy: & auant qu'à luy s'aioin-  
dre, ja son appetit estoit embrasé de  
s'y aioindre. Et auant que son appe-  
tit s'embrasast, elle auoit receu le ray  
diuin. Et auant que de telle splen-  
deur elle fust capable, son appetit  
naturel festoit ja retourné à Dieu,  
son principe. Et auant qu'à luy elle  
se retournaist, son essence estoit sans  
forme, & tenebreuse: laquelle essen-  
ce estant encores priuée de forme,  
nous voulons que ce soit certaine-

ment vn Chaos. Et son premier retour à Dieu, est la naisſance d'Amour, l'infusion du ray diuin est le nourrissement d'Amour: l'embrasement qui s'en ensuit se nôme de l'Amour l'accroissance: l'approchemēt à Dieu, est l'imperuosité d'Amour: sa formation est la perfection d'Amour: & l'unissemēt & recueil de toutes les formes & idees, les Latins l'appellent Monde, & les Grecs Cosmos, qui signifie Ornement. La grace de ce monde & de cest ornement est la Beauté, à laquelle, incontinent que l'amour fut né, il se retira & conduisit la pensée Angelique, laquelle estât de soy-mesme laide, par son moyen deuint belle. Pourtant telle est la condition d'Amour, qu'il rait les choses à la Beauté, & conioinēt les laides aux belles. Qui doutera doncques que l'Amour n'ait suyuy soudainemēt le

Chaos, & qu'il ne soit premier que le monde, & que tous les Dieux, qui sont à toutes les parties du monde distribuez? Consideré que cest appetit de la pensee est deuant sa formation: & en la pensee formee naissent les Dieux & le Monde. A bon droict donques cestuy a esté nommé d'Orfee **TRES-ANTIQUE** & d'abondât, **PAR SOYMESME PARFAICT**: côme fil vouloit dire qu'à soy mesme il donne perfection. Parce qu'il semble que ce premier instinct de la Pensee par sa nature attraye la perfection de Dieu, & icelle donne à la Pensee laquelle y prend ses formes, & que semblablement il face aux Dieux qui de là s'engendrent. **DE GRAND CONSEIL**, & raisonnablement, comme ainsi soit que la Sapience dont premierement deriue tout conseil, soit attribuee à la Pen-

*Belle compa-  
raison du So-  
leil & de  
Dieu, de  
l'œil & de l'en-  
dement.*

see Angelique: d'autant qu'icelle par  
amour se retourne vers Dieu, & res-  
plendit par son ineffable rayon. Non  
autrement se dresse la Pensée enuers  
Dieu, que fait l'œil enuers la lumière  
du Soleil. L'œil premierement re-  
garde: puis apres ce n'est autre chose  
que la lumière du Soleil que ce qu'il  
void. Tiercement en la lumière du  
Soleil il compréd les couleurs & les  
figures des choses. Ce qui se fait par-  
ce que l'œil premierement obscur &  
informe, à la semblance du Chaos  
ayme la lumière pendant qu'il la re-  
garde, & regardant prend les rayz du  
Soleil: & les receuant s'informe des  
couleurs & des figures des choses.  
Et ainsi comme icelle pensée tout  
soudain qu'elle est sans forme nee, se  
torne à Dieu, & là s'informe, sembla-  
blemēt l'Ame du mode vers la Pen-  
sée & Dieu, d'où elle est engendree,  
se reploie: & bien qu'au cōmēcemēt

elle soit Chaos, & nue de formes: neātmoins s'estant dressée par amour vers l'Angelique Pensée, prenant les formes d'icelle, elle devient Monde. Nō autremēt la matiere de ce mode par l'amour enné se tourne & dresse de fait enuers l'Ame, & à luy traittable se dispose. Et bien qu'icelle à son cōmencemēt sans ornēment de formes, fust vn Chaos non formé: neātmoins par le moyē de tel amour, elle reçoit de l'Ame l'ornemēt de toutes les formes, qui se voyent en ce monde. Et ce faisant de Chaos elle est devenue monde. Dōques trois modes, & trois Chaos, se considerēt. Fi- *Trois Chaos comme trois Mondes.* aleemēt en tous l'Amour accōpagne Chaos, & precede le monde, exte les choses qui dorment, illumine les tenebreuses: donne vie aux choses mortes: forme les non formées, & donne perfection aux im-

parfaictes. Outre lesquelles louëges  
nulle plus grande ne se peut dire ou  
penser.

*DE L'VTILITE D'AMOUR.*  
CHAP. III.

**L**V S Q V E S icy nous auons  
parlé de son origine & no-  
blësse . l'estime qu'il est  
maintenant temps de dis-  
puter de son vtilité. Et certainement  
il seroit superflu de raconter tous les  
benefices q̃ l'Amour apporte à toute  
la generation humaine, mesmemēt  
les pouuans tous reduyre en vn bref  
sommaire . Parce que l'office de la  
vie humaine consiste en ce poinct,  
c'est que nous nous eslongnions du  
mal, & nous approchions du bien.  
Le mal de l'hōme est, ce qui est des-  
honneste, & ce qui est son bien est  
ce qui est honneste . Sans doubte

toutes les Loix & disciplines ne s'efforcent pour autre fin que pour donner aux hommes telles institutions de vie, qu'ils se gardent des choses viles & deshonnêtes, & mettent les honnêtes à execution. A quoy peuvent à peine atteindre finalement apres long espace de temps les loix & sciences presque innombrables : & icelluy simple Amour en bref le met à effect. Parce qu'il met en arriere la vergongne des choses laides : & le desir de l'estre excellent attire les hommes aux choses honnêtes. Les hommes ne peuuent obtenir ces deux choses avecques plus grande facilité & promptitude par autre moyen que par Amour. Or quand nous disons Amour, entendez le desir de Beauté : parce que telle est à l'endroit de tous les philosophes la definition d'Amour, & la Beauté est

*L'Amour  
fait observer  
les saintes  
loix.*

*Amour est le  
desir de Beau-  
té.*

*Trois sortes  
de Grace ou  
Beauté.*

vne certaine Grace, laquelle principalement & le plus souuent naist de la correspondance de plusieurs choses. Laquelle correspondance est de trois sortes. Parce que la Grace, qui est és ames, est par la correspondance de plusieurs vertus. Celle qui est és corps naist par la concorde de plusieurs couleurs & lignes. Il y a encor vne fort grande grace és sons par la consonance de plusieurs voix. Donques la Beauté est de trois manieres, c'est à dire, des ames, des corps, & des voix. Celle de l'Ame se cognoist seulement avecques l'entendement: Celle des corps avec les yeux. Celle des voix ne se comprend point avec autre chose qu'avec les oreilles. Cōsideré donques que l'entendement & la veüe, & l'ouye sont les choses avecques lesquelles seules nous pouuons iouyr d'icelle Beauté: & q̃ l'Amour



est desir de iouir de la Beauté: l'Amour tousiours est cōtent de la pensée, des yeux, & des oreilles. Or que luy est-il besoing de flairer, de goûter, ou de toucher, attendu que tels sens ne sont autre chose qu'odeurs, faueurs, chauld & froid, mol & dur, ou semblables choses? Doncques aucune de ces choses, puis qu'elles sont simples formes, n'est la beauté humaine. Mesmemēt considéré que la Beauté du corps humain requiert vne concorde de membres diuers, & l'Amour regarde la iouissance de la Beauté, comme son but & fin. Ceste seulement appartient à la Pensée, à la veüe, & à l'ouye. Doncques l'Amour se borne & termine en ces trois choses. Et l'appetit qui suit les autres sens, nō Amour, mais plustost se nōme desir libidineux, ou rage. En outre si l'Amour enuers l'homme desire la beauté humaine, & la beauté du

corps humain consiste en vne certaine correspondance, & la correspondance est vne certaine temperance: s'ensuit que l'Amour n'appette autre chose, sinon celles qui sont temperees, modestes, & honorables. Si que les plaisirs du goust & du touchement qui sont volupté, c'est à dire, plaisirs tant vehemens & furieux, qu'ils chassent l'entendement de son propre estat & repos, & pertroublent l'homme, tât s'en fault que l'Amour les desire, que plustost il les a en abomination: & les fuit, comme choses qui par leur intemperance sont contraires à la Beauté. La rage Venerienne, c'est à sçauoir, la luxure, tire les hōmes à l'intemperance, & par consequent à la non-correspondance. Ce qui par semblable semble tirer à la deformité, c'est à dire, à laideur & deshonesteté, & amour à la Beauté.

La deformité & la beauté sont contraires. Doncques ces mouuemens qui nous rauissent à la deformité, & à la beauté, apparoissent aussi estre entre eux contraires. A ceste cause l'appetit de l'embrassement & l'Amour, non seulement ne sont pas mesmes mouuements : mais aussi se demōstrent estre contraires. Ce que tesmoignent les antiques Theologiens, lesquels ont attribué à Dieu le nom d'Amour. Laquelle chose encor les Theologiens Chrestiens souverainement cōferment : & aucun nom commun avecques les choses deshonestes n'est à Dieu conuenable. Et pourtant chacun, qui est de sain entendement, se doit garder que l'amour, nom certainement diuin, ne soit sottement transferé aux folles perturbations. Soit doncq honteux Dicearque & quelconque au-

*Le nom d'Amour attribué à Dieu.*

tre d'oſer repréſdre la majeſté de Platon d'auoir trop attribué à l'Amour. Car aux affections honneſtes, honorables & diuines, tant ſ'en fault que nous puiſſions trop attribuer, que nous n'y ſçaurions pas atteindre à ſuffiſance. D'icy naiſt que tout Amour eſt honneſte, & tout Amoureux eſt iuſte: par-ce q̃ tout Amour eſt beau & bien-ſeant, & aime proprement les choſes qui luy ſont ſemblables. Mais l'embraceſement effrené, duquel nous ſommes tirez aux actes laſcifs, comme ainſi ſoit qu'il tire à la deformité, il ſe iuge eſtre contraire à la Beauté. Afin doncques que nous retournions quelquesfois à l'vtilité d'Amour, la crainte de l'infamie qui nous eſlongne des choſes deſhonneſtes, & le deſir de la Gloire qui nous rend chauds & hardis aux entrepriſes honorables promptemēt & alle-

prennent procédent de l'Amour. Et  
 premierement d'autāt que l'Amour  
 appete les choses belles, tousiours il  
 desire les louables & magnifiques:  
 & qui a en hayne les deformes, il  
 est necessaire qu'il fuye tousiours les  
 deshonestes & laides. D'auantage  
 les deux ensemblement s'entrayment  
 & se respectent l'un l'autre avecques  
 diligence, & desirent de se pouuoir  
 plaire mutuellement: entant que l'un  
 est de l'autre respecté, comme ceux  
 qui ne manquent iamais de tesmoi-  
 gnage, tousiours ils se gardent des  
 choses deshonestes: entant que cha-  
 cun s'efforce de complaire à l'autre,  
 tousiours avecques toute sollicitude  
 & diligence ils se mettent entre les  
 magnifiques, afin qu'ils ne soient pas  
 en mespris de la chose aimée, ains  
 soient estimez dignes d'amour reci-  
 proque. Or Fedre demōstre copieu-

*Trois exem-  
 ples d'A-  
 mour.*

sement ceste raison, & met trois ex-  
 emples d'Amour, l'un de la femelle  
 enamouree du masle, où il parle d'Al-  
 ceste femme d'Admete, laquelle fut  
 contente de mourir pour son mary,  
 l'autre de masle enamouré de femelle,  
 le, comme fut Orfee d'Euridice.  
 Le tiers d'homme à homme, comme  
 fut Patrocle d'Achille: là où il demō-  
 stre qu'il n'y a chose aulcune qui tant  
 que l'Amour réde les hommes forts.  
 Mais nous ne rechercherōs pas pour  
 le present l'Allegorie d'Alceste ou  
 d'Orfee: par-ce que ces choses, les  
 recitant comme histoires, monstrent  
 beaucoup plus la force & l'empire  
 d'Amour, que non pas en les voulant  
 dōner à tels sens allegoriques. Dōc-  
 ques nous confessons du tout, qu'A-  
 mour est vn grand Dieu & admira-  
 ble: & encores noble & tref-vtile: &  
 de telle maniere trauaillons à l'A-

mour que de sa fin, qui est la Beauté,  
 nous puissions demeurer contents.  
 On ioüit de ceste Beauté avecques  
 celle partie seulement par laquelle  
 elle est cognue : par l'entendement,  
 par la veue, & l'ouye nous la cog-  
 noissons. Doncques avecques ces trois  
 nous en pouuõs ioüir avec les autres  
 sens, non la Beauté, laquelle desire  
 Amour, mais plustost nous posse-  
 dons quelque autre chose dont  
 le corps a besoing. Doncques avec-  
 ques ces trois nous chercherons la  
 Beauté : & par celle qui se monstre  
 es corps, ou es voix, comme par cer-  
 taines traces, c'est à dire, moyen con-  
 uenable, nous rechercherons celle  
 de l'Ame. Nous louërons la corpo-  
 relle, & icelle approuuerõs : & touf-  
 iours nous efforcerons d'observer  
 qu'aussi grand soit l'Amour comme  
 est grande la Beauté : & où non l'A-

me, mais seulement le corps seroit beau, icelluy aymerōs-nous comme ombre & caduque image de la Beauté, c'est à dire, legerement & sans nous y arrester. Là où seulemēt l'Ame seroit belle, lors aymons ardemment ce perpetuel ornement de l'Ame. Et où l'une & l'autre Beauté se rencontreroit ensemblement, vehementement nous en prendrons admiration. Et ainsi procedant, nous demonstrerons en verité que nous sommes famille Platonique, laquelle certainement ne pense rien que choses gayer, celestes, & diuines. Or suffisé de cecy quant à l'Oraison de Fedre, venons maintenant à Pausanias.

Oraison



## ORAI SON SECONDE.

DIEU EST BONTE, BEAUTE, ET  
*Iustice: Commencement, Milieu, & fin.*

## CHAP. I.

**L**es Philosophes Pitagori-  
 ques veulent que le nom-  
 bre Ternaire soit la mesu-  
 re de toutes les choses. l'e-  
 stime que l'occasiõ en soit parce que  
 avec le nombre de trois, Dieu gou-  
 verne toutes choses: & les choses en-  
 cores sont bornees & terminees a-  
 ueques icelluy nombre Ternaire.  
 De là vient ce vers de Vergile, Du  
 nombre impair, Dieu mesme se de-  
 lecte. Certainement ce souuerain  
 auteur premierement crée toutes  
 les choses, secondement les rait à  
 foy, tiercement leur donne perfe-  
 ction. Toutes choses principallemēt

*Nombre Ter-  
 naire mesure  
 de toutes cho-  
 ses.*

pendant qu'elles naissent, s'ouueront  
 de ceste fontaine perennelle:  
 puis elles retournent en icelles mes-  
 mes, quand elles requierent leur pro-  
 pre origine. En fin elles deuiennent  
 parfaites quãd elles sont retournees  
 en leur principe. Ce que diuinement  
 a chanté Orfee, quand il a dit, Ioue  
 est commencement, milieu, & fin du  
 Monde. Commencement en ce qu'il  
 produit toutes choses: Milieu, entant  
 que depuis qu'elles sont produictes  
 il les tire à foy, Fin: entant qu'il les  
 rend parfaites, ce pendant qu'elles  
 retournent à luy. Et pourtant pou-  
 uons nous nommer ce Roy de l'V-  
 niuers Bon, & Beau, & Iuste: comme  
 souuent il se dit à l'endroit de Platon,  
 Bon, entant qu'il cree les choses: en-  
 tant qu'il les attrait, Beau: Iuste, entant  
 que selon les merites de chascune il  
 les fait parfaites. Doncques la Beauté

*Dieu Bon,  
 Beau, & Iu-  
 ste.*

laquelle de sa nature tire à soy les choses, demeure entre la Bonté & la Iustice: & certainement elle naist de la Bonté & va à la Iustice.

*COMME LA BEAULTÉ DE  
Dieu enfante l'Amour.*

CHAP. II.

**E**T ceste espee diuine, c'est à dire la Beaulté, a procréé en toutes choses l'Amour, c'est a dire, desir de soy. Parce que si Dieu rait le Monde, & le Monde est raui de luy, il y a vn certain continuel attrait entre Dieu, & le monde: qui commence de Dieu, & passe par le monde, & finalement se termine en Dieu & comme par vn certain Cercle retourne d'où il est party, Si que c'est vn seul & mesme Cercle

que celuy de Dieu au monde & du monde à Dieu, & se nomme en trois manieres . Entant qu'il commence en Dieu, & qu'il attrait, Beauté: entant qu'il passe au monde, & qu'il ravuit, Amour: entant que pendant qu'il retourne à l'Auther, il se conioinct ses oeuvres, Delectation. L'Amour doncques commençant de la Beauté, finit en Delectation. C'est ce que entend Hierothee & S. Denis Areopagite en ce bel Hymne, auquel ces Theologiens chanterent en ceste sorte.

*L'Amour est  
vn Cercle.*

*Vn bon Cercle est Amour*

*Qui tousiours en son tour*

*Du bien au bien retourne.*

Et est necessaire que l'Amour soit bon, comme ainsi soit que luy né du Bien s'en retourne au Bien . Parce qu'icelluy mesme Dieu est la beauté,

lequel toutes choses desirent : & en la possession duquel toutes elles sont contenues , si que de là nostre desir s'embrase . Icy l'ardeur des Amants se repose, nō parce qu'elle s'esteigne, mais parce qu'elle s'accomplit. Et nō sans raison S. Denis compare Dieu au Soleil: parce que comme le Soleil illumine les Corps , & les eschauffe; semblablement Dieu concede aux ames lumiere de verité, & ardeur de charité . Ceste comparaison du vi. liure de la chose publique de Platon certainement se tire en ceste maniere comme vous orrez . Vrayement le Soleil cree les corps visibles & les yeux aussi avec lesquels il se void : & afin que les yeux voyent, il infond en eux vn esprit reluyfant : & afin que les corps soyent veuz, il les depeint de couleurs. Mais pour le deuoir de veoir, ne suffisent pas ny le propre

rayon aux yeux, ny les propres couleurs aux Coprs, sinõ q̃ ceste lumie-  
 re qui est vne sur toutes lumieres (de  
 laquelle plusieurs & propres lumie-  
 res sont distribuees aux yeux & aux  
 corps) descende en eux, & les illu-  
 mine, adresse, & augmente. En ceste  
 mesme maniere le premier Acte de  
 toutes choses, qui se nomme Dieu,  
 produisant les choses a donné à cha-  
 cune especes & acte: lequel acte cer-  
 tainement est debile, & impuissant à  
 l'execution des œuures: parce que de  
 chose créée, & de patient subiet il a  
 esté receu. Mais la perpetuelle inui-  
 sible vnique lumiere du Soleil diuin,  
 par sa presence dōne tousiours à tou-  
 tes choses confort, vie, & perfection.  
 Dequoy a diuinemēt chanté Orfee.  
 disant

*Dieu l'Amour eternal toutes choses conforte.  
 Et sur toutes s'epand, les anime, & supporte.*

Entant que Dieu est acte de toutes choses, & qu'il les augmente, il se nomme Bien. Entant qu'il les fait selon leur possibilité cointes, vigoureuses, douces & agreables & autāt spirituelles qu'elles le peuuent estre, il se nomme Beaulté, en ce qu'il attrait ces trois puissances de l'Ame la pensee, la veueë, & l'ouye aux obiets qui doyuent estre connus, il s'appelle par les Hebrieux הודוהאדאר Hod vehadar, par les Grecs τὸ καλόν, to Kalon, par les Italiës Vaghezza, ce que nous pouuons dire en françois Ornement & Bien-seâce. Et entant qu'estant en la Puissance, qui est apte & idoyne à congnoistre, il l'vnit & conioint à la chose connue, il se nōme verité. Finalement cōme Bien il cree & gouverne, & donne perfection aux choses: cōme beau il les illumine, & leur donne Grace.

COMME LA BEAUTE EST SPLEN-  
deur de la Bonté divine: & comme Dieu est centre  
de quatre Cercles.

## CHAP. III.

Quatre Cer-  
cles Spiri-  
tuels, ou Sfe-  
res Sferiques  
enuiro Dieu.

**E**T non sans cause les anti-  
ques Theologiens assirent  
la Bonté au Centre, & au  
Cercle ou circonferance  
la Beauté: l'vnique Centre de toutes  
les choses est Dieu: les quatre Cer-  
cles qui enuiron Dieu se retournent  
continuellement sont la Pensee,  
( que les Hebrieux appellent Nefsa-  
mah, les Grecs *νοῦς*, Nous, les Latins  
Mens, & les Italiens la Mente) l'Ame,  
la nature, & la matiere: la Pensee An-  
gelique est vn Cercle stable: l'Ame,  
l'est par soy mobile: la Nature, en au-  
truy, mais non par autrui se meut: la  
matiere non seulement en autrui,  
mais encores est d'autrui meüe. Or



pourquoy cest que nous nommons Dieu Centre, & appellons ces autres quatre, Cercles, nous le declairerons. Le Cêtre est vn point du Cercle stable & nō diuisible, duquel plusieurs lignes diuisibles & mobiles vont à leur semblable Circonference. Laquelle circonference, qui est diuisible, se tourne au tour du Centre, non autrement qu'un rond corporel se tourne au tour du Gond. Et telle est la nature du Centre, que combien qu'il soit vn indiuisible & stable: neantmoins en chasque partie de plusieurs lignes, ainçois de toutes les mobiles & diuisibles il se trouue: parce qu'en toute partie de chasque ligne est le point. Mais parce que aucune chose ne peult estre touchée de son dissemblable, les lignes qui vōt de la Circonference iusques au Centre ne peuent toucher ce point, sinō

avec vn de leurs points mesmement  
 simple, vnique, & immobile. Qui de-  
 nira que Dieu ne soit a bon droit ap-  
 pellé le Centre de toutes choses?  
 Consideré qu'il est en toutes choses  
 du tout vnique, simple, & immobi-  
 le: & toutes les choses qui sont pro-  
 duites de luy, sont multiples, compo-  
 sées, & en quelque sorte mobiles: &  
 comme elles sortent de luy, ainsi en-  
 cor à la semblâce de lignes ou de cir-  
 conferences, elles retournent en luy.  
 En pareille maniere la Pensee, l'Ame,  
 la Nature, & la Matiere, qui proce-  
 dent de Dieu, s'efforcent de retour-  
 ner en luy mesme, & de chascune  
 partie avec toute diligence l'en-  
 uironnent. Et comme le Centre se  
 trouue en toute partie de la ligne, &  
 en tout le Cercle: & toutes les lignes  
 par leur point touchent le point qui  
 est au milieu du Cercle; Semblable-

ment Dieu qui est Centre de toutes les choses, lequel est vnité tres-simple, & Acte tres-pur, se met luy-mesme en toutes choses. Non seulement à cause qu'il est à toutes choses present: mais aussi par-ce qu'à toutes les choses creées de luy, il a donné quelque intrinseque partie, & puissance tres-simple & tres-excellente, qui se nôme l'Vnité des choses, de laquelle, & à laquelle, comme du Centre, & à son Cêtre, toutes les autres puissances & parties de chasque partie dependent. Et certainemēt il est besoing que les choses créées se recueillent premieremēt, à cestuy leur propre Centre, & à ceste leur propre vnité, qu'elles faioingnēt à leur Createur: A celle fin que par leur propre Centre, elles s'ajoinignent au Centre de toutes les choses. La Pensée Angelique s'esleue en sa sureminence &

en son chef premierement qu'elle se  
 guinde en Dieu . Ce que semblable-  
 mēt font l'Ame, & les autres choses.  
 Le Cercle du Mōde que nous voyōs  
 est image de ceux qui ne se voyent  
 point, à sçauoir de la Pensée, & de  
 l'Ame, & de la Nature. Parce que les  
 Corps sont ombres & traces de l'A-  
 me & des Pensées . Les ombres &  
 traces representēt la figure de la cho-  
 se, de laquelle elles sont traces & om-  
 bres. Et pourtant ces quatre choses à  
 bon droit sont appellees quatre Cer-  
 cles. Mais la Pensée est vn Rond im-  
 mobile, parce que tant son operatiō  
 comme sa substance est tousiours  
 icelle mesme: d'autant que tousiours  
 elle tend à vne mesme sorte, & veut  
 les mesmes choses . Et pouuōs quel-  
 quefois appeller la Pēsee mobile par  
 vne seule occasion: parce que cōme  
 toutes les autres choses elle procede

de Dieu, & se reploye pour retourner en luy-mesme. L'Ame du Mōde & quelconque autre ame est vn Cercle mobile, d'autant que par sa nature non sans discours elle cognoist, ny sans espace de temps elle agit & œuure. Or le discours d'une chose en autre, & l'operation temporelle, sans point de doubte nous l'appellons Mouuement. Et si l'y a quelque stabilité en la cognoissance de l'Ame, c'est plustost par le benefice de la Pensée, que par la nature de l'Ame. La Nature aussi se dit Cercle immobile. Quand nous disons Ame selon l'usage des antiques Theologues, nous entendons la puissance qui est posée en la Raison, & au sens de l'Ame: Quand nous disons Nature, par là s'entend la force de l'Ame apte à engendrer. Nous appellons en nous proprement ceste vertu l'Homme: &

*Que c'est que  
l'Ame, que  
c'est que Na-  
ture.*

ceste autre, l'Idole & l'ombre de l'A-  
 me. Ceste vertu d'engendrer certai-  
 nement se dit mobile, parce qu'avec-  
 ques espace de tēps elle finit son ou-  
 urage. Et en ce, est elle differente de  
 la propriété de l'Ame, que l'Ame par  
 soy & en soy se meut: par soy, dy-je,  
 d'autant qu'elle est principe de mou-  
 uement: & en soy encores, parce que  
 en la mesme substance de l'Ame de-  
 meure l'operation de la Raison & du  
 Sens: & de cecy ne resulte au corps  
 necessairement aucun ouurage: mais  
 celle puissance d'engédrrer que nous  
 appellons Nature, se meut par soy-  
 mesme, estant vne certaine puissance  
 de l'Ame, laquelle Ame se meut par  
 soy. Elle est dicte encor se mouuoir  
 en autrui, parce que chacune sien-  
 ne operation se finit & termine au  
 corps nourrissant, augmentant, &  
 engendrant le corps. Mais la ma-

tiere corporelle, est vn Cercle qui  
 se meut d'autrui & enautrui. Le  
 dy d'autrui, parce qu'il est agité de  
 l'Ame: Le dy en autrui, par ce qu'il  
 se meut en espace de lieu. Or don-  
 ques nous pouuons ouuertement  
 entendre, pour quelle occasion les  
 antiques Theologiens ont mis la  
 Bonté au Cêtre, & la Beauté au Cer-  
 cle ou Circonference. La Bonté de  
 toutes choses est vn Dieu: par lequel  
 toutes elles sont bonnes. La Beauté  
 est le Rayon de Dieu infus en ces  
 quatre Cercles, qui enuiron Dieu se  
 retournent. Ce Rayon depeint en  
 tous ces quatre Cercles toutes les es-  
 peces de toutes les choses: & nous  
 nommons ces especes en la Pensée  
 Angelique, Idees: en l'Ame, raisons:  
 en la Nature, semences: & formes en  
 la Matiere. Parce qu'és quatre Cer-  
 cles quatre splendeurs apparoissent.

*La bonté au  
 Centre, la  
 Beauté en la  
 Circonference.*

La splendeur des Idees , au premier:  
la splendeur des raisons , au second:  
la splendeur des semences au tiers:  
& la splendeur des formes au der-  
nier.

COMME PLATON S'EXPOSE  
des choses diuines.

CHAP. 4.

*Mystere de  
la Trinite de  
signé par Pla-  
ton.*

**P**LATON designe ce my-  
stere en l'Epistre au Roy  
Denys, quand il afferme  
que Dieu est cause de tou-  
tes les choses belles: Comme fil di-  
soit Dieu estre principe de toute la  
Beauté. Et dit ainsi: Enuiron le Roy  
de tout, sont toutes les choses: & à  
cause de luy toutes elles sont. Il est  
cause de toutes les choses belles. Les  
choses secondes sont enuiron le se-  
cond: les tierces enuiron le tiers. L'A-  
me de l'homme desire d'entendre  
quelles



quelles sont ces choses , regardant  
 aux choses qui luy sont prochaines.  
 Entre lesquelles aucune n'est suffi-  
 sante. Mais environ d'icelluy Roy,  
 & des choses que ie dy, il n'y a aucu-  
 ne chose telle : & ce qui est apres ce-  
 cy, l'Ame parle. Ce texte s'expose en  
 ceste maniere : ENVIRON LE ROY)  
 Il signifie non dedans le Roy , mais  
 hors du Roy: parce qu'en Dieu il n'y  
 a composition aucune : & ce que si-  
 gnifie ceste parole ENVIRON) Pla-  
 ton l'expose quand il adioute: Tou-  
 tes choses sont à cause de luy, & icel-  
 luy est cause de toutes les choses bel-  
 les. Comme s'il disoit ainsi: Environ  
 le Roy de tout, toutes choses sont:  
 d'autant qu'à luy, comme à leur fin,  
 elles se retournent toutes par nature,  
 ainsi que de luy comme principe, el-  
 les ont esté produites. De toutes les  
 choses belles:) c'est à dire de toute la

Beauté: laquelle resplédit és Cercles  
 sus mentionnez. Pourautant que les  
 formes des corps se reduysent à  
 Dieu par les semences : les semences  
 par les Raisons : les Raisons par les  
 Idees: & aueques les mesmes degrez  
 de Dieu se produisent. Et proprement  
 quand il dit, Toutes choses, il entend  
 les Idees : pourtant qu'en ce tout est  
 enfermé le reste. Les secondes enui-  
 ron le second : les tierces enuiron le  
 tiers. Zoroastre met & assigne trois  
 principes du Monde, seigneurs de  
 trois Ordres, Oromasdin, Mitran, Ari-  
 manin: lesquels Platō nomme Dieu,  
 la Pensée, l'Âme. Et ces trois ordres  
 met-il és especes diuines, c'est à dire  
 Idees, Raisons, & Semences: Les pre-  
 mières d'ôques, c'est à dire les Idees,  
 enuiron le premier, c'est à dire, enui-  
 ron Dieu : parce que de Dieu elles  
 sont donnees à la Pensée, & reduy-

*Trois princi-  
 pes du Monde  
 selon Zoroa-  
 stre.*

sent icelle Pensée à Dieu mesme. Les  
 secondes enuiron le second . c'est à  
 dire les Raisons enuiron la Pensée:  
 d'autât qu'elles passent par la Pensée  
 en l'Ame, & adressent l'Ame à la  
 Pensée. Les tierces enuiron le tiers.)  
 c'est à dire, les Semences des choses  
 enuiron l'Ame, d'autant que moyen-  
 nant l'Ame elles passent en la Natu-  
 re, ce qui s'entend en la puissance d'en-  
 gendrer: & conioignent encôres la  
 Nature à l'Ame. Par le mesme ordre  
 de la Nature en la matiere descendēt  
 les formes. Mais Platon ne conte les  
 formes en l'ordre susdit. Parce que  
 Denis le Tyran l'ayāt interrogé seu-  
 lement des choses diuines, il luy ame-  
 ne en auāt trois ordres qui appartiē-  
 nent aux especes incorporees com-  
 me diuines, & passe soubs silence les  
 formes des corps. Encôres Platon ne  
 veut pas appeller Dieu le premier

Roy: mais le Roy de tout. Parce que  
 fil l'auoit appellé premier, il semble-  
 roit parauenture qu'il le logeast en  
 quelques especes de nombre, & ega-  
 lité de condition ensemble avec les  
 Ducs suyuant. Or ne dit-il pas qu'en-  
 uiron luy sont les premieres choses,  
 mais toutes: afin que nous ne creu-  
 siôs pas Dieu estre Gouverneur d'un  
 certain ordre, plustost que de l'uni-  
 uers. L'AME DE L'HOMME DE-  
 SIRE D'ENTENDRE QUELLES  
 SONT CES CHOSES. Apres ces  
 trois splendeurs de la diuine Beauté  
 lesquelles resplédisent és trois Cer-  
 cles, accortement il induit l'Amour  
 de l'Ame enuers icelles, parce que de  
 là, l'ardeur de l'Ame s'embrase. C'est  
 chose cōuenable que l'Amour diuin  
 desire les choses diuines. REGAR-  
 DANT A V X C H O S E S Q V I  
 L V Y S O N T P R O C H A I N E S. La

cognoissance humaine commence des sens, & pourtant par les choses lesquelles nous voyõs les plus excellentes és corps, souuent nous auons accoustumé de donner iugemēt des diuines. Par les forces des choses corporelles nous recherchons comme à la trace la puissance de Dieu : Par l'ordre la Sapience : Par l'vtilité, la Bonté diuine. Platon appelle les formes des corps prochaines à l'Ame: parce que telles formes sont logees au second degré après l'Ame. ENTRE LESQUELLES NVLLE N'EST SUFFISANTE. Qui s'entend que ces formes ne sont insuffisantes, ny suffisamment nous montrent les diuines: parce que les vraies choses ce sont les Idees, les Raisons, & les Semences. Mais les formes des corps sont plustost ombres des choses vraies, que choses vraies. Et cõme

l'ombre du corps ne demonstre la figure du corps distincte: aussi les corps ne demonstrent la Nature propre des substances diuines. MAIS ENVIRON ICELVY ROY, ET LES CHOSES QUE IE DY, IL N'Y A AUCVNE CHOSE TELLE, parce que les natures mortelles & faulses ne sont proprement sēblables aux immortelles & vrayes. ET CE QUI EST APRES CECY L'AME LE PARLE. Cecy s'entend que l'Ame pendant que elle iuge les natures diuines avecques les mortelles, faulsement elle parle des diuines, & ne prononce point les diuines, mais les mortelles.

COMME LA BEAUTE DE

*Dieu resplendit par tout, & s'ayme.*

CHAP. 5.



T afin qu'en brief nous  
comprenions beaucoup, le  
Bien est la surparoissante  
essence de Dieu: La Beauté  
est vn certain acte, ou bien rayon d'i-  
cy par tout penetrant, Premièrement  
en la Pensée Angelique: puis en l'A-  
me de l'vniuers, & aux autres ames.  
Tiercement en la Nature: Quarte-  
ment en la matiere des corps. Et ce  
Rayon orne d'Idees par ordre la Pé-  
sée: emplit l'Ame de l'ordre des Rai-  
sons, fortifie la Nature de Semées:  
vest la matiere de formes. Et tout  
ainsi qu'un mesme ray de Soleil illu-  
stre quatre corps, le Feu, l'Air, l'Eau,  
& la Terre: ainsi vn ray de Dieu illu-  
mine la Pensée, l'Ame, la Nature, &  
la Matiere. Et quiconque en ces qua-  
tre Elements regarde la lumiere, il  
void icelluy ray du Soleil, & par ice-  
luy se conuertit à cōsiderer la lumie-

re supernelle du Soleil. Ainsi quicō-  
que considere l'ornemēt de ces qua-  
tre, Pensee, Ame, Nature, & Corps,  
& qui l'ayme : certainement il void  
& ayme la lueur de Dieu en iceux,  
& par ladicte lueur il void & ayme  
Dieu mesme.

*DES PASSIONS DES AMANTS,*

CHAP. VI.

**D**I C Y auiet que l'impetuo-  
sité de l'Amoureux ne s'e-  
steint point pour aspect ou  
touchement de corps aul-  
cū, parce qu'il ne desire point ny ce-  
stuy ny celluy corps. Mais bien de-  
sire la splendeur de la Maïesté super-  
nelle reluyfante es corps, & d'icelle  
s'esmerueille. Pour laquelle chose  
les Amāts ne sçauent que c'est qu'ilz  
desirent ou cherchent, parce qu'ilz




ne congnoissent point Dieu: duquel la faueur cachee respand aux œuures vne tresdoulce odeur de foy: par laquelle odeur tousiours nous sommes incitez: & sentons bien ceste odeur, mais nous ne sentons pas la faueur. Comme ainsi soit doncques que nous attraites & allechez par l'odeur manifeste, appetions la faueur cachee: à bon droit nous ne sçauons quelle chose c'est que nous désirōs. Et d'icy auient encor que tousiours les Amants ont creinte & reuerence à l'aspect & presence de la personne aimée, ce qui mesmes auient aux forts & sages hommes en la presence de la personne aimée, bien qu'elle soit de beaucoup inferieure. Certainement ce n'est pas vne chose humaine q̄ ce qui les espouente, occupe, & brise: Parce q̄ la forme humaine est tousiours plus excellēte és hommes plus forts

& sages. Mais la lueur de la diuinité qui resplendit sur le Beau corps, cōtreint les amants de s'esmerveiller, creindre, & reuerer icelle personne, comme vne statue de Dieu. Par la mesme raison l'Amoureux, pour la personne aymee de prise richesses & honneurs. Et c'est bien le deuoir que les choses diuines soyent preferees aux humaines. Il auient aussi souuentefois que l'Amant desire se transférer en la personne aymee, & à bon droit. Parce qu'en cest acte il appete & s'efforce d'homme qu'il est, se faire Dieu. Et qui est celuy qui ne desire plustost d'estre Dieu, qu'homme? Il arriue encor que ceux qui sont pris du laz d'Amour, souspirēt quelquesfois, & quelquesfois s'esgayent. Ils souspirent, parce qu'ils abandonnent soy mesme, & se destruisent. Ilz s'esgayent, parce qu'ils se transferent

en meilleur obiect . Les Amants  
muablement & alternatiuemēt sen-  
tent ores le chaud , ores le froid , à  
l'exemple de ceux qui ont la fieure  
tierce erratique. A bon droit sentent  
le froid ceux qui perdent le propre  
chaud. Ils sentent encor le chaud e-  
stans embrasés de la splendeur du  
rayon supernel. De froideur naist la  
creinte, de chaleur naist l'audace:  
pourtant les Amoureux sont l'une  
fois creintifs , & l'autre fois hardis  
& audacieux. Mesmes les hommes  
d'esprit fort tardifs en ayment de-  
viennent fort agus. Qui est l'œil qui  
par celeste rayon ne voye? Iusques  
icy il suffist d'auoir traité de la diffi-  
nition d'Amour , & de la Beauté,  
qui est son origine, & des passions  
des Amants.

## CHAP. VII.

 E s nous disputerons  
bréuement des deux ge-  
nerations d'Amour. Pau-  
sanie en Platon afferme  
l'Amour estre compaignon de Venus  
& y auoir autant d'Amours comme  
il y a de Venus: & r'accôte deux Ve-  
nus, accōpagnes de deux Amours:  
L'une Venus celeste, l'autre, vulgaire.  
Et dit que la Celeste est nee de Celius  
sans mere: La vulgaire est nee de Iup-  
piter, & de Dione. Les Platoniques  
appellent le souuerain Dieu Celius.  
Parce que comme le Ciel contient  
tous les autres Corps, ainsi Dieu cō-  
préd tous les autres esprits: & nōmēt  
la Péesee Angelique de plusieurs nōs,  
quelquesfois Saturne, quelquesfois

Iuppiter, & quelquefois venus. Parce  
 q̃ la Pensée Angelique est viue & en-  
 téd, ils nōment son essence Saturne: la  
 vie, Iuppiter: l'intelligence, Venus.  
 Outre cecy ils appellent semblable-  
 ment l'Amé du Monde Saturne, Iup-  
 piter, & Venus. Entant qu'elle entéd  
 les choses supremes, elle s'appelle Sa-  
 turne: en ce qu'elle meut les Cieux,  
 Iuppiter: entant qu'elle engendre les  
 choses inferieures, elle se nōme Ve-  
 nus. La première Venus que nous  
 ayons nommee, qui est en la Pensée  
 Angelique, se dit estre nee de Célius  
 sans mere: d'autant que la matiere est  
 par les Fisiciens & Filosofes naturels  
 appelée mere: & ceste pensée est e-  
 longnee de la matiere corporelle. La  
 seconde Venus qui se met en l'Amé  
 du Monde, est engendree de Iuppi-  
 ter & de Dione. De Iuppiter, c'est à  
 dire, de la vertu de l'Amé mondaine,

laquelle vertu meut les Cieux. Par ce que telle vertu a créé celle puissance qui engendre les choses inferieures. Ils disent encor que ceste Venus a vne mere, par ce qu'elle estant infuse en la matiere du Monde, il semble qu'elle s'accõpagne avecques la matiere. Finalement pour bréuement fermer ce pas, Venus est de deux sortes : l'une, celle intelligence, laquelle nous mettons en la Pensée Angeli- que : l'autre, est la force d'engendrer, à l'Ame du Monde attribuee. L'une & l'autre s'accompagne à l'Amour semblable. Par ce que la premiere par Amour naturel est rauie à considerer la Beauté de Dieu. La seconde est rauie encor par son Amour à creer la diuine Beauté és corps mondains. La premiere comprend en soy premierement la splendeur diuine, puis la repand & influe en la seconde Ve-

nus. Ceste seconde transfond en la matiere du monde les estincelles de la splendeur ja receuë. Par la presence de ces estincelles, tous les corps du monde selon leur capacité, en resultent & deuiennent beaux. L'Ame de l'homme apprehende ceste Beauté par les yeux. Et ceste Ame a deux puissances : La puissance de cognoistre, & la puissance d'engédrer. Ces deux puissances sont en nous deux Venus, lesquelles s'ont accópagnées de deux Amours. Quand la Beauté du corps humain se represéte à nos yeux. Nostre Péesee laqñlle est en nous la premiere Venus, a en reuerence & amour icelle Beauté, cōme image de l'ornemēt diuin, & par icelle souuentesfois elle sy adresse: en outre la puissance d'engendrer qui est la seconde Venus en nous, appete d'engendrer vne forme à elle semblable. A donc l'Amour est

en ces deux puissances. Lequel en la premiere est desir de contempler : en la seconde est desir d'engēdrer Beauté. L'un & l'autre Amour est honneste, l'un & l'autre ensuyuent l'image diuine. Or qu'est-ce que Pausanie vitupere en l'Amour? le le vous diray. Si quelcun par grande conuoitise de engendrer postpose le contempler, ou bien entend & vāque à la generation par moyens indeuz, ou vrayement prefere la Beauté du corps à celle de l'Ame: cestuy n'vse pas bien de la dignité d'Amour: & cest vsage peruers est vituperé de Pausanie. Certainement celuy qui vse droictement de l'Amour, loüe la forme du corps. Mais par le moyen d'icelle il pourpēse plus excellentes especes en l'Ame, en l'Ange, & en Dieu, & la desire avecques plus grande ferueur. Et se sert autant de l'office & deuoit de gene-



de generation, comme l'ordre naturel, & les loix par les prudens establies le dittent & permettent. De ces choses bien amplement traite Pausanie.

*EXHORTATION A L'AMOUR, ET  
dispute de l'Amour simple, & mutuel ou reciproque.*

CHAP. 8.

**M**AIS ô vous mes amis, ie vous exhorte & prie, que de toutes voz forces vous embrassiez l'Amour, qui sans doubte est vne chose diuine, & ne vous estonne point ce que Platon disoit d'un certain Amât, duquel le voyât vn amoureux, dist: Cest amoureux est vne ame en son propre corps morte, & viue au corps d'autrui. Et ne vous espouuente aussi ce qu'Orée châte de l'amere & miserable cõ-

E

dition des Amants. Comme ces choses se doiuent entendre, & comme on y peult remedier, ie le vous diray: mais ie vous prie que vous m'escoutiez diligemmēt. Platon appelle l'Amour amer, & non sans cause: par-ce que quiconque aime, il meurt en aimant. Et Orfee appelle l'Amour vne pomme d'amer-doux. Estant l'Amour vne mort volontaire, entant qu'il est vne mort, c'est chose amere: entāt qu'elle est volōtaire, elle est douce. Quicōque aime, meurt en aimāt: d'autant que son penser s'oubliant se retourne en la personne aimee. S'il ne pense point de soy, certainement il ne pense point en soy: & pourtant telle ame n'agit en soy mesme: comme ainsi soit que la principale action d'Amour soit le Penſer. Celuy qui n'agit en soy, n'est point en soy: par ce que ces deux choses, c'est à dire, l'e

stre, & l'agir se recueillent ensemblement. L'estre n'est point sans l'agir : l'agir n'excede point l'estre. Aucun n'agit là où il n'est point, & quelque part qu'il soit, il agit & opere. Doncques l'ame de l'Amant n'est pas en soy, puis qu'en soy il n'opere. S'il n'est point en soy, il ne vit pas aussi en soy-mesme: qui ne vit point, est mort, & pourtant quiconque aime, est mort en soy, ou pour le moins il vit en autrui. Sans doubte il y a deux especes d'Amour, l'une est simple, l'autre est reciproque. L'Amour simple est où l'Aimé n'aime point l'Amât. Là l'Amant est du tout mort, par-ce qu'il ne vit point en soy, comme nous auons monstre, & ne vit point aussi en l'Aimé estant de luy mesprisé. Où est ce donc qu'il vit ? Vit-il en l'Air, ou en l'Eau, ou au Feu, ou en la Terre, ou au corps d'un animal irraisonna-

ble? Non, par-ce que l'ame humaine ne vit point en autre corps que l'humain. Il vit par aduventure en quelque autre corps de personne non aimée? Ny là encor par-ce que fil ne vit là où vehementement il desire viure, beaucoup moins viura-il ailleurs. Donc ne vit en aucun lieu celuy qui aime autruy, & d'autruy n'est aimé: & pourtāt est entieremēt mort le nō aimé Amant. Et iamais ne resuscite, si l'indignation ne le fait resusciter. Mais là où l'aymé respōd en Amour, l'amoureux vit pour le moins qu'il soit en l'aymé. Icy chose merueilleuse auient quand deux ensemble s'en-tr'ayment. Cestuy en celuy, & celuy en cestuy vit. Ceux-cy font ensemble en contre-eschange, & chascun se donne à autruy, pour d'autruy recevoir. Or en quelle maniere ils se donnent eux mesmes, il se void, par-

ce qu'ils se mettent en oubly. Mais comme ils reçoient autrui, cela n'est pas si clair. Par-ce que qui ne se possède, beaucoup moins peut-il posséder autrui : ainçois l'un & l'autre possède soy-mesme, & possède autrui. Parce q̃ cestuy se possède, mais en celuy là. Celuy là se possède, mais en cestuy. Certainement p̃endant que ie vous ayme m'aymant, ie, en vous p̃sant de moy, me retrouve:& moy de moy-mesme deprisé, me racquiers en vous me conseruant. Le mesme faites vous en moy. Cela encor me semble merueilleux, d'autant que depuis que ie me suis perdu moy-mesme, si par vous ie me regaigne, par vous ie me possède. Si par vous ie me possède: ie vous possède & ay premierement, & plus que moy, & suis plus prochain à vous, qu'à moy: d'autāt que ie ne m'approche à moy.

meſme par autre moyen que par  
 vous . En cecy la vertu de Cupidon  
 eſt differente de la force de Mars, par  
 ce que l'Empire & l'Amour ſont ainſi  
 differéts. L'Empereur & le Seigneur  
 poſſede autrui par ſoy. L'Amoureux  
 par autrui ſe reprend: & l'un & l'au-  
 tre des amants ſe fait loing de ſoy, &  
 prochain d'autrui: & mort en ſoy,  
 en autrui reſuſcite. Vnique eſt ſeule-  
 ment la Mort en l'Amour recipro-  
 que: Les Reſurrections ſont deux:  
 parce que qui ayme, il meurt vne fois  
 en ſoy, quand il ſ'abandonne. Et ſou-  
 dain il reſuſcite en l'aymé, quād l'ay-  
 mé le reçoit avecques vn penſer ar-  
 dent. Il reſuſcite encor quand luy fi-  
 nablement ſe recognoiſt en l'aymé,  
 & ne doute point qu'il ne ſoit ay-  
 mé. O mort heureuſe que deux vies  
 enſuyuent! ô merueilleux contract,  
 auquel l'hōme ſe dōne pour autrui:

& autrui, ny soy n'abandonne! O  
 gaing inestimable quād deux deuiē-  
 nent vn en telle maniere, que chascū  
 des deux pour vn seul deuient deux:  
 & comme redoublé celuy qui n'a-  
 uoit qu'une vie, estāt entreuenue vne  
 mort, a ja deux vies! Parce que celuy  
 qui estant vne fois mort, resuscite  
 deux fois: sans doute pour vne  
 vie il acquiert deux vies, & pour  
 soy vnique, deux soy-mesmes. Ma-  
 nifestement en l'Amour reciproque  
 se void vne tresiuste vengeance.  
 L'homicide se doibt punir de mort:  
 & qui niera que celuy qui est aymé  
 ne soit homicide? comme ainsi soit  
 que l'Ame se separe de l'Amant: &  
 qui niera semblablement qu'il ne meu-  
 re? Quand luy semblablement ayme  
 l'amant. Ceste est vne restitution biē  
 deuē: quand cestuy à celuy, & celuy  
 à cestuy rend l'Ame q̃ ja il luy auoit

ostee. L'une & l'autre aymant donne la sienne: & aymant reciproquemēt par la restitution donne l'Ame d'autrui. Pour laquelle cause, quicōque est aymé, par rayson doibt contr'aymer. Et qui n'ayme l'Amant est en coulpe d'homicide, ainçois est larrō, meurtrier, & sacrilege. L'argent est possédé du corps, & le corps de l'Ame: donques qui rait l'Ame, de laquelle le corps & l'argēt est possédé, cestuy rait ensēble l'Ame, le Corps, & l'Argent: & pourtant cōme larrō, meurtrier, & sacrilege doibt estre condamné à trois sortes de mort: & comme infame & impie peut sans peine de chascun estre occis, voire si luy mesme volontairemēt n'accomplit la Loy, qui est que luy mesme ayme son amant. Et ainsi faisant luy avec celuy qui vne fois est mort, semblablement meure vne fois. Et avec



celuy qui refuscite deux fois luy encores deux fois refuscite . Par les raisons predictes nous auons demõstré que l'aymé doit contr'aymer son amant. De rechef que non seulement il le doit , mais qu'il y est contraint, il se demonstre ainsi . L'Amour naist de ressemblance : la ressemblance est vne certaine mesme qualité en plusieurs subjects : de sorte que si ie vous suis semblable, vous par necessité estes semblable à moy . Et pourtant la mesme ressemblance qui me contraint que ie vous ayme , vous contraint à m'aymer . En outre l'Amoureux foye à foy-mesme, & se donne à l'aymé, & ainsi deuient chose propre de l'aymé. Donques l'aymé a cure de cestuy cõme de chose siennne: parce que les choses de chascun luy sont cheres. Adioustez y que l'amant engraue la figure de l'aymé en

son Ame. Donques l'Ame de l'amant  
deuiant vn certain miroir, auquel  
reluit l'image de l'aymé. Et pourtant  
quand l'aymé se recognoist en l'a-  
mant, il est contraint de l'aymer.

*Entre quelles  
personnes s'é-  
gendre l'A-  
mour mutuel.*

Les Astrologues tiennēt l'Amour  
estre vrayement mutuel & recipro-  
que entre ceux-là, en la Natiuité des-  
quels se contr'eschangent les lieux  
du Soleil & de la Lune. Cōme quād  
ie nasqui, si le Soleil se fust trouué  
dans le Mouton, & la Lune en la Li-  
ure: & quand vous nasquistes, si le  
Soleil eust esté en la Liure, & la Lu-  
ne au Mouton. Ou biē si nous auions  
en l'ascēdent vn mesme & semblable  
signe, ou bien vn mesme & sembla-  
ble Planette: ou que Planetes benins  
regardassent semblablement l'Angle  
oriental, ou que Venus vint loger  
en la mesme maison, & au mesme  
degré. Les Platoniques y adioustent

encor ceux desquels la vie est d'un  
mesme Demon gouvernee. Les Phi-  
losophes naturels & moraux veu-  
lent que la semblance des comple-  
xions d'estre nourry, esleué, & en-  
seigné, de la familiarité, & des aduis,  
soit occasiō de semblables affectiōs.  
En somme l'Amour se trouue con-  
tr'eschanger grandement, là où plu-  
sieurs occasions se rencontrent en-  
semble: & là où elles se rencontrent  
toutes, se voyent soudre les affe-  
ctions de Pythias & de Damon, &  
de Pilade & d'Oreste.

*QVE C'EST QVE CHERCHENT  
les Amants.*

CHAP. 9.

**M**ais que cherchent ceux-  
cy quand mutuellement  
ils s'entr'ayment? Ils cher-  
chent la Beauté: parce que  
l'Amour est vn desir de iouir de la

bõne grace , c'est à dire de la Beauté.  
 La beauté est vne certaine splendeur  
 qui rait à soy l'ame humaine . La  
 Beauté du corps n'est autre chose,  
 que splendeur en l'ornement des  
 couleurs & lignes . La Beauté de  
 l'Ame est vne lueur en la consonan-  
 ce des sciences & coustumes . La lu-  
 miere du Corps n'est point comme  
 des oreilles , du nais , du goust , ou  
 du touchemét: mais de l'œil. Si l'œil  
 le cõnoist, seul il en iouist . Dõc l'œil  
 seul iouist de la corporelle Beauté.  
 Et estant l'Amour vn desir de iouir  
 de la Beauté, & icelle estant seulemēt  
 comme des yeux , l'Amoureux du  
 corps est content de la seule veuë. Si  
 que le plaisir & chatouillement du  
 toucher n'est point partie d'Amour,  
 ny affection d'amant , ains espece de  
 lasciueté & perturbation d'homme  
 seruile, Aussi comprenons nous la

lumiere de l'ame seulement avec la  
 Pensée: dont celuy qui aime la Beau-  
 té de l'ame, se contente seulement  
 de consideration mentale. Finalement  
 la Beauté entre les Amants s'eschan-  
 ge par Beauté. Le plus antique avec  
 les yeux iouïst de la Beauté du plus  
 ieune: & le plus ieune avecques l'en-  
 tendement iouïst de la Beauté du plus  
 antique. Et celuy qui est seulement  
 beau de corps, par ceste coustume  
 deuient beau de l'Ame: & celuy qui  
 est seulement beau de l'ame, se rem-  
 plit les yeux de corporelle Beauté.  
 Cestuy est vn contr'eschange mer-  
 ueilleux à l'un & à l'autre, honneste,  
 utile, plaissant & agreable. L'honne-  
 teté en tous les deux est pareille, par-  
 ce que c'est chose egallement hon-  
 neste d'apprendre & d'enseigner. Au  
 plus ancien il y a plus grande dele-  
 ctation, d'autant qu'il a plaisir de la

veüe & de l'entendement. Au ieune  
est plus-grande l'vtilité : par-ce que  
d'autant que l'Ame est plus excellen-  
te que le Corps, d'autant est plus pre-  
cieux l'acquest de la Beauté Intelle-  
ctuelle que de la Corporelle. Iusques  
icy nous auons exposé l'Oraison de  
Pausanie, par cy apres nous declaire-  
rons l'Oraison d'Erisimaque.

### ORAISON III.

*QUE L'AMOUR EST EN TOUTES  
les choses, & enuers toutes, Createur de toutes, & Maître  
de toutes.*

#### CHAP. I.

**T**R O I S choses à l'ad-  
uenir selon la sentence &  
d'avis d'Erisimaque se doi-  
uent traiter : premierement  
que l'Amour est en toutes choses, &  
par toutes se dilate . Secondement

que de toutes les choses naturelles  
 l'Amour est facteur & conseruateur.  
 Tiercement qu'il est maistre & sei-  
 gneur de tous les arts . Trois degrez  
 de choses ce considerent en la natu-  
 re, superieurs, inferieurs , & egauls.  
 Les superieurs sont cause des infe-  
 rieurs . Les inferieurs sont œuures  
 des superieurs . Les choses egalles  
 ont entre elles vne mesme nature.  
 Les causes aiment leurs œuure , cō-  
 me leurs parties & images. Les œu-  
 ures desirent leurs causes , comme  
 conseruantes. Les choses qui sont e-  
 galles apportent amour reciproque  
 entre elles : ainsi que les mēbres d'un  
 mesme corps. Et pourtant Dieu gou-  
 uerne avec bien-veillance les Anges,  
 & les Anges ensemble avecq Dieu  
 gouuernent les ames , les ames avec  
 les Anges ensemblement regissent  
 les corps par naturel Amour. Et en

cecy se void claiement l'Amour des  
superieurs enuers les inferieurs. D'a-  
uantage les corps se cōioignēt volon-  
tiers à leurs Ames, & mal volōtiers se  
separent d'icelles. Nos ames desirent  
la felicité des Celestes. Les Celestes  
font la reuerence à la majesté diuine:  
& c'est l'affection d'amour aux infe-  
rieurs enuers les causes supernelles.  
En outre toutes les parties du feu s'a-  
ioignent volontiers ensemble: & ain-  
si les parties de la Terre, de l'Eau, &  
de l'Air s'accordent ensemble. Et en  
qu'elconque espee d'animaulx, les  
animaulx de l'espee mesme par mu-  
tuelle bien-vueillāce s'accostent par-  
ensemble. Icy se void l'Amour entre  
les choses egalles & semblables. Qui  
pourra donc doubter que l'Amour  
ne soit & en toutes choses, & enuers  
toutes? Et c'est ce que Denis Areo-  
pagite au liure des noms diuins selō  
l'Ame



l'Ame de Hierothee, traite en ceste maniere. L'Amour diuin, ou angelique, spirituel, ou animal, ou naturel n'est autre chose qu'une certaine vertu de conioindre & vnir. Laquelle meut les choses superieures à pourvoir aux inferieures: & concilie les choses egales à communion mutuelle, & dresse encor les inferieures à ce qu'elles se conuertissent aux plus nobles. Et c'est ce que dit S. Denis.

*COMME L'AMOUR EST FACTEUR  
& conseruateur de tout.*

C H A P. II.

**M**A I s le second membre de nostre oraison, en laquelle l'Amour est dit, facteur & conseruateur de tout, se prouue ainsi. Le desir d'amplifier la propre perfection est vn certain A-

mour. La souueraine perfection est  
 en la souueraine puissance de Dieu.  
 Icelle est contempee de l'intelligen-  
 ce diuine: & d'icy la diuine volonté  
 entend produire hors de soy: par le-  
 quel amour de multiplier toutes  
 choses sont de luy creees. Et pour-  
 tant dit S. Denis l'Amour diuin ne  
 laisse point le Roy du tout sans gene-  
 ration s'enfermer en soy-mesme. Ce  
 mesme instinct de multiplier est infus  
 en tous de l'amour supreme. Pour  
 ceste occasion les esprits saints meu-  
 uent les Cieux, & distribuent leurs  
 dons aux creatures suiuant. Pour  
 ceste cause les Estoilles dispersent  
 leur lumiere par les Elements.

Pour ceste cause le feu preste de sa  
 nature à l'Air: l'Air à l'Eau: & l'Eau à  
 la Terre: & par ordre opposé la terre  
 tire l'eau à soy: l'eau, l'Air: l'Air, le feu  
 & chascune herbe & arbre appetant

de multiplier sa semence engendrēt effets semblables à elles. Semblablement les bestes & les hommes allechez de la mesme cupidité sont tirez à procreer faons & enfans. Si l'Amour fait toute chose, certainement toute chose il conserue: parce qu'à vn mesme appartient l'office & le deuoir de faire & de conseruer. Sans doubte les semblables sont conseruez des semblables: & l'Amour tire le semblable au semblable. Toutes les parties de la Terre par force d'Amour reciproque, comme semblables s'accostent entre elles. Et toute la Terre, comme à son semblable, descend à vn centre du Monde. Encores les parties de l'Eau entre elles, & avec tout le corps de l'Eau se meuuent à lieu conuenable. Le mesme font les parties de l'air & du feu: & les Sferes de l'air & du feu, comme

semblables faultent à la region super-  
 pernelle pour l'Amour d'icelle. Mes-  
 mes le Ciel, comme dit Platon au li-  
 ure du Regne, se meut par Amour  
 enné: par ce que l'ame du Ciel est tou-  
 te ensemble en quelconque poinct  
 du Ciel. Doncques le Ciel desireux  
 de iouir de l'ame court, afin qu'avec  
 toutes ces parties il iouisse par tout  
 de l'ame toute. Et vole tres-legere-  
 ment pour se trouuer, autant qu'il est  
 possible, tout ensemble par tout où  
 l'ame est toute ensemblement. D'a-  
 uantage la Surface concaue de la plus  
 grande Sphere: est le lieu naturel de la  
 Sphere moindre, & pourtant chascune  
 partie de ceste-cy conuient egalle-  
 ment avecques chascune partie de  
 celle là. En somme chascun poinct  
 de ceste-cy appetite de toucher tous  
 les poincts de ceste autre. Si le Ciel  
 demeueroit ferme, elles s'entretou-

cheroiēt bien l'une l'autre, mais non l'une toutes. En courant elle obtient presque ce point, qu'elle ne pourroit obtenir en reposant. Elle court donc tres-legeremēt, afin que chasque partie d'icelle presque en mesme temps touche toutes les autres le plus qu'il est possible. En outre par l'vnité de ses parties, toutes choses se conseruent, & par la dispersion se gastent. Et l'vnité naist des parties de l'Amour qui est entre elles. Ce qui se peult veoir aux humeurs de nostre corps, & aux elements du Monde: par la cōcorde desquels (comme disoit Empedocle Pythagorique) consiste tant le grand Monde, que nostre Corps le petit: comme par la discorde il se dissout & disperse. Or la Cōcorde naist en ceux-cy de l'amour naturel: pourtant Orfee chantoit ainsi de l'Amour:

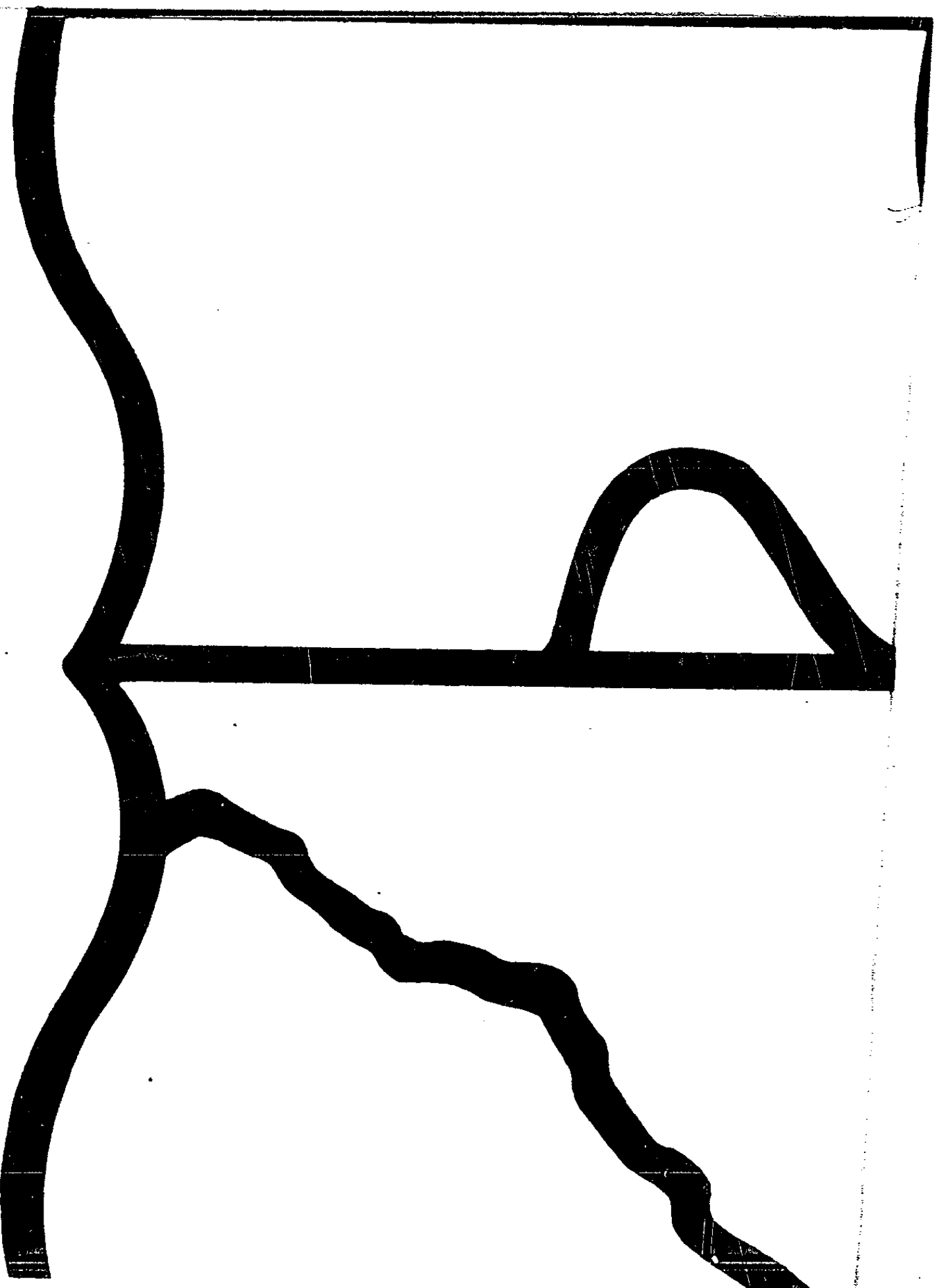
*Tuy seul, ô grand Amour, les roïnes tu gouvernes  
De tout ce qu'au contour du Monde tu encernes.*

*COMME L'AMOUR EST MAISTRE  
de tous les Arts.*

CHAP. III.

**EST**E maintenāt à declarer cōme l'Amour est maistre & seigneur de tous les arts. Nous entēdrons qu'il est maistre des arts, si nous considérons qu'aucun ne peut trouuer ny apprendre aucun art, s'il n'est meu de la delectation de rechercher le vray. Et si celuy qui enseigne n'ayme les disciples, & si les disciples ne portent amour à telle doctrine. Il se nomme aussi Seigneur & Gouverneur des arts, parce que celuy conduit à perfectiō les œuures des arts, lequel ayme & les œuures & les personnes ausquelles il fait les œuures fuscites.

Adjoustez y q̃ les Artisans en quelque art que ce soit ne recherchèt autre chose que l'Amour. Et nous pour le present racõterons sommairement les arts que chez Platon raconte Erisimaque. Dittes moy qu'est-ce que la Medecine considere autre chose sinon q̃ les quatre humeurs du corps deuiennēt ensemble amis, & demeurent accordez & bien-vueillants? Et quels nourrissements, & quelles medecines ayme la Nature? En cest endroit sont encor retrouuez par Erisimaque les deux amours lesquelz Pausanie a cy dessus descrits, à sçauoir l'Amour Celeste & Vulgaire. Par-ce que la complexion du corps temperée a l'Amour temperé & les choses temperees. La complexion intemperee a l'Amour contraire, & à choses cõtraires: à cestuy-là il veut mettre soing & diligence, à cestuicy



**Texte détérioré — reliure défectueuse**

**NF Z 43-120-11**



il ne veult en aucune maniere cōsen-  
tir. Mesmes en l'art d'escrimer & d'au-  
tres ieux corporels il faut rechercher  
quelle est l'habitude du corps, quelz  
moyēs de s'exerciter, & quels gestes  
il requiert. En l'Agriculture quel ter-  
roir, quelles semences, & quel labou-  
rage elle veut, & quelle sorte de la-  
bourage chascun arbre desire. Ce-  
cy mesme s'observe en la Musique,  
de laquelle les artisans recherchent  
qui sont les nōbres, & quels ou plus  
ou moins ils ayment. Ceux-cy entre  
vn & deux, entre vn & sept, ne re-  
trouuent presque aucun amour ny  
cōcorde. Mais entre vn & trois, qua-  
tre, cinq, six, & huit, ils ont trouué  
vn plus vehement amour. Ceux-cy  
par certains interualles & modes ré-  
dent entre elles amies les voix agues  
& graues par nature diuerfes, dont  
resulte la composition & douceur

*Nombres ac-  
cordans en la  
Musique.*

de l'harmonie . En oultre ils temperent ensemblement les mouuemēts legers & tardifz , de sorte qu'ils deuiennent entr'eux amis , & demonstrent vne concorde agreable . Il y a deux generations de la Musique, l'une est graue & cōstante: l'autre molle & lasciue . Celle là est vtile à qui en vse : celle-cy est damnable , selon le iugement de Platon au liure de la Republique & des Loix . En son Bāquet il fait à celle là presider la Muse Vranie: & prepose à ceste-cy la Muse Polymnie . Les vns aiment la premiere generation de la Musique : les autres la generation seconde . A l'Amour des premiers on doibt consentir , & leur conceder les sons qu'ilz aiment: à l'appetit des autres on doit resister : parce que l'amour des vns est celeste , & des autres vulgaire . Il y a encor entre les Estoilles & les E-

lements vne certaine amitié & sympathie, laquelle l'Astrologie considère. En ceux-cy se retrouuent mesmement ces deux amours, parce qu'en iceux est l'Amour moderé, quand par-ensemble avec mutuelle propriété ils consonent temperément. Là est aussi l'Amour immoderé, quand chascun d'eux s'ayme trop, & abandonne les autres. De l'un résulte vne agreable serenité de l'Air, Tranquillité de l'eau, fertilité de la Terre: santé des animaux. De l'autre résultent choses toutes contraires à celles cy. Finalement il semble qu'en cecy se retourne la faculté des Prophetes & Prestres: d'autant qu'il s'y enseigne quelles sont les œuvres des hommes à Dieu amies & agreables, & par quel moyen les hommes se rendent amis à Dieu: & quelle sorte d'amour & charité on doit observer envers

Dieu, le pays, les parents, & autres  
 presents & passez. Ce qui mesme se  
 peut coniecturer és autres ars, & cõ-  
 clure en somme que l'Amour est en  
 toutes choses, enuers toutes, facteur  
 & cõseruateur de toutes: & Seigneur  
 & Maistre de tout art. A bon droit  
 Orfee a nõmé l'Amour ingenieux,  
 de deux natures, portant les clefz de  
 l'vniuers. En quelle maniere il est de  
 deux natures, premieremēt vous l'a-  
 uiez ouy de Pausanie, & puis d'Erisi-  
 maque: en quelle maniere il porte  
 les clefz du Monde nous le pouuons  
 entendre d'Orfee par les choses su-  
 perieures: d'autant q̃ selon que nous  
 auons monstřé ce desir d'amplifier  
 la propre perfection, qui est infus en  
 tous, deploie la fecondité de chacũ  
 cachee & enuelopee, pendant qu'il  
 contreint germer dehors les semen-  
 ces: & tire dehors les forces de chaf-

*L'Amour  
 porte le clefz  
 du Monde.*

cun : conçoit & enfante , & comme  
 avec clefz ouure la serrure des con-  
 ceptions, & les produit en lumiere.  
 Pour laquelle raison toutes les par-  
 ties du Monde, d'autant que ce sont  
 œuvres d'un artisan, & membres d'une  
 même machine, en estre & vie en-  
 tre eux semblables, par vne mutuelle  
 charité se lient ensemble , de sorte  
 qu'à bon droit l'Amour se peut dire  
 un neu perpetuel, & lien du monde,  
 le soustien de ses parties immobiles  
 & le ferme fondement de la machi-  
 ne vniuerselle.

QV' AUCVN MEMBRE DV MONDE  
ne porte hayne à l'autre.

CHAP. 4.

**S**'IL est ainsi, aucun membre de cest ouurage ne peut auoir hayne à l'autre membre: parce que le Feu ne fuit pas l'Eau pour haine qu'à l'Eau il porte: mais pour l'amour de soy, de peur qu'il ne soit esteint de la froideur de l'eau. Ny aussi l'eau par haine du Feu ne l'esteint: mais par vn certain amour d'amplifier son propre froid, elle est tiree à engendrer Eau semblable à soy de la matiere du Feu. Parce que tant tout appetit naturel dressé au bien, & nul au mal: l'intention de l'eau n'est pas d'esteindre le Feu, qui est mal, ains d'engendrer de l'Eau semblable à soy, qui est

chose bonne. Que si elle pouuoit ce faire sans dommage ne perte du feu, elle ne l'estindroit. La mesme raison est assignee des autres choses, qui semblent entre elles cōtraires & ennemies. Certainement l'Agneau n'a point en hayne la vie & figure du Loup: mais bien la destructiō de soy qui du Loup luy est pourchassée: & le Loup deuore l'Agneau, nō pour haine de l'agneau, ains pour l'amour de soy. Et l'homme n'a pas en hayne l'hōme, mais les vices de l'hōme. Et si nous portons enuie à ceux qui sont plus puissants & agus que nous, cela ne procede pas de haine de nous enuers eux, mais de l'amour de nous mesmes, par ce que nous doutōs que d'eux nous ne soyons surmontez. Parquoy il n'y a rien qui nous empesche que nous ne puissiōs dire l'Amour estre en toutes les choses, &


par tout discourir. Doncques nous deuõs craindre comme puissant Seigneur ce grand Dieu, puis qu'il est en tout lieu, & dedans toutes choses: l'Empire duquel nous ne pouuons euitier: & comme Iuge tref-sage, auquel noz penfers ne sont cachez ny couuerts. Cestuy encor qui est Createur & Conseruateur de tout nous le deuõs reuerer comme Pere: & le tenir comme tuteur & refuge: Cestuy par-ce qu'il enseigne les arts, deuons nous ensuyure comme Precepteur, par lequel comme facteur nous sommes & viuons: par luy comme Conseruateur nous perseuerons en estre: de luy comme de Iuge nous sommes gouuernez: & de luy finalement comme de Precepteur, nous sommes appris & formez à bien & heureusement viure.



## ORAI SON III.

OV EST EMPLOYE LE TEXTE  
de Platon de l'antique nature des hommes.

## CHAP. I.

 PRES que nostre amy & familier eut tenu ces propos, il mist fin à son dire: & apres luy suyuit Christofle Landin, homme de doctrine excellente: lequel en nostre temps nous auons congnu estre digne Poëte Orfique & Platonique. Iceluy suyuit en ceste maniere deployant la sentence d'Aristofane obscure & enuelopee. Bien que Iean Caualcant par la diligence de son discours & dispute nous ait deliurez en partie de la lōgueur de nostre traité. Neātmoins la sentence d'Aristofane, parce qu'elle est enuelopee & entremeslee avecques obscures paroles, requiert en-

cor

cor quelque autre declaration & lumiere. Aristofane dit que l'Amour est sur tous les Dieux au genre humain Benefique, Curateur, Tuteur, Medecin. En premier lieu il est besoing de raconter quelle estoit du commencement la Nature des hommes, & quelles leurs passions. En ce temps là elle n'estoit pas telle quelle elle est maintenāt, ains de beaucoup diuerse & differente: Premièrement il y auoit trois generations d'hommes, non seulement male & femelle, comme de present, mais encor vn tiers composé des deux. Et estoit entiere l'espece de chacun homme, & auoit le dos rond, & les costez en cercle, quatre mains & quatre iambes. Elle auoit aussi deux faces semblables mises ensemble sur le col rond. La generation Masculine print naissance du Soleil: La feminine de la

*Mystere de  
la creation du  
premier homme  
que les Hebreux disent  
auoir esté créé  
Du-Parfu-  
sin, à deux  
faces.*

Terre: La composée de la Lune. D'od ils estoient de coeur fier & superbe, & de corpulence forte & robuste: pourtant ils oserent attenter de combattre contre les Dieux, & de vouloir monter au Ciel. Et pourtāt Iupiter cia & fendit du long chacun d'eux par le milieu, & d'un en feist deux, à l'exemple de ceux qui trenchent & cient en long vn œuf entier avecques vn cheueu. Et les menaça que si de nouveau ils s'enorgueillissoient contre Dieu, qu'il les trencheroit encores vne autre fois en semblable maniere. Depuis que la nature humaine fut ainsi diuisée, chacun desiroit reprendre sa moitié: pourtāt ils couroient l'un vers l'autre & ietans les bras à la rencontre, s'entr'accolloient desirans de se reintegrer en leur premiere habitude. Et certainement ils seroient manquez & defail-

lis de faim & d'oisiueté, si Dieu n'eust  
trouué moyen à tel accouplement.  
D'icy est né l'Amour mutuel entre  
les hommes reconciliateur de la na-  
ture antique, lequel s'efforce de faire  
vn de deux, & medeciner la cheute  
humaine. Chascun de nous est vn de-  
my homme party & diuisé comme  
ces poissons qui se nomment Dora-  
des, lesquels estans iustemēt separez  
en long par la moitié, pour vn pois-  
son restent deux poissons vifs. Chas-  
cun homme recherche sa moitié : &  
lors qu'il auient à quelqu'un de quel-  
que sexe qu'il puisse estre de rencon-  
trer sa moitié, il s'en resent puissam-  
ment, & avecques ardent amour s'en  
englue & s'y colle, & ne souffre vn  
tout seul moment d'en estre separé.  
Adoncques la conuoitise de restau-  
rer le tout, est dite Amour, lequel au  
temps present nous prouffite beau-

coup remenant vn chascun à sa moitié plus aimée : & donne souveraine esperance au temps aduenir, que si droitement nous honorons Dieu, il nous restituera encores en la figure antique : & ainsi nous guarissant, il nous fera bien-heureux.

*COMME S'EXPOSE L'OPINION DE  
Platon de l'antique figure des hommes.*

CHAP. 2.

**E**s choses raconte Aristofane, & plusieurs autres fort mōstrueuses, sous lesquelles, comme voiles, il fault estimer q̄ diuins mysteres sont cachez. C'estoit la coustume des antiques Theologiens de couvrir sous ombrages de figures leurs sacrez secrets, afin qu'ils ne fussent souillees des hommes impurs. Toutesfois n'estimōs pas que toutes les choses qui

sont escrites, ou és figures passées, ou en quelques autres appartiennēt si estroitement au sens. Comme ainsi soit qu'Aurele Augustin die, qu'il ne fault pas pēser que toutes choses qui sont feintes en figures ayent poutāt toutes significations, par-ce que plusieurs choses y sont adioustees à cause de l'ordonnance & structure d'icelles, lesquelles y signifient. La Terre se fend seulement avec le soc: mais pour pouuoir mieux se faire on adioste à la charue les autres mēbres & outils necessaires.

Voicy donc le sommaire de ce qui est proposé en cest endroit à declairer. Les hōmes anciennement auoiēt trois sexes Masculin, Feminin, & Cōposé: & estoiet fils du Soleil, de la Terre, & de la Lune. Alors les hōmes estoiet entiers. Mais se voulans egaller par orgueil à Dieu, ils furēt diuisez en

deux: & derechef seront diuisez si de  
 rechef l'orgueil les assault. Depuis  
 qu'ils furent diuisez, la moitié fut  
 par amour tiree à sa moitié, pour re-  
 faire & restituer l'entier. Lequel estat  
 restitué la generation humaine sera  
 bien-heureuse. Le sommaire de no-  
 stre exposition sera tel. LES HOM-  
 MES: c'est à dire, les ames des hom-  
 mes: ANCIENNEMENT, cecy  
 s'entend qu'ad elles fût creées de Dieu.  
 ILS SONT ENTIERS: par-ce que  
 les ames sont ornees de deux lumie-  
 res, Naturelle, & Supernelle ou Sur-  
 naturelle: afin que par la naturelle el-  
 les considerassent les choses egales  
 & inferieures: & par la supernaturelle  
 les superieures. ILS SE VOV-  
 LVRENT EGALLER A DIEU.  
 lors qu'ils se retournent à la seule lu-  
 miere naturelle. ET ICY ILS FV-  
 RENT DIVISEZ: en perdant la

sur-naturelle splendeur, quand ils se retournent seulement à la naturelle; dont soudain ils tombent dans les corps. S I D E N O V V E A V I L S S'EN O R G V E I L L I S S E N T , D E N O V V E A V I L S S E R O N T D I V I S E Z. cela s'entend fils se confient trop en leur esprit naturel, la lumière naturelle mesmes s'esteindra en partie. I L S A V O I E N T T R O I S S E X E S , L E S A M E S M A S C V L I N E S D V S O L E I L , L E S F E M I N I N E S D E L A T E R R E , L E S C O M P O S E E S N E E S D E L A L V N E . c'est à dire, qu'aucunes des Ames selon la Force laquelle est masculine, aucunes selon la Temperance, qui est feminine, aucunes selon la Justice qui est composée, receuoyent la diuine splendeur. Ces trois vertus en nous sont filles de trois autres vertus, que Dieu possède. Mais ces trois



en Dieu se nomment Soleil, Lune & Terre : en nous Masculin, Feminin, & Composé. D E P V I S Q V' I L S F V R E N T D I V I S E Z, L A M O Y T I E F V T T I R E E A S A M O I T I E. Les âmes ja diuisees & plongees és corps, quand elles paruiennent aux ans de l'aage de discretion par la lumiere naturelle qu'elles reseruent, comme par vne moitié de l'Ame, elles sont eueillees à reprendre avec estude de verité ceste lumiere sur-naturelle, qui fut iadis l'autre moitié de l'Ame: laquelle en tombât elles perdent. Et quand elles l'auront receuë, elles seront entieres & en la vision de Dieu Bien-heureuses. Ce sera le sommaire de l'exposition presente.

## CHAP. III.

**L**E corps est composé de  
 matiere & de quantité: &  
 il appartient à la matiere  
 de recevoir & à la qua-  
 tité il appartient d'estre diuisee & di-  
 latee. Or la reception & diuision  
 sont passions. Et pourtant le corps  
 par sa nature est seulement subiet à  
 passion & corruption: de sorte que  
 s'il semble qu'aucune operation cō-  
 uienne au corps, il n'œuure ny n'agit  
 entant qu'il est corps: mais entant  
 qu'en luy est vne certaine force &  
 qualité presque incorporelle. Com-  
 me en la matiere du feu est la cha-  
 leur: en la matiere de l'Eau est la froi-  
 deur: en nostre corps est la comple-  
 ction: desquelles qualitez naissent

les operations des corps . D'autant que le feu ne rechauffe pas pour-ce qu'il soit long , large , & profond; mais parce qu'il est chault . Et le feu qui est le plus espars ne rechauffe pas le plus , mais celuy qui est le plus chault. Comme ainsi soit doncques que par le benefice de la qualité il agisse, & que les qualitez ne s'ot point composees de matiere & de quantité: S'ensuit, que le souffrir appartient au corps, & le faire appartient à chose incorporelle . Ces qualitez sont instruments pour ouurer. Mais elles ne sont pas de soy mesme suffisantes à ouurer : d'autant qu'elles ne sont pas suffisantes à estre d'elles-mesmes: par-ce que ce qui gist en autrui , & de soy-mesme ne se peut soustenir , sans doubte il depend d'autrui. Et pourtant il a duient que les qualitez , lesquelles necessaire-

mēt sont soustenues du corps, soient mesmes faictes & regies de quelque substance superieure, laquelle n'est point corps, ny ne gist en corps. Ceste est l'Ame, laquelle estant presente au corps soustient soy-mesme & donne au corps qualité & complexion: & par icelles, comme par instruments, exerce au corps & par le corps diuerses operations. C'est pourquoy l'on dit que l'homme engendre, nourrit, croist, court, se tiēt quoy, se sied, parle, fabrique les œuvres des arts, sent, entend: bien que l'Ame face toutes ces choses: donc l'ame est l'homme. Et quand nous disons l'homme engendrer, croistre, & nourrir: adonques l'ame comme pere & artisan du corps, engendre les parties corporelles, nourrist & augmente. Et quand nous disons l'homme estre stable, seoir, parler: a-

lors, l'ame soustiét, ploye, & retourne les membres du corps. Et quand nous disons l'homme fabriquer & courir : à l'heure, l'ame auance les mains, & agite les pieds ainsi qu'il luy plaist. Si nous disons l'homme sentir : l'ame par les organes & instruments des sens, comme par des fenestres ou verrieres, cōgnoist les corps de dehors. Si nous disons l'homme entendre : l'ame par soy mesme sans instrumēt du corps atteint la verité. Doncques l'ame fait toutes les choses qu'ō dit estre faites de l'homme. Le corps les souffre : & pourtant l'homme seul est l'ame, & le corps est œuure & instrumēt de l'ame : spécialement parce que l'ame exerce sans instrument du corps son operation principale, qui est entendre. Comme ainsi soit qu'elle entende choses incorporelles : & que par le

corps on ne puisse cognoistre autres choses que corporelles . Pourtant l'ame mettāt en œuvre quelque chose par soy-mesme , certainement est, & vit par soy-mesme . Donques sans le corps vit cela, que sans le corps elle fait quelque fois. Si l'ame est par soy-mesme : à bon droict il luy convient vn certain estre non commun au corps: & pourtant elle peut bien obtenir nom d'homme qui luy est propre & peculier, & non commun au corps. Lequel nom d'autant qu'il se dit de chascun de nous par toute la vie, estant chascun en quelque age appelé homme, certainement il semble qu'il signifie quelque chose stable. Mais le corps n'est pas chose stable: parce qu'en croisāt & diminuāt, & par resolution & alteration continuelle il se chāge : & l'ame demeure vne mesme tousiours, selon que

nous enseigne la recherche assidue de la verité, & la volonté du bien perpetuelle, & la ferme conseruatiō de la memoire. Qui fera donques si fol q̃ d'attribuer au corps qui court tousiours,plustost qu'à l'ame qui demeure tousiours stable, l'appellatiō de l'hōme laquelle est en nous tres-ferme? Parquoy d'icy pouuons nous manifestemēt recueillir que quād Aristofane nomme les hommes,il entend nos ames,selon l'vsance & coustume Platonique.

*QUE L'AME FUT CREEE AVEC  
deux lumieres, & pourquoy elle vient au  
corps avec deux lumieres.*

CHAP. 4.

**L'**A M E soudain qu'elle est  
 creée de Dieu, par vn certain  
 naturel instinct se conuertit  
 à Dieu son Pere: non autrement que  
 le feu par la force des superieurs en-  
 gendré en terre, soudain par impe-  
 tuosité de nature se dresse aux lieux  
 superieurs. Si que l'ame retournee  
 vers Dieu est des rayons de Dieu il-  
 lustree. Mais quand ceste premiere  
 splendeur est receuë en la substance  
 de l'ame, qui de foy estoit sans forme,  
 elle deuient obscure, & tirée à la ca-  
 pacité de l'ame, luy est faicte propre  
 & naturelle. Et pourtant par icelle  
 splendeur, comme à elle egalle, elle  
 void foy-mesme, & les choses qui  
 sont au deffous d'elle, c'est à dire, les  
 corps. Mais les choses qui sont au  
 dessus d'elle, elle ne les void pas par  
 ceste lueur. Vray est que l'ame par  
 ceste premiere estincelle estât ja de-



uenuë plus prochaine à Dieu, reçoit  
 outre ceste lueur vne autre plus clai-  
 re lumiere, par laquelle elle connoist  
 les choses d'audessus. Elle a donques  
 deux lumieres, l'vne naturelle, & l'au-  
 tre sur-naturelle : par lesquelles en-  
 semble coniointes, comme aueques  
 deux ailles, elle peut voler par la re-  
 gion sublime. Si tousiours l'ame v-  
 soit de la lumiere diuine, auecques i-  
 celle elle s'accosterait tousiours à la  
 Diuinité, de sorte que la Terre seroit  
 vuide d'animaux raisonnables. Mais  
 la diuine Prouidence a ordonné que  
 l'hōme soit seigneur de soy, & puisse  
 quelquefois vser des deux lumieres,  
 & quelquefois de l'vne des deux seu-  
 lement. Dont auient que par nature  
 l'ame retournée à la propre lumiere,  
 laissant la diuine, se ploie enuers soy,  
 & enuers ses forces, qui appartienn-  
 ent au gouuernement du corps. Et  
 desire

desire de mettre en effect telles siennes forces à fabriquer les corps. Par ce desir, selon les Platoniques, l'ame estant aggravee, descend es corps, où elle exerce les forces d'engendrer, de mouvoir, & de sentir, & par sa presence orne la Terre la plus basse region du Monde. Laquelle region ne doit pas estre degarnie ny destituee de raison, afin qu'aucune partie du Monde ne soit de la presence des vivants raisonnables abandonnee. Ainsi come l'Autheur du Monde, à la semblance duquel le monde est fait, est toute raison. Nostre ame tombe au corps, lors que laissant la diuine lumiere, elle se retourne seulement à la lumiere sienne, & commence à vouloir estre contente de soy-mesme. Dieu seul, auquel rien ne deffault, sur lequel n'y a rien, reste content de soy-mesme, & est à soy suffisant. Par-

H

quoy l'ame se faiçt pareille à Dieu,  
lors qu'elle veut de soy mesme estre  
contente, comme si non moins que  
Dieu elle suffisoit à soy mesme.

*PAR COMBIEN DE VOYES  
l'ame retourne à Dieu.*

CHAP. 5.

**A**RISTOFANE veut que  
cest orgueil ait esté cause  
que l'ame qui nasquit en-  
tiere, fust partie & tren-  
chee, c'est à dire qu'elle vst de deux  
lumieres apres l'une, laissant l'autre.  
Pourtant elle se plonge au profond  
du corps comme au fleuve Lethé &  
par traict de temps se mettant en ou-  
bly soy mesme, est tiree des sens & de  
l'appetit charnel, ainsi que d'outra-  
geux sergents & d'un tyran insolent  
& rebelle : mais depuis que le corps

est creu, & que par le moyen de la discipline les instruments des sens sont purgez, elle se redresse en quelque sorte. Et à tant commence à resplendir la lumiere naturelle, & l'ordre des choses naturelles recherche, & poursuit à la trace. En laquelle recherche elle fauise qu'il y a vn sage Architecte de l'edifice Mondain, & desire à iouyr d'icelluy. Cest architecte peut estre seulement entendu avecques la lumiere sur-naturelle: & pourtant l'entendement est meu & alleché par la recherche de la lumiere propre à recouurer la lumiere diuine: & tel'attrait & allechement est le vray amour, par lequel vne moitié de l'homme appetite & desire l'autre moityé de l'homme mesme par-ce que la lumiere naturelle, qui est vne moityé de l'ame, s'efforce d'allumer en nous ceste diuine lu-

miere, qui est l'autre moityé d'icelle, laquelle auoit esté au parauant par nous mesprisee. Et c'est ce que disoit Platon en l'epistre à Denis le Tyran:

L'AME DE L'HOMME DESIRE ENTENDRE QUELLES SONT LES CHOSES DIVINES REGARDANT AUX CHOSES QUI LUY SONT PROCHAINES. mais quand Dieu infond sa lumiere en l'ame, sur tout il l'accommode à ce que les hommes soient par icelle conduits & guydez à la Beatitude, laquelle consiste en la possession de Dieu. Par quatre voyes nous y sommes conduits, qui sont la prudence, la force, la iustice & la temperance. La prudēce est la premiere qui nous monstre la beatitude, les trois autres vertus, ainsi que trois sentiers à la beatitude nous conduisent. Doncques Dieu tempere diuersement en

diuerſes ames ſon eſtincelle, à celle fin que ſelon la regle de la Prudence autres par le deuoir de la force, autres par le deuoir de la iuſtice, autres par le deuoir de la temperance retournent à leur Createur. D'autant que les aucuns par le moyen de ce don d'une ame forte & conſtante ſupportent la mort pour la religiõ, pour la patrie, pour les parents. Les autres ordonnent leur vie avecques telle iuſtice qu'ils ne font iniure ny tort à perſonne, ny entant qu'ils peuuent ne permettent qu'elle leur ſoit faiçte. Les autres avecques ieunes, veilles, trauaux domtent les eguillons & appetits de la chair. Ceux-cy procedent par trois voyes : Mais, autant que la Prouidence leur monſtre, ils ſ'efforcent de paruenir à meſme fin de Beatitude. Ces trois Vertus ſont encor contenuës en la diuine Prouidence

pour le desir desquelles les ames des hommes embrasiez par le moyen des offices d'icelles, desirēt d'y paruenir, s'approcher d'elles, & en iouir perpetuellement. Nous auons accoustumé d'appetter entre les hommes la Force masculine à cause de la puissance & de l'audace. La Temperance feminine à cause de sa nature debonnaire. La Iustice composee de l'un & de l'autre sexe : masculine, d'autant qu'elle ne permet qu'iniure soit faite à aucun : feminine, par ce qu'elle mesme ne fait point d'iniure. Et d'autāt qu'il appartient au masle de donner, & à la femme de receuoir, nous appellōs le Soleil masle qui donne lumiere à autrui, & n'en reçoit point. La Lune composee de l'un & de l'autre sexe : parce qu'elle reçoit la lumiere du Soleil, & la donne aux Elements : La Terre femme parce qu'elle reçoit de

tous, & ne donne à aucun. Et pour-  
 tant le Soleil, la Lune, la terre: la For-  
 ce, la Iustice, la Temperance sont de  
 nous à bon droit nommees Masse,  
 Composé & Femelle: Et pour attri-  
 buer à Dieu la plus excellente appel-  
 lation, nous nommons ces vertus en  
 luy Soleil, Lune & Terre: En nous se-  
 xe Masculin, Composé & Feminin.  
 Et disons que la lumiere masculine a  
 esté concedee à ceux, ausquels a esté  
 donnee la lumiere diuine du Soleil  
 diuin avecques affection de force &  
 constance. Et à ceux estre concedee  
 la lumiere composee, ausquels de la  
 Lune de Dieu a esté infuse lumiere  
 avecques affection de iustice. Et à  
 ceux-là la feminine, ausquels elle a e-  
 sté infuse de la terre de Dieu avecques  
 affection de temperance. Mais nous  
 retournes à la lumiere naturelle ja  
 commençons à mespriser la diuine,



& pourtant abandonnant l'une, nous reseruons l'autre, si que nous auons perdu la moietyé de nous, & auons mis en reserue l'autre moitié: mais en certain temps de l'age conduits de la lumiere naturelle nous desirós tous la diuine. Bien que par diuerses manieres diuers hommes procedent à l'acquerir. Et ceux-là viuent par la force, lesquels de la force de Dieu l'ont ja receu avecques affection de force & constance, aultres par iustice, aultres par temperance en semblable forte. Finalement chascun recherche sa moitié ainsi qu'il a receu du commencement. Et les aulcuns par la masculine lumiere de Dieu, qu'ils auoient ja perdue, & qu'ils ont recouree, veullent iouir de la force masculine de Dieu. Les aultres par la lumiere composee cherchent pareillemēt à iouir de la lumiere com-

posée: aulcuns par la feminine semblablement. Tant est grand le don qu'acquierent ceux, lesquels depuis que l'estincelle naturelle en l'age deüë reluit, estiment qu'elle n'est pas suffisante à iuger les choses diuines: à ce que par indice de naturelle estincelle ils n'attribuent les affections des corps ou des ames à la diuine maiesté, & qu'ils n'estiment qu'elle n'est point plus noble que les corps & les ames. En quoy plusieurs sont dits auoir erré, lesquels recherchant Dieu comme à la trace par-ce qu'ils se confioient en leur propre engin & esprit naturel ont dit, ou bien que Dieu n'estoit point, comme Diogore, ou en ont douté, comme Protagore: ou ont iugé qu'il estoit corps, comme les Epicuriens, les Stoïques, les Cyrenaïques, & plusieurs autres: ou bien ont dit que Dieu estoit l'ame

du monde, comme Marc Varron, & Marc Manile: Ceux comme Atheés, non seulement ne r'acquiescerent pas la lumiere diuine du commencement mesprisee: mais gasterent aussi la naturelle en mal en vsant . Ce qui est gasté à bon droict se nomme rompu & diuisé: & pourtant leurs ames, lesquelles cōme superbes se confioient en leurs propres forces, de rechef ont esté trenchees en deux parts, cōme dit Aristofane: ceux-cy encores par faulces opinions obscurcirent, & par coustumes peruerfes esteignirent la naturelle qui leur estoit restee. Et pourtāt ceux qui vsent droitement de la lumiere naturelle, lesquels congnoissans qu'icelle est pure, estiment bien que parauenture elle est suffisante à iuger des choses naturelles: mais pour iuger des choses qui sont au dessus de nature ils

pensent qu'il est besoin de lumière plus sublime. C'est pourquoy repur-geant l'ame ils s'appareillent de sorte, que la diuine lumière en eux de nouveau resplendit . Par les rayons de laquelle ils iugeront droictement de Dieu, & seront restituez & remis en leur entiereté antique.

*QUE L'AMOUR PORTE LES AMES  
au ciel, distribue les degrez de la beatitude,  
& de ioye sempiternelle.*

C H A P. 6.

**D**ONQ VES, ô vous tres-excellents Conuiez, rendez vous propice & fauorable avecques toute sorte de sacrifice ce Dieu qu'Aristofane dit estre sur tous bening & debonnaire à la generation humaine. Reclamez-le avecques deuotieuses prieres. Em-

brassez-le avec tout le cueur. Cestuy  
 par sa debonnaireté mene premiere-  
 ment les ames à la Table celeste  
 abondante d'ambrosie & de nectar,  
 c'est à dire viande & liqueur eternal-  
 le. Apres il arrâge chascun aux chai-  
 res, bancs conuenables. Finalement  
 il les y maintient à iamais avecques  
 vne douce & agreable delectation.  
 Parce qu'aucun ne retourne au Ciel  
 sinõ celuy qui plaist au Roy du Ciel.  
 Celuy plus que les autres luy plaist,  
 lequel plus que les autres l'ayme.  
 Cognoistre Dieu en ceste vie est  
 vraiment impossible. Mais vraye-  
 ment l'aymer en quelque sorte qu'il  
 soit cognu, c'est chose possible & fa-  
 cile. Ceux qui cognoissēt Dieu, pour  
 cela ne luy plaisent pas, si depuis ils  
 ne l'ayment. Ceux qui le cognoissent  
 & l'ayment, sont aymez de Dieu, nõ  
 parce qu'ils le cognoissent: mais par-

ce qu'ils l'aymēt. Nous aussi ne voulōs pas biē à ceux qui nous cognoissent, mais à ceux qui nous ayment: parce que souuent nous tenons pour ennemis plusieurs qui nous cognoissent. Cela donques qui nous remeine au Ciel, n'est pas la cognoissance de Dieu simplemēt, mais son amour. En outre, les degrez de ceux qui sont assis au Banquet celeste suyuent les degrez des amants: parce que ceux qui ont aymé Dieu plus excellemment se repaissent là de plus excellentes viandes. Car ceux qui par l'œuure de la force ont aymé la Force de Dieu, iouyssēt d'icelle mesme. Ceux qui ont aymé la Iustice de Dieu, iouyssent de la iustice. Ceux qui ont aymé & chery la Temperance, semblablement iouyssent de la tempérance diuine. Et ainsi diuerses ames iouyssent des diuerses Idees de la di-

uine Pensée, selon que diuersement l'Amour les porte. Et tous iouissent de tout Dieu, parce que Dieu est tout en chacune Idee. Mais ceux plus excellemment possèdent tout Dieu, lesquels le voyent en plus excellente Idee. Chascun perçoit l'usufruit de celle vertu Diuine, laquelle en viuât il ayma. Et pourtât, comme dit Platon au Fedre, L'enuie est au loing bannie de la Diuine compagnie.

Parce qu'estant la plus ioyeuse & agreable chose qui soit que posseder la chose aymee, chascun possedant ce qu'il ayme, vit content & assouuy: pourtant si deux amants ont l'usufruit des choses aymees, chascun se repose en l'usage de son obiect: & ne se souciera point si quelques autres perçoient l'usufruit d'un plus bel obiect que luy. Si que par le benefice de l'Amour il auient qu'en diuers de-

grez de felicité chascun fans enuie  
 vit content de sa condition . Il auient  
 encor que par l'Amour les ames biē-  
 heureuses fans ennuy ny degoust des  
 mesmes viandes se repaissent eter-  
 nellement , d'autant que pour dele-  
 cter les Conuiez, ne suffisent ny viā-  
 des ny vins, si la faim & la soif ne les  
 alleche: & dure autant la delectation  
 comme l'appetit suffit . Or l'appetit  
 est le susdit Amour . Parquoy l'A-  
 mour eternal dont tousiours enuers  
 Dieu l'ame est embrasée, fait que l'a-  
 me iouisse tousiours de Dieu, com-  
 me de chose nouuelle . Et cest A-  
 mour est tousiours embrasé de la  
 mesme Bonté de Dieu , par laquelle  
 l'Amant deuient bien-heureux. Nous  
 deuons donques breuemēt fecueil-  
 lir trois benefices de l'Amour . Pre-  
 mierement qu'en nous restituant en  
 la naturelle entiereté, laquelle nous



auons perdue en la diuision , il nous remeine au Ciel. Secondement qu'il arrange chascun en sieges conuenables, les rendant tous en ceste distribution contens & reposez. Tiercement que mettant au loing tout ennuy & degoust par son ardeur continuelle, tousiours il embrase en no<sup>9</sup> nouuelle delectation. Et pourtant il rend nostre ame de doulce iouyssance bien-heureuse & contente.

## ORAISON

## ORAI SON V.

*QVE L'AMOUR EST TRES-HEUREUX  
par-ce qu'il est bon & beau.*

## CHAP. I.

**C**HARLES Marsupin di-  
gne nourriçon des Muses,  
suiuit depuis Chrestofle  
Landin, interpretant la ha-  
rangue d'Agathon en ceste maniere.  
Nostre Agathon estime l'Amour e-  
stre vn Dieu tresheureux, parce qu'il  
est tresbeau & tresbõ. Et met en cõte  
ce qui est requis à estre tresbeau, & ce  
qui est requis à estre tresbõ. Auquel  
demembrement il depeint l'Amour  
mesme. Et apres qu'il a raconté quel  
est l'Amour, il ennombre les bene-  
fices de luy concedez à la generatiõ  
humaine. Or voicy le sõmaire de sa  
dispute. A nous appartient premie-  
rement de rechercher pour quelle

occasion voulant monstrier l'Amour estre bienheureux, il dit qu'il est fort Beau, & fort Bon: & quelle difference il y a entre la Bonté & la Beauté. Platon au Filebe dit celuy estre bienheureux à qui rien ne default: & cela estre ce qui est parfait & accompli en toute partie. L'une perfection est interieure, l'autre est exterieure. Nous appellons l'interieure Bonté, l'exterieure Beauté. Et pourtant celuy qui est en tout Bon & Beau, nous l'appellons tres-heureux, comme parfait en toute partie. Et ceste difference voyons nous en toutes les choses. Parce que comme veulent les Fisiciens & Philosophes naturels, le temperament esgal des quatre Elements interieur es pierres precieuses enfante & produit dehors la politesse & splendeur agreable. Plus les herbes & les arbres par la fecondité

interieure sont par dehors vestues & ornees de tres-agreable varieté de fleurs & de fueilles. Et aux animaux le bon temperamēt & salutaire complexion des humeurs engendre & produit ioyeuse & delectable apparence de couleurs & de lignes: & la vertu de l'Ame monstre par dehors vn certain ornement aux paroles, & vne bien-seance tres-honneste aux gestes & aux actions . Mesmes les Cieux & leur substance sublime sont reuestus de tres-claire lumiere . En toutes ces choses la perfectiō de dedans produit la perfection de dehors. Et celle là nommōs-nous Bonté, celle-cy Beauté . Pour laquelle chose nous voulons que la Beauté soit la fleur de la Bonté. Et par les traits & allechemens de ceste fleur, quasi cōme parvne certaine amorce, la Bonté qui est dedans cachee at-

La Beauté  
est la fleur de  
bonté.

trait & alleche les circonftans . Mais  
parce que la cognoiffance de noftre  
entendement prend & emprûte fon  
origine des fens: nous n'entendrions  
ny n'appeteriôs iamais la bonté de-  
dans les chofes cachee, fi nous n'e-  
ftions à icelle cōduits par les indices  
& marques de la Beauté exterieure.  
Et en cecy apparqist l'admirable vti-  
lité de la Beauté, & de l'Amour, qui  
eft fon compagnon . Par les chofes  
fufdites i'estime qu'il a efté assez de-  
claré, qu'il y a auffi grande difference  
entre la Bonté & la Beauté, qu'il y a  
entre la femence & les fleurs . Et cō-  
me les fleurs eftans nees des semen-  
ces des arbres produifent encores fe-  
mences. Ainfi la Beauté qui eft fleur  
de Bonté, ainfi qu'elle naift du bien,  
auffi elle remene au bien les Amãts.  
Ce que noftre Iean Caualcant a trai-  
té amplement en fon discours.

## CHAP. II.

**A** PRES cecy Agathon raconte amplement quelles choses sont requises à la belle apparence du Dieu Cupidon, & dict ainsi: Cupidon est ieune, tendre, dextre, concordant, & tout plein de splendeur. Il nous appartient de dire ce q̄ rapportent ces parties à la Beauté: & puis declairer en quelle maniere elles appartiennent au Dieu Cupidon. Les hommes ont raison & sens: La raison par soy-mesme comprend les raisons incorporelles de toutes les choses. Le sens par les cinq sentimens de son corps sent les images & qualité des corps: les couleurs par les yeux: par les oreilles les voix: les odeurs par le nais: par la

langue les faueurs : par les nerfs les  
 qualitez simples des Elements, com-  
 me est le chauld, le froid, & sembla-  
 ble. Si qu'autant qu'il appartient à no-  
 stre propos, six puissances & facultez  
 de l'ame sont attribuees à la cognois-  
 sance : raison, veuë, ouye, le flair, le  
 goust, & le touchement. La raison a  
 quelque ressemblance avec Dieu : la  
 veuë avec le feu, l'ouye avec l'air, le  
 flair ou l'odorat avec les vapeurs : le  
 goust avec l'eau : & le touchement a-  
 uec la terre. Par-ce que la raison va  
 recherchant choses celestes, & n'a  
 point de propre siege en aucun mem-  
 bre du corps, ainsi que la Diuinité ne  
 s'enferme en aucune partie du Mon-  
 de. Et la veuë, c'est à dire, la vertu de  
 voir, est logee en la supreme partie  
 du corps, comme le feu en la supre-  
 me partie du Monde : & par sa nature  
 elle prend la lumiere qui est propre

*proportion et  
 conuenance du  
 monde visible,  
 de l'hom-  
 me.*

du feu. L'ouye enfuit la veuë non autrement que l'air pur fuit le feu: & atteint les voix qui s'engédrent en l'air brisé, & par le moyen de l'air entrent dans les oreilles. Le flair ou l'odorat est assigné à l'air caligineux, & aux vapeurs meslees d'air & d'eau: par-ce qu'il est mis entre les oreilles & la lãgue, côme entre l'air & l'eau: & comprend facilement, & aime assez les vapeurs qui naissent par la meslange de l'air & de l'eau. Comme sont les odeurs des herbes, des fleurs, & des pommes tres-douces & agreables au flair des narines. Qui fera doubte de cõparer le goust à l'eau? Lequel succede à l'odorat comme à vn air gros & espais, & nage tousiours en la liqueur de la salive, & se delecte beaucoup au boire, & aux saueurs humides? Qui doubtera encore d'assigner le touchement à la Terre? Comme



ainsi soit que par toutes les parties du Corps, qui est terrien, se repande le touchement: & aux nerfs qui sont fort terriens s'accomplit le toucher: & apprehende facilement les choses qui ont solidité & pois, ce qui procede de la Terre. Dont aduient que le touchemēt, le gouſt, & l'odorat ſentent ſeulement les choses qui leur ſont fort prochaines: & en les ſentāt ſouffrent beaucoup. Bien q̄ le flairement apprehende choses plus elongnees que le gouſt, ny le touchemēt. Mais l'oüye apprehēde encor choses plus elōgnees, & n'eſt pas tant offeſee. La veuē agit & œuure encor plus au loing: & fait en vn momēt ce que l'oüye fait en temps, d'autant qu'on void premierement l'eſclair qu'on oye le tōnerre. La raiſon cōprend les choses de tresloing: parce que non ſeulement elle apprehende les cho-

ses qui sont au monde, & presen-  
 tes, comme faict le sens, mais aussi  
 celles qui sont sur le ciel, & celles  
 qui ont esté, ou seront. Par ces cho-  
 ses se decouvre manifestement que  
 des six puissances & facultez de l'a-  
 me trois en appartiennent au corps,  
 & à la matiere: comme est le touche-  
 ment, le goust & l'odorat. Et les trois  
 autres appartiennent à l'esprit: & cel-  
 lescy sont la raison, la veüe, & l'ouïe.  
 Et pourtant les autres trois qui de-  
 clinent plus au corps, conuiennent  
 plus avecques le corps qu'avec l'ame.  
 Et les choses qui sont d'eux comprin-  
 ses, comme ainsi soit qu'elles meu-  
 vent le corps à eux conuenable, à  
 grand peine paruiennēt elles iusques  
 à l'ame: & comme luy estās peu sem-  
 blables, peu luy plaisent elles. Mais  
 les autres trois, qui sont treselōgnees  
 de la matiere, conuiennēt beaucoup  
 plus avecques l'ame, & preignent les

choses qui emeuuēt biē peu le corps,  
 & esmeuent beaucoup l'ame. Cer-  
 tainement les odeurs, les faueurs, le  
 chauld & semblables qualitez don-  
 nēt aide ou grāde nuisance au corps.  
 Mais elles font peu à l'admiration &  
 iugement de l'ame, & sont moyen-  
 nement desirées d'elle. Mais la raison  
 de la verité non corporelle, couleurs,  
 figures, voix, bien peu & a grand' pei-  
 ne meuent le corps : mais bien elles  
 assubtilient l'ame à la rechercher, &  
 rauissent à soy son desir. La viande de  
 l'ame c'est la verité : pour la trouuer  
 aident les yeux, & pour l'apprendre  
 les oreilles. Et pourtant les choses  
 qui appartiennent à la raison, veüe,  
 & ouye, l'ame les desire, pour l'a-  
 mour & fin de soy-mesme, comme  
 propre nourrissement. Et les choses  
 qui meuuēt les autres sens sont plus-  
 tost necessaires pour le cōfort, nour-

rissement & generatiō du corps. L'a-  
 me doncques cherche celles-cy, non  
 à cause de soy, mais d'autrui, c'est à  
 dire du corps. Et nous disons les hō-  
 mes aimer les choses, lesquelles ils  
 desirent pour leur but & fin: & n'ay-  
 mer pas proprement celles qu'ils ay-  
 ment pour la fin d'autrui. A bon  
 droict doncques nous voulons que  
 l'amour appartienne seulement aux  
 sciences, figures, & voix. Et pourtāt  
 la grace qui seulement se trouue en  
 ces trois obiets, c'est à dire en la ver-  
 tu de l'ame, figures, & voix, par-ce  
 qu'elle prouoque beaucoup l'ame,  
 elle se nomme καλός, Kalos, c'est à di-  
 re, inuitatoire, mot tiré du verbe grec  
 καλέω, Kaléo, qui veut dire, i'inuite:  
 & καλός, Kalos en Grec, signifie en  
 françois Beauté. Aggreable nous est  
 la vraye & bonne coustume de l'a-  
 me. Aggreable est l'elegante figure

du corps : Aggreable la consonance des voix. Et d'autant que l'ame aime beaucoup ces trois choses, & les tiens en assez plus grand pris, comme luy estans plus propres & mieux accommodees, & presque incorporelles, qu'il ne fait pas les trois autres: pourtant il est conuenable qu'elle les recherche avec plus grande auuidité, qu'elle les embrasse avecques plus grand ardeur, & s'en esmerueille avecques plus de vehemence. Et ceste grace de vertu, figure, ou voix qui appelle à soy l'ame, & la rait par le moyen de la raison, la veüe, & l'oüye, se nôme à bon droit Beauté. Ce sont les trois Graces, desquelles Orfee parle en ceste maniere: La Splendeur, la Verdeur, & la Ioye abõdante. Orfee appelle Splendeur ceste Grace & Beauté de l'ame laquelle resplendit en la clarté des sciences & des cou-

stumes, & apelle Verdeur la souëfue  
douceur de la figure & de la couleur:  
par-ce qu'elle florist principalement  
en la verde ieunesse. Et appelle Ioye,  
cette syncere, vtile, & continuelle de-  
lectation que nous presente la Mu-  
sique.

*QUE LA BEAUTE EST CHOSE  
spirituelle.*

CHAP. 3.

**E**STANT ainsi, il est neces-  
saire que la Beauté soit v-  
ne nature commune à la  
vertu, aux figures, & voix:  
parce que nous n'appellerions pas  
aucun de ces trois Beau, si en tous  
les trois il n'y auoit commune diffi-  
nitiō de la beauté. Et par cecy se voit  
que la nature de la beauté ne peut e-  
tre corps: d'autant que si elle estoit

corps, elle ne conuiendroit pas aux vertus de l'ame, qui sont incorporelles. Et est si loin d'estre corps, que non seulement celle qui est es vertus de l'ame, mais aussi celle qui est es corps & es voix, ne peut estre corporelle. Par-ce que bien que nous appellions beaux aucuns corps, toutesfois ils ne sont pas beaux à cause de leur matiere. Encor qu'un mesme corps d'homme soit aujourd'huy beau, & demain par quelque aduventure laid & difforme, comme si c'estoit autre chose d'estre corps, & autre chose d'estre beau. Les corps aussi ne sont pas beaux pour leur quantité. Parce qu'aucuns corps grands, & aucuns petits apparoiſſent beaux & bien formez. Et ſouuentesfois les grands sont deformes, & les petits bien-formez: comme aussi au cōtraire les petits sont laids, & les grands tres-ag

greables & de belle representation. Il auient encor souuēt qu'il y a vne semblable beauté en aucuns grāds corps, & en aucuns petits. S'il est donques ainsi que souuent demeurant la quantité mesme, la Beauté par quelque cas d'auenture se mue, & la quantité muee quelquefois, la Beauté demeure: & que souuent il y a semblable grace és grands & és petits: Certainement ces deux choses Beauté & Quantité doiuent en tout estre diuerses. En outre, fil estoit ainsi que la beauté de quelque corps fust en la grosseur du corps comme corporelle, si est ce qu'elle ne plairoit pas à qui la regarderoit, entant qu'elle seroit corporele: parce qu'à l'ame plaist l'espece de quelque personne, non entāt qu'elle gist en la matiere exterieure: mais entant que l'image d'icelle est prinse & recueillie de l'ame par le sēs



de la veuë. Et telle image à la veuë & à l'ame ne peut estre corporelle, icelles n'estans pas corporelles. En quelle maniere la petite prunelle de l'œil comprendroit elle vn si grand espace du Ciel, si elle la comprenoit en corporelle maniere? En nulle forte. Mais l'esprit en vn point reçoit toute l'amplitude du corps en mode spirituelle & image incorporelle. A l'ame plaist seulement l'espece qui est d'elle apprehendee. Et bien qu'elle soit similitude d'un corps extrinseque, neantmoins en l'ame elle est incorporelle. Donques, l'espece incorporelle est celle qui plaist, & ce qui plaist est agreable, & ce qui est agreable est beau, dont on peut tirer conclusion que l'Amour se raporte à chose incorporelle : & la Beauté est plustost vne certaine similitude spirituelle de la chose, qu'espece corporelle. Il y en  
a d'au-

a d'aucuns qui ont opinion, que la Beauté est vne certaine assiette de tous les membres; ou vrayemēt vne symmetrie & proportion avecques quelque gracieuse meſlange de couleurs. L'opinion de ceux-cy nous ne receuons pas: parce qu'estant ceste disposition des parties seulement es choses composees, il ſ'eſuyuroit que aucunes choses simples ne pourroiet estre belles. Toutesfois nous voyōs que les pures couleurs, les lumieres, vne voix, vne lueur d'or, la blancheur de l'argent, la science, l'ame, la pensee, & Dieu, qui sont choses simples, neantmoins sont fort belles. Et telles choses nous delectent beaucoup comme doüees d'une grande beauté. Adiouſtez-y que telle proportion encloſt enſemblement tous les membres du corps compose, de ſorte que de par ſoy elle n'est en aucun

des membres, mais en tous ensemble:donques aucun des membres en foy ne fera beau. Or la proportion de tout le corps naist seulement des parties: dont resulte vne absurdité, qui est q̃ les choses, qui ne sont point belles de leur nature, produiroient la beauté. Il auient aussi souuentefois que demeurant la mesme proportion & mesure des membres, le corps ne plaist pas tant que du commencement. Certainement auourd'huy en vostre corps est la mesme figure qui estoit l'an passé, & non la mesme grace. Rien n'enuieillit plus tard que la figure, riẽ plustost n'enuieillit que la grace. Et pourtant il est manifeste que ce n'est pas tout vn que la figure & la Beauté. Et encores souuẽtesfois nous voyons en quelcun estre plus droite la disposition, & mesure des parties, qu'en vn autre, toutes-

fois nous ne ſçauons pour quelle occasion l'autre ſe iuge eſtre plus beau, & qu'il eſt aymé plus ardemment. Ce qui nous admoneſte que nous deuons eſtimer la Beauté eſtre quelque autre choſe, outre la diſpoſition des mēbres. La meſme raiſon nous enſeigne que nous ne ſoupçonniōs que la Beauté ſoit vne gracieuſe température de couleurs: parce que ſouuentefois la couleur en vn vieillard eſt plus claire, & en vn ieune homme y a plus grande grace. Et en ceux qui ſont eſgaux d'age il arriue quelquefois que celui qui ſurmōte l'autre de couleur, eſt de l'autre ſurmōté de grace & de beauté. Pource que aucun ne ſ'enhardiſſe d'affirmer que l'eſpece eſt vne meſlange de figure & de couleurs: parce qu'ainſi les ſciences & les voix qui n'ont ny couleur ny figure: voire meſme les couleurs

& les lumieres qui n'ont point de figure determinee, ne seroient dignes d'aymer. En outre, la conuoitise de chascun, depuis qu'on possede ce qu'on vouloit, sans doubte est accõplie: ainsi que la faim & la soif s'apaisent par le mager & le boire. Mais l'Amour ne s'assouuit par aucun aspect, ny touchement de corps. Donques il ne cherche aucune nature de corps, ains cherche seulement la Beauté: dont on conclud qu'elle ne peut estre chose corporelle. Par ces raisons il apparroist que ceux qui sont embrasez d'amour, ont soif de la Beauté: ils veulent avecques le breuage de ceste liqueur esteindre la soif tres-ardente, il est de besoing qu'ils cherchent la tresdoulce humeur de la Beauté pour estancher leur soif ailleurs qu'au fleuve de la matiere & aux ruisseaux de la quantité, figure,

& couleurs. O miserables Amants  
 en quel lieu vous tournerez vous!  
 Qui a esté celuy qui a embrasé les  
 flammes tres-ardentes dedans voz  
 cueurs? Qui esteindra si grãd embra-  
 sement? Qui est le grand ouurage,  
 & qui est le trauail? Je le vous diray,  
 mais foyez attentifs.

*QVE LA BEAUTE EST LA  
 splendeur de la face de Dieu.*

CHAP. 4.

**L**A diuine Puissance sur-  
 paroissante à l'Vniuers,  
 aux Anges, & aux ames  
 d'elle creez, benignement  
 infond, ainsi qu'à ses enfans, ce sien  
 rayon, dans lequel est la vertu fecon-  
 de à creer quelconque chose. Ce ray  
 diuin en ceux-cy, comme plus pro-  
 chains à Dieu, depeint l'ordre de

tout le mode beaucoup plus expref-  
 fement qu'en la matiere mondaine.  
 Pour laquelle chose ceste peinture  
 du monde laquelle nous voyõs tou-  
 te ẽs Anges, & ẽs Ames, eft plus ex-  
 preffe, que non pas deuant les yeux.  
 En iceux eft la figure de quelconque  
 Sfere du Soleil, de la Lune, des Eftoil-  
 les, des Elements, Pierres, Arbres, &  
 Animaux. Ces Peintures fe nom-  
 mẽt ẽs Anges exemplaires & Idees:  
 ẽs ames, raifons & notices : en la ma-  
 tiere du monde, images & formes.  
 Ces Peintures font claires au mon-  
 de: plus claires en l'Ame, & font tres-  
 claires en l'Ange. Donques vne mef-  
 me face de Dieu reluift en trois mi-  
 roirs mis par ordre, en l'Ange, en  
 l'Ame, & au corps mondain. Au pre-  
 mier comme plus prochain d'une  
 facon tresclaire : au fecond comme  
 plus eflongnẽ, moins claire: au tiers

comme tref-eflongné, fort obscure. Puis la Sainte Péece de l'Ange, d'autant qu'elle n'est empeschée du miniftre & organe du corps, elle se re- ploye en foy-mefme, où elle void ceste face de Dieu en fon fein empreinte. Et le voyant elle fefmerueille, & fefmerueillât avecques vn grād & ardent defir tousiours elle s'vnt avec elle. Or nous appellons Beauté ceste grace de la face diuine. Et appellons Amour l'ardēt defir de l'Ange, par lequel il se cole du tout à la face diuine. Pleuft à Dieu mes amis, q̃ cela no<sup>9</sup> auint auffi. Mais nostre ame creee à ceste condition, qu'elle foit enuironnee du corps terrien, decline au miniftre corporel, de laquelle inclination eſtāt aggrauee, met en oubly le threfor qui eſt caché en ſa poitrine. Depuis qu'elle eſt enuelopee au corps terrien, long temps elle ſert



à l'usage du corps, & à cest œuvre accommodé tousiours le sens, & y accommodé encores la raison plus souvent qu'elle ne doibt. Dont auient que l'ame ne regarde pas la lumière de la face diuine qui tousiours en elle resplendit, que premierement le corps ne soit parcreu & la raison excitée: par laquelle elle considère la face de Dieu qui reluit manifestement aux yeux en la machine du monde. Par laquelle consideration elle se haulte à remirer ceste face de Dieu qui resplendist dedans l'ame. Et parce que la face du pere est agreable aux enfans: il est necessaire que la face de Dieu pere tref-bon soit aux ames trefagreable. La splendeur & la grace de ceste face soit en l'Ange, ou en l'ame, ou en la matiere mondaine, se doibt nommer Beauté vniuerselle: & l'appetit qui se tourne de-

uers elle est l'Amour vniuersel. Or nous ne doubtons point que ceste beauté ne soit incorporelle: d'autant qu'il est manifeste qu'en l'Ange, & en l'ame elle n'est pas corps: & nous auons encores demonstté cy dessus qu'es corps mesmes elle est incorporelle: pour le present nous le pourrõs entendre de ce que l'œil ne void autre chose que la lumiere du Soleil: par-ce que les figures & les couleurs des corps ne se voyent iamais sinon qu'elles soyent illustrees de la lumiere: & ne paruiennent point avecques leur matiere à l'œil: & toutesfois il semble necessaire qu'elles doiuent estre es yeux, à ce que des yeux elles soiēt veuës. Dõcques vne lumiere de Soleil depeinte des couleurs & figures de tous les corps auxquels elle bat & frappe, se represente aux yeux. Les yeux à l'ayde d'un certain ray natu-

rel qu'ils ont, preignent la lumiere du Soleil ainsi depeinte: & depuis qu'ils l'ont prinse, ils voyent icelle lumiere, & toutes les peintures qui sont en icelle. Parquoy tout cest ordre du Monde qui se void, est compris des yeux, non pas en la sorte qu'il est en la matiere des corps: mais en la sorte qu'il est en la lumiere, laquelle est aux yeux infuse. Et par-ce qu'il est en la lumiere ja separé de la matiere, necessairement il est sans corps. Ce qui se decouvre manifestement, d'autant que la lumiere ne peult estre corps: comme ainsi soit qu'en vn moment d'Orient en Occident elle remplit presque tout le Mõde, & penetre de toute part le corps de l'air, & de l'eau, sans aucune offense. Et se repandant sur choses pourries & relantes, elle ne se souille point. Ces conditions ne

conuiennent point à la nature du corps. Par-ce que le corps se meut en espace de tēps, & non en vn momēt : & vn corps ne penetre point l'autre, sans dissipation de l'vn ou de l'autre, ou de tous les deux. Et deux corps ensemble meslez se troublent de mutuelle & reciproque contagion. Ce que nous voyons en la confusion & mellange de l'eau & du vin, du feu & de la terre. Comme ainsi soit doncq que la lumiere du Soleil soit incorporelle, ce qu'elle reçoit, elle le reçoit selon sa propre maniere. Pourtant elle reçoit les couleurs & les figures des corps en maniere spirituelle. Et en la mesme sorte elle se void estre receuë des yeux. Dont aduient que tout l'ornement de ce mōde, qui est la tierce face de Dieu, par la lumiere incorporelle du Soleil s'offre incorporel à noz yeux.

## CHAP. 5.

**D**E toutes ces choses s'ensuit que toute la grace de la face diuine qui se nomme vniuerselle Beauté, non seulement en l'Ange, & en l'Ame est incorporelle, mais aussi en l'aspect des yeux. Non seulement ceste face toute ensemble : mais aussi ses parties nous aimons esmeus d'admiration. D'où naist l'amour particulier, il y a particuliere beauté. Ainsi nous mettons affection en quelque homme, comme membre de l'ordre mōdain, mesmement quand en iceluy reluit manifestement l'estincelle de l'ornement diuin. Ceste affection depend de deux causes, tant parce que l'image de la face paternelle nous plaist :

que meſmes pource que l'eſpece & la figure de l'homme proprement & cointement compoſee ſ'appropri& agence moult aptement avecque le ſeau ou raiſon de la generation humaine, laquelle noſtre ame a prinſe de l'Autheur de tout, & la retient en ſoy. C'eſt pourquoy l'image de l'homme exterieure prinſe par les ſens, paſſant en l'ame, ſ'elle diſcorde de la figure de l'homme, laquelle l'ame de ſon origine poſſede, ſoudain elle ſe desplaist:& comme laide & deforme engendre haine. Si elle ſ'y concorde, elle plaist en effect, & comme belle ſ'aime. Pource il aduient qu'aucuns rencontrez de nous, ſoudain nous plaiſent ou nous desplaient, encores que nous ne ſçachions point la cauſe de tel effect. Parce que l'ame empeſchee au miniſtere du corps, ne regarde point les formes qui par nature

sont dedans elle. Mais par la naturelle & cachee disconuenance ou conuenance, s'ensuit que la forme de la chose exterieure avec s<sup>o</sup>n image poussant la forme de la chose mesme qui est depeinte en l'ame, est dissonante ou bien consonante: & de ceste offense cachee ou bien allechemēt, l'ame estāt esmeuē hait ou aime la chose susdite. Ce ray diuin duquel nous auōs parlé cy dessus, infond en l'Ange & en l'Ame la vraye figure de l'homme qui se doibt engendrer entiere: mais la composition de l'homme en la matiere du Monde, laquelle est fort eslongnee de l'artifice diuin, degenerate de ceste sienne figure entiere. En la matiere mieux disposee elle resulte plus semblable, en l'autre moins. Celle qui resulte plus semblable comme elle s'approprie avecques la force de Dieu, & avec l'i-

dee de l'Ange : ainsi encor elle s'approprie à la raison & seau qui est en l'ame : l'ame approuue ceste cōuenance de s'approprier, & en ceste conuenance consiste la beauté : & en l'approbation consiste l'affection d'amour. Et par-ce que l'idée & la raison ou vrayement le seau sont estranges de la matiere du corps : pourtant la composition de l'homme se iuge semblable à iceux : non par la matiere, ou par la quantité, mais par quelque autre partie incorporelle. Et selon qu'elle est semblable : elle conuient avec iceux, & selon qu'elle y conuient elle est belle. Et pourtant le Corps & la Beauté sont diuers. Si quelqu'un demande en quelle maniere la forme du corps peult estre semblable à la forme & raison de l'ame, *Belle comparaison.* & de l'Ange : Je prie tel personnage qu'il considere l'edifice de l'Archite-



ète. Du commencement d'Archite-  
 ète conçoit en son ame la raison, &  
 comme l'idée de l'edifice, apres il fa-  
 brique la maison (autant qu'il peult)  
 telle qu'il la disposee en sa péece. Qui  
 denira la maison estre corps ? Et icel-  
 le estre fort semblable à l'incorpo-  
 relle idee de l'artisan, à la semblance  
 de laquelle elle a esté faite ? Certaine-  
 ment elle se doit iuger semblable  
 plustost par vn certain ordre corpo-  
 rel, que par la matiere. Efforce toy vn  
 peu d'en tirer la matiere si tu peux.  
 Tu l'en peux tirer avecques la péece.  
 Or sus tire à l'edifice la matiere, &  
 & laisse l'ordre suspendu, il ne te re-  
 stera du corps materiel aucune cho-  
 se : ainçois sera tout vn l'ordre qui  
 vient de l'artisan, & l'ordre qui en  
 l'artisan demeure: Dea! fay cela mes-  
 me au corps de quelque homme  
 que tu voudras, & ainsi tu trouueras  
 la for-

la forme d'iceluy qui s'approprie avecques le seau de l'ame, estre simple & sans matiere.

COMBIEN DE PARTIES SONT  
requises à faire la chose belle: & que la  
beauté est don spirituel.

CHAP. 6.

**F**INALEMENT quelle chose est la Beauté du corps? Certainement c'est vn certain acte, vigueur, & grace qui resplédit au corps par l'influs de son idee. Ceste splendeur ne descend point en la matiere, si premierement elle n'est fort cointement preparee. Or la preparatiō du corps viuant s'ac-  
Preparation du corps consiste en trois choses.  
complit en trois choses, en ordre, en mode, & en espee. L'ordre signifie les distances des parties: la mode signifie la quantité: l'espee signifie les lineamens & couleurs. Par-ce qu'en

L

premier lieu il est besoin que chascuns des mēbres du corps ayent l'assiette naturelle, c'est à dire que, les oreilles, les yeux, le nais, & les autres membres soient en leurs lieux propres. Et que les deux yeux soient également prochains du nais : & que les deux oreilles soient également

*Symmetrie et  
commensura-  
tion du corps  
humain.*

distantes des yeux. Or ceste egallité de distances qui appartient à l'ordre ne suffit pas encores, si la mode des parties n'y est aioustee. Laquelle attribue à chaque membre sa deuë grandeur ayant egard à la proportion de tout le corps. Qui est que la longueur de trois nais accōplissent l'entiere longueur du visage: & encores les deux demy-cercles des oreilles ensemble conioints facent le cercle de la bouche ouuerte: ce que facent aussi les sourcils, s'ils se conioignent ensemble: la longueur du nais egalle

la longueur de la leure, & semblablement de l'oreille: & les deux ronds des yeux egallent l'ouuerture de la bouche. Huiët fois la mesure de la teste face la lógueur de tout le corps. Pareillement les bras estendus des deux costez, & les iambes estendues facent la hauteur du corps. Outre cecy nous estimons que l'espece est necessaire, à ce que les traits artificiels des lignes, & les crespes, & la splendeur des yeux donnent ornement à l'ordre, & à la mode des parties. Ces trois choses bien qu'elles soient en la matiere, neantmoins elles ne peuuët estre aucune partie du corps. L'ordre des membres n'est aucun membre: par-ce que l'ordre est en tous les membres, & nul membre ne se retrouue en tous les membres. Adioustez-y que l'ordre n'est autre chose que la conuenante distance des par-

ties. Or la distance est ou le rien, ou le vuide, ou vn trait de lignes. Mais qui dira les lignes estre corps ? Comme ainsi soit qu'elles n'ayent longueur ny profondeur, qui sont au corps necessaires. Outre cecy, la mode n'est point quãtité, mais est terme de quãtité. Les termes sont sur-face, lignes, & points. Lesquelles choses n'ayans point de profondeur ne se doiuent pas nommer corps. Plaçons encores l'espece nō en la matiere, ains en la plaisante cōcorde des lumieres, ombres, & lignes. Par ceste raison se demonstre la Beauté estre tant elongnee de la matiere corporelle, qu'elle ne se communique à icelle matiere : si elle n'est disposée avecques ces trois preparations incorporelles, lesquelles nous auons recitees. Le fondement de ces trois preparations est la complexiō temperee des quatre Elemēts:

de mode que nostre corps est fort semblable au Ciel. Duquel la substance est temperée, & ne se rebelle point contre la forme de l'ame pour le dereglement d'aucune humeur. Ainsi la celeste splendeur apparoitra facilement au corps semblable au Ciel. Et ceste parfaite forme de l'homme, que possede l'ame, resultera plus propre en la matiere pacifique & obeissante. Presque en la même sorte les voix se disposent à recevoir leur beauté. Leur ordre est de monter de la voix grave à l'huitiesme, & descendre de l'huitiesme à la grave. La mode est de discourir deüemēt par les tierces, *Des voix de la Musique.* quartes, quintes, & sixiesmes voix, les tons, & demy-tons. L'espece est la resonance de la voix claire. Par ces trois choses, comme par trois Elements les corps de plusieurs membres composez, comme sont arbres,

& animaux, & encores l'assemblément & meſlange de pluſieurs voix, ſe diſpoſent à recevoir la beauté: & les corps plus ſimples, comme ſont les quatre Elements, les Pierres, & les Metaulx. Et les ſimples voix ſe preparēt à icelle beauté ſuffiſammēt par vne certaine fecondité temperee & clarté de leur nature. Mais l'ame luy eſt de ſa nature bien accommodée. Meſmement en ce qu'elle eſt eſprit, & comme miroir fort prochain à Dieu. Auquel, comme nous diſiōs cy deſſus, reluist l'image de la face divine. Donques comme il n'eſt point de beſoin d'adiouſter rien à l'or pour le faire paroistre beau, mais ſuffiſt d'en ſeparer les parties de la terre, ſil eſt d'icelles offuſqué: Ainſi l'ame n'a beſoin qu'on luy adiouſte aucune choſe pour faire qu'elle apparoiſſe belle, mais eſt beſoing de depoſer la

cure & sollicitude du corps tant ennuyeuse, & la perturbation de la convoitise & de la crainte, & soudain la naturelle beauté de l'Ame se montrera. Mais afin que nostre discours n'outrepasse de beaucoup le but proposé, nous cōclurons bréuement par les choses susdites, la Beauté estre vne certaine grace vigoureuse & spirituelle. Laquelle par le ray diuin premieremēt est infuse és Anges, puis és ames des hōmes, & par apres és figures & voix corporelles. Et ceste grace par le moyen de la raison, de la veüe, & de l'oüye meut & delecte nostre ame: & en la delectation la rait, & au raiissement d'ardente amour l'enflamme.



DE LA PEINTURE D'AMOUR,  
CHAP. 7.



PRES Agathon le Poëte,  
selon l'usage des anciens  
Poëtes, velt ce Dieu A-  
mour d'image humaine: il  
le depeint à la semblâce d'un bel hō-  
me & bien-formé: Et dit l'Amoure-  
stre, I EVNE, TENDRE, PLOYA-  
BLE OV BIEN AGILE, PRO-  
PREMENT COMPOSÉ ET NET  
Ces parties icy recitees sont plustost  
preparations à la Beauté, que la Beau-  
té mesme. Par ce que de ces cinq par-  
ties les trois premieres signifient la  
complexion temperee, laquelle est le  
premier fondement: les autres desi-  
gnent la mode, & l'espece. Les Filo-  
sophes naturels ont demonstté l'in-  
dice de la complexiō temperee estre  
la delicate & ferme egalité de la ten-  
dre chair: car où le chauld surmonte

Marques de  
la complexiō  
temperee du  
corps.

de beaucoup, le corps est sec & velu : où abõde le froid, il est dur; où la siccité, il est aspre : où l'humidité, il est labile, inegal, & tors. Doncq l'egalle & ferme tēdresse du corps demõstre que la dispositiõ d'iceluy es quatre humeurs est temperee. Pour ceste occasion Agathon appelle l'Amour MOL, DELICAT ET TENDRE. Mais pourquoy l'appelle-il IEVNE? parce que non seulement par benefice de la nature: mais aussi de l'age on possede la sus-dicte temperance. D'autant que par la longueur du temps sont dissoutes les parties subtiles du corps, dont restent les parties plus grosses: parce que le Feu & l'Air s'exhalant demeure la sur-abondance de l'Eau & de la Terre. Et pourquoy le nomme il AGILE ET PLOYABLE? A celle fin q vous entendiez qu'il est apte, idoy-

ne, & prompt à tous mouuemēs. Or ne pensez pas quand il l'appelle mol, que par cela il vueille entēdre la mollesse feminine inepte & paresseuse: car icelle est diuerse de la complexiō temperée. Apres il adioust, **COINTEMENT COMPOSÉ**. C'est à dire, d'ordre & de mode des parties tres-honnestemēt figuré. Il y adioust encor, **ET NET**, c'est à dire reluisant d'une douce & plaisante espeece de couleurs. Ces preparations estans premises, Agathon ne decouure point ce qui d'icy s'ensuit. Mais à nous il appartient d'entēdre que depuis ces preparations vient celle grace & bien-seance qui est Beauté. Et s'exposent ces cinq parties en la figure de l'homme, en la sorte que nous auons recitée. Mais en la puissance d'Amour elles se doiuent autrement entendre, parce qu'elles demonstrent

sa force & qualité. L'Amour est de-  
 peint I E V N E: parce que commune-  
 ment les ieunes deuiennent amou-  
 reux, & les enamourez appetent l'a-  
 ge de la ieunesse. M O L, parce que les  
 esprits & cueurs debõnaires sõt plus  
 facilement épris de l'Amour: & ceux  
 qui en sont épris, bien qu'au parauāt  
 ils fussent fiers & haultains, deuien-  
 nent neantmoins humbles & debõ-  
 naires. A G I L E E T P L O Y A B L E:  
 parce qu'il viēt en cachette, & en ca-  
 chette se part. A P T E E T C O M-  
 P O S É: parce qu'il desire choses bel-  
 les & bien ordonnees, & fuit les cõ-  
 traies. N E T, c'est à dire, splendide,  
 parce qu'en l'age florie & luisante il  
 inspire le cueur de l'homme, & desi-  
 re choses florissantes. Et d'autāt que  
 au texte Agathon traicte ces choses  
 copieusement, il nous suffist de les a-  
 uoir breuement touchees.

## CHAP. 8.

**D**R les choses qu'Agathon traite des quatre vertus sont mises pour signifier la bonté d'amour: & premierement il l'appelle IUSTE: parce que où il y a entier & vray Amour, là est mutuelle & reciproque bienveillance: laquelle ne permet point qu'on se face iniure de faits, ou vileine de paroles. Et est si grande la force de ceste charité, qu'elle seule peut conseruer la generation humaine en paix tranquille. Ce que ne peut faire la prudence, la magnanimité, la force des armes, ou des loix, ou de l'eloquence, si la bien-vueillance ne luy aide. Il l'appelle depuis TEMPERE: parce qu'il domte les cōuoitises deshonestes. Et c'est que l'amour cher-

chant la Beauté laquelle consiste en  
 vn certain ordre & temperance, il a  
 en hayne les viles & immoderees  
 concupiscences, & fuit tousiours les  
 gestes qui ne sont point honnestes.  
 Ce que Iean Caualcant a traité assez  
 du commencement. D'auantage où  
 c'est que l'Amour regne, toutes les  
 autres conuoitises sont meprisees. Il  
 y adioust qu'il est T R E S-F O R T,  
 parce qu'il n'y a chose quelconque  
 plus forte que la hardiesse, & nul ne  
 combat aueques plus grãde hardies-  
 se que fait l'Amant pour l'Aymé.

AUX AVTRES DIEUX. C'est à  
 dire, aux autres Planetes. Mais est su-  
 perieur de force, parce qu'il faiet les  
 hommes plus forts. Cõme ainsi soit  
 que quand Mars est posé és angles,  
 ou en la seconde, ou bien en l'huitie-  
 me maison des Genitures, il menace  
 de cas malheureux les enfans nez en

tel horoscope. Venus luy venāt sou-  
 uentesfois coniointe ou opposee, ou  
 le receuant, ou l'œilladant d'un Sex-  
 til, ou Trine aspect, tue (pour dire  
 ainsi) & amolit la malignité d'iceluy.  
 Mars quand il obtient la seigneurie  
 en la natiuité de l'homme, il donne  
 grandeur de courage, & courroux.  
 Et si Venus s'y conioint de fort pres,  
 bien qu'elle n'empesche point la ma-  
 gnanimité de Mars concedee, neant-  
 moins elle bride & retient le vice du  
 courroux. En quoy il semble que ré-  
 dant Mars plus clement elle le dom-  
 te. Mais **MARS NE DOMTE IA-**  
**MAIS VENUS**, parce que si Venus  
 obtient la seigneurie de la natiuité  
 de l'homme elle octroye affection d'a-  
 mour. Et si Mars s'y ioint de biē pres  
 auēcques sa chaleur il red l'impetuo-  
 sité de Venus plus ardēte, de sorte q  
 si quelcun naissant Mars se trouue en

la maison de Venus, comme est la  
Balace & le Thoreau, celui qui naist  
sera pour la presence de Mars beau-  
coup soumis aux flammes d'Amour.

MARS ENCOR SVIT VENVS:

VENVS NE SVIT POINT MARS,

parce que la hardiesse suit l'Amour,

& l'Amour ne suit point la hardiesse:

d'autant que les hommes ne s'ena-

mourent pas proprement pour estre

hardis : mais souuēt pour estre ferus

d'amour deuiennent tres-hardis à se

commettre à tout peril pour la cho-

se aymee . Finalement le signe tref-

manifeste de la singuliere force d'A-

mour est cestuy, q toutes choses luy

obeissent, & à nulle il n'obeist : parce

que les habitateurs du Ciel aiment,

& aiment les animaux, & aiment

tous les corps. Les hommes riches &

les puissants Roys soumettent le col

à l'empire d'Amour . Mais l'Amour



ne se soumet à nul de ceux-cy . Par-  
ce que les dōs des riches n'acquierēt  
point l'amour: les menaces & violē-  
ces des Puissans ne nous peuuent cō-  
treindre à aymer, ou faire que nous  
nous departions d'amour . L'amour  
est libre & naist de gré en la libre vo-  
lonté, laquelle Dieu mesme ne con-  
treindra point: par-ce que du com-  
mencement il ordonna que la vo-  
lonté deust estre libre . Si que l'A-  
mour faict force à chascun, & ne  
reçoit violence d'aucun . Et est si  
grande sa liberté, que les autres af-  
fections, arts, & operations de l'ame  
desirent le plus souuent prix diuers  
d'elles mesmes. Mais l'amour de soy  
mesme est cōtent, comme si luy seul  
estoit son prix & loyer . Comme s'il  
n'y auoit point autre prix outre l'A-  
mour, qui de l'Amour soit digne  
prix: parce que celui qui ayme, spe-  
cialement

cialement il ayme l'Amour: d'autant  
 que sur tout il recherche que l'aymé  
 l'ayme. I L E S T A V S S I T R E S -  
 S A G E . Par quelle raison Amour  
 est createur & conseruateur de tout,  
 & maistre & seigneur de tous les  
 arts, il a esté assez amplement traité  
 en l'Oraison d'Erisimaque: parce que  
 en ces choses la sapience d'Amour se  
 demonstre . Par la disputation supe-  
 rieure est concludu que pour ceste  
 cause l'Amour est tres-heureux, pour  
 ce qu'il est tresbeau & tresbon. Qu'il  
 soit tresbeau, il apparroist parce qu'il  
 se delecte de choses belles, comme à  
 luy semblables. Et qu'il soit tresbon,  
 il se void en ce qu'il fait les amants  
 tresbons. Or est il necessaire que ce-  
 luy soit tresbon, lequel faiet tresbon  
 autrui.

M

## CHAP. 9.

**Q**U'E c'est qu'Amour, il a esté déclaré en nostre discours, & quel il est, il est apparu cy dessus par les paroles d'Agathon. Et quels dons il cède aux hommes facilement il se manifeste par les choses predites. L'un Amour est simple, l'autre est reciproque. Le simple fait tout homme qu'il esprend, prudent à prevoir, agu à disputer, abondant à raisonner, magnanime aux choses qu'il fault executer, gaillard aux choses ioyeuses, prompt és ieux, & tres-fort aux choses graues. L'Amour reciproque ostât les perils, apporte seureté: ostât la dissension, engendre la concorde: & chassant la misere, introduit la felicité. Où il y a charité reciproque, il

n'y a point d'embusches ny de trahisons: mais les choses y sont communes: & en sont bannis les discords, les larcins, les homicides, & les guerres. Agathon declare en ceste Oraison telle tranquillité naistre de l'amour reciproque non seulement és animaux: mais aussi és Cieux, & és Elements. Ce qui est encores cy dessus amplement demonstté en l'Oraison d'Erisimaque. En la fin de l'Oraison presente il est dit, que l'Amour avecques sa chaleur adoulcist les pensées des Dieux & des hommes. Ce qu'entendra quiconque se recordera que cy dessus il est demonstté l'Amour estre en toutes choses, & à toutes se repandre.

*QUE L'AMOUR EST PLUS AN-  
tique & plus ienne que les autres Dieux.*

CHAP.


IO

M ij

**M**A I s auāt que ie face fin,  
 ô tref-vertueux amys, ie  
 resoudray trois questiōs  
 qui naissent en la dispute  
 d'Agathon. Premierement on de-  
 mande pour quelle occasion Fedre  
 dit qu'Amour est plus antique que  
 Saturne & Iuppiter: & Agathon dit  
 qu'il est plus ieune. Secondemēt que  
 signifie chez Platon le regne de la  
 necessité, & l'empire d'Amour. Tier-  
 cement qui ont esté les Dieux, &  
 quels arts ils ont trouuez durant le  
 regne d'Amour. Dieu pere de tout  
 par amour de prouigner sa semence  
 & par benignité de pourvoir, a en-  
 gendré les Pensees ses ministres, les-  
 quelles meuuent les Planetes de Sa-  
 turne, de Iuppiter, & des autres. Ces  
 Pensees ou intelligēces soudain que  
 de Dieu elles sont nees recognois-  
 sant leur Pere, l'aymēt. Cest Amour

dont les intelligences sont engendrees, nous disons qu'il est plus antique qu'elles. Et l'amour duquel les intelligences creees aiment leur Createur, nous disons qu'il est plus ieune que les intelligences. En outre la Penſee Angelique ne reçoit point du Pere les Idees de la Planete de Saturne, & des autres, ſi premierement elle ne ſe retourne vers la face de Dieu par naturel Amour. Puis la meſme intelligence ayant receu les Idees, aime le don de Dieu avecques plus grand ardeur. Ainſi doncques la delectatiō de l'Ange enuers Dieu, eſt en vne ſorte plus antique que les Idees qui ſe nomment Dieux, & en vne autre ſorte eſt plus ieune. Si que l'Amour eſt le commencement & la fin: & eſt le premier & le dernier des Dieux.

CHAP. II.

 R afin que nous resoluïss la seconde question, il dit que l'Amour regne deuât la necessité: parce que l'Amour diuin a donné origine à toutes choses de luy nees. En laquelle origine ne se met aucune violence de necessité. Parce que n'ayant aucune chose au dessus de soy, il opere chaque chose, non contreint, mais de libre & franche volonté. L'intelligence Angelique qui le suit, germe necessairemēt par la semēce d'Amour: & ainsi par Amour il produit, & par necessité elle procede. Icy commence la seigneurie d'Amour: & icy la seigneurie de la necessité. Ceste intelligence biē que naissant de la sou-

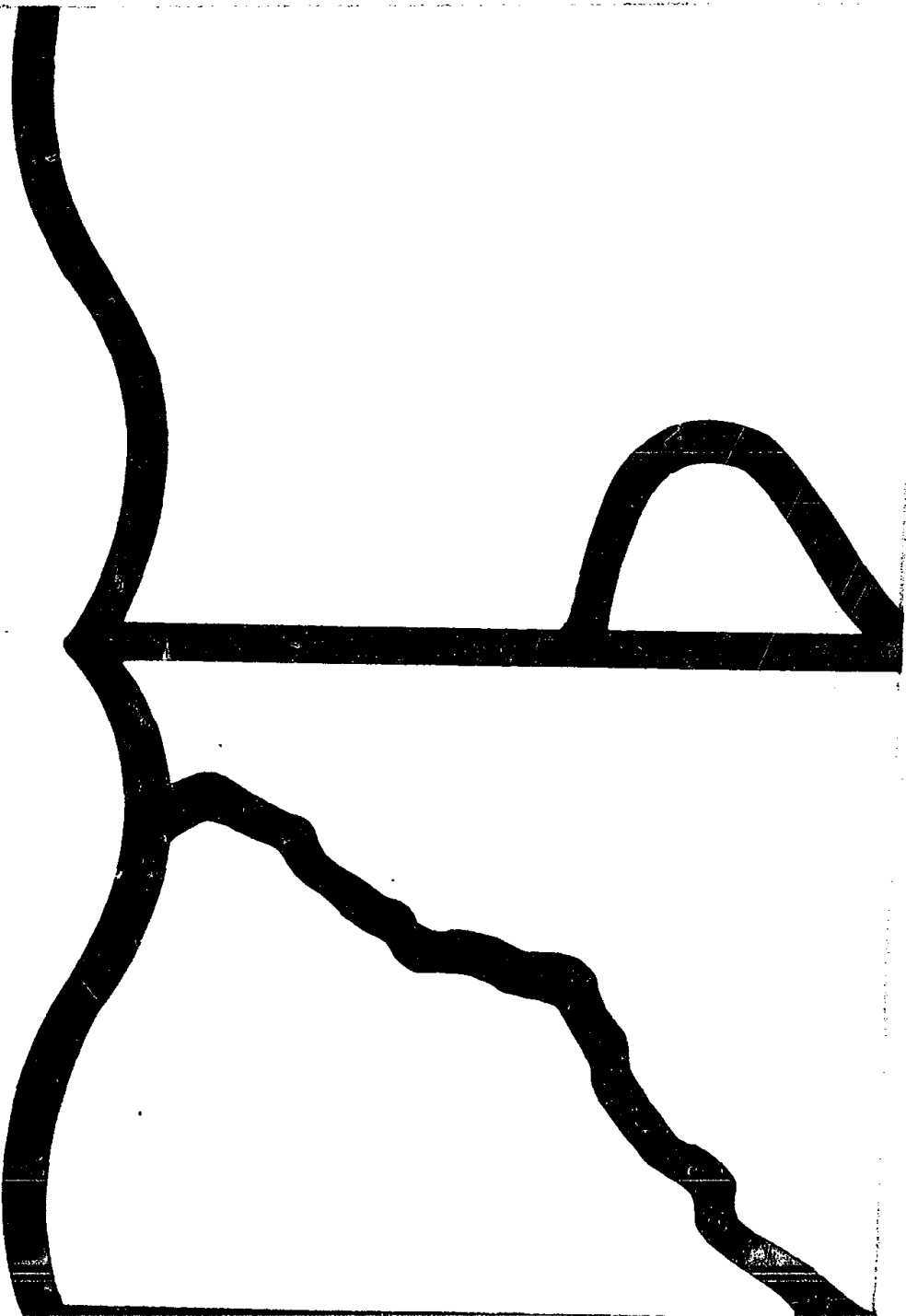
uereine Bonté de Dieu elle soit bonne:neantmoins parce qu'elle procede hors de Dieu, necessairement elle degenerate de l'infinie perfection du Pere:parce que l'effect ne reçoit iamais toute la bonté de sa cause. En ceste necessaire emanation, & degenerement d'affection consiste l'empire de la necessité. Mais l'intelligence soudain qu'elle est née (comme nous auons dit) elle ayme son auteur: & en cest acte resourd le regne d'Amour, d'autant que par Amour elle s'esleue enuers Dieu: & Dieu par amour illumine celle qui s'est deuers Dieu retournée. Icy de rechef entre comme par sous main la puissance de la necessité. Comme ainsi soit que la lumiere qui descend de Dieu, n'est pas receuë par l'intelligence en si grande clarté, comme elle est de Dieu donnée. D'autant que



l'intelligēce de sa nature est comme tenebreuse, & ne reçoit sinon selon sa capacité naturelle. Et pourtāt par la violēce de la nature receuante ceste lumiere deuient plus obscure. A ceste necessité succede de nouueau la principauté d'Amour: d'autāt que icelle intelligence embrasée par ceste premiere splendeur de Dieu, se retourne en luy ardemment. Et estāt inuitee de ceste estincelle de lumiere, elle en desire toute la possession. C'est pourquoy Dieu par sa benignité & prouidence, outre ceste premiere lumiere naturelle, donne encor la lumiere diuine. Et ainsi les puissances de l'Amour & de la necessité s'entresuiuent mutuellement l'une l'autre. Laquelle entresuite és choses diuines s'entend selon l'ordre de nature: & és choses naturelles selon l'interualle du temps: de sorte que l'A-

mour est le premier & le dernier de tous. Et comme nous auons dit de l'Ange, ainsi deuons nous entendre de l'Ame, & des autres œuures de Dieu, quāt à ces deux Empires. Parquoy si nous parlons absolument, l'empire d'Amour est plus antique que celuy de la necessité: parce qu'i- celuy commence en Dieu, & cestuy es choses creees. Mais si nous parliōs des choses creees, la puissance de la necessité est premiere que le regne d'Amour. Comme ainsi soit que les choses premierement procedent par necessité, & en procedant degenerēt auant qu'elles se retournent par Amour enuers Dieu. Orfee a chanté ces deux Empires en deux hymnes: l'Empire de la necessité en l'Hymne de la nuit,

*La necessité forte  
Sur tout son regne porte.*



**Texte détérioré — reliure défectueuse**

**NF Z 43-120-11**

Il a chanté le regne d'Amour en  
l'Hymne de Venus en ceste maniere,

*Tu commandes tout seul aux trois Parques nō tēdres  
Et toute chose seul tu produis & engendres.*

Diuinemēt le diuin Orfee met deux  
Regnes : & faict comparaiſon entre  
iceux. Et prefere l'Amour à la neces-  
ſité, quand il dit qu'il commāde aux  
trois Parques ou Fees, eſquelles con-  
ſiſte la neceſſité.

EN QUELLE MANIERE AV RE-  
gne de la neceſſité ſaturne chaſtra Celius,  
& Iuppiter lia ſaturne.

CHAP. 12.

**M**AIS en quelle maniere  
pendant que la neceſſité  
obtenoit la ſeigneurie, les  
Dieux ſuyuants ont eſté  
dicts d'Agathō chaſtrer & lier leurs  
Peres, nous l'entendrons facilement  
par les choſes ſuſdites. Il ne fault pas

estimer que l'intelligence de l'Ange diuise en soy mesme Dieu. Mais bien en icelle se diuise le don qui luy est donné de Dieu. Peu auparauāt nous auōs mōstré que les dōs de Dieu par necessité defaillēt de leur souueraine perfectiō en l'esprit qui les reçoit. De là vient q̄ ceste fecondité de nature qui est en Dieu entiere, mais en l'Ange est diminuee, à bon droit est dite estre chastree. Et cela se dit auenir pendant que regne la necessité, d'autant que cela n'auient pas par volōté de qui donne, ou de qui reçoit. Mais bien par ceste necessité par laquelle l'effect ne se peut egaller à la cause. Et ainsi Saturne, c'est à dire l'Ange semble en chastrer Celius, c'est à dire le souuerain Dieu. Et encores Iuppiter, c'est à dire l'Ame du monde, semble lier Saturne : c'est à dire la puissance de l'Ange receuë re-

streint en soy par deffault de sa nature, & la reduit à plus estroits confins: parce que la puissance de Saturne est plus ample que celle de Iuppiter. Si que la puissance qui pour son amplitude semble en Saturne libre & fraîche, en Iuppiter pour l'estroite estendue de sa nature elle se dit estre liee. Et de cecy iusques à present suffise ce que nous auons discouru. Venons à la tierce question.

*QUELS DIEUX EST QUELS ARTS  
ils donnent aux hommes.*

CHAP. 13.

*Douze Dieux  
entre les  
Antiques à  
l'imitation de  
la cōbination  
n 12. du nō  
liuin.*



GATHON estime que par amour les arts ont esté donnez des Dieux à la generation humaine. Le regne, de Iuppiter: l'art de tirer sagettes, de deuiner, & de medeciner d'Apollon:

La fabrique des metauls de Vulcan.:  
 l'Industrie de tistre & ourdir, de Mi-  
 nerue: La Musique, des Muses. Ily a  
 douze Deitez sur les douze Signes  
 du Zodiaque, Pallas sur le Mouton:  
 Venus au Thoreau : Apollon aux  
 Gemeaux: Mercure au Cancre : Iup-  
 piter au Lion: Ceres à la Vierge: Vul-  
 can à la Liure: Mars au Scorpiõ: Dia-  
 ne à l'Archer : Vesta au Cheurecor-  
 ne: Iunon au Verseau : Neptune aux  
 Poissons . De ceux-cy tous les arts  
 ont esté concedez à nostre genera-  
 tion : par-ce que tels signes mettent  
 en noz corps de chascun art leurs for-  
 ces: & ces Deitez les mettét en l'ame.  
 Ainsi Iuppiter par le moyen du Lion  
 fait l'homme bien propre au gouuer-  
 nement diuin & humain, c'est à dire,  
 à dispenser dignemét les choses spi-  
 rituelles & temporelles. Apollõ par  
 les Gemeaux nous donne l'industrie

de medeciner & tirer de l'arc. Pallas par le Mouton l'art de tistre. Vulcan par la Liure la fabrique des metaulx, ainsi les autres, les autres arts. Et d'autant qu'ils nous donnent leurs dons par benignité de leur prouidence, on dit qu'ils font cela estans meuz d'Amour. En outre par la tref-legere & bien ordonnee conuersion des cieux nous estimons naistre la consonance Musicale. Et par huiet mouuemens des huiet cieux huiet tons: & de tous ensemble se produire vne harmonie. Doncques nous appellons les neuf sons des Cieux les neuf Muses, à cause de la concorde Musicale. Nostre ame du commencement a esté douée de la raison de ceste Musique. Et à bon droict, attendu que son origine est du Ciel. Dedans luy est nee l'harmonie Celeste, laquelle depuis elle imite & met en œuvre auecques di



uers chants & instrumēts. Or ce don  
comme les autres nous a esté conce-  
dé par amour de la Prouidence di-  
uine. Doncques, ô tref-nobles amis,  
aimons ce Dieu Amour, par-ce qu'il  
est tref-beau : suyuous le, par-ce qu'il  
est tref-bon : portons luy reuerence,  
parce qu'il est tref-heureux. Afin que  
par sa clemence & largesse il nous  
concede la possession de sa Beauté,  
Bonté & Beatitude.

## ORAI SON VI.

INTRODVCTION AV DISCOVRS  
d'Amour.

CHAP. I.

**L**C Y mist fin à son parler  
Charles Marsupin : apres  
Thomas Bency diligent  
imitateur de Socrate avec  
vn cueur allaigre & vne face gaye se

print à commenter les paroles Socratiques, disant ainsi: Nostre Socrate par l'oracle d'Apollon iugé le plus sage de tous les Grecs, auoit accoustumé de dire qu'il faisoit profession de l'art amatoire plus que d'aucune autre: Comme s'il vouloit dire que par la congnoissance de cest art, & Socrate, & quelconque autre deuoit estre iugé tres-sage. Cest art n'apprint il point d'Anaxagore, ny d'Ammon, ny d'Archelas Fisiciens, ny de Prodicus Chius, & Aspasia Rhetoriciens, ny de Conon Musicien, desquels il auoit apprins beaucoup de choses: Mais il disoit le tenir de Diotime deuineresse lors qu'elle estoit touchée de l'esprit diuin. Or selon mon iugement il vouloit monstrier que seulement par inspiration diuine les hommes pouuoient entendre quelle chose c'estoit que la vraye beauté, & quel  
estoit

estoit l'amour legitime, & en quelle maniere on deuoit aimer. Tant est grande la puissance & sublimité de la faculté amatoire. Doncque de ces viandes celestes retirez-vous, retirez vous profanes, qui estās enueloppez en la fange terrienne, & du tout deuouiez à Bacchus & à Priape abbaïsez en terre l'amour qui est vn don celeste, & vous veautre en la fange ainsi que les pourceaux: Mais vous, ô tres-chastes Conuiez, & tous les autres consacrez à Pallas & à Diané: qui pour la liberté de cueur tres-pur, & de la perpetuelle ioye de la Pensée estes en allegresse & chât de triomfe, écoutez avec diligēce les diuins mysteres, reuelez de Diotime à Socrate. Mais avant que vous oyez Diotime, il fault souldre vne certaine question, laquelle naist entre ceux, qui icy dessus ont traité d'Amour, & ceux

qui par cy apres en doiuent traiter:  
 Par-ce que les precedentes ont nom-  
 mé Amour beau, bon, bien-heureux,  
 & Dieu : ce qui ne plaist point à So-  
 crate & à Diotime, ainçois ils le met-  
 tēt au milieu entre le Beau & le Laid,  
 le Bon & le Malin, le Bien-heureux  
 & le Miserable, Dieu & l'Homme.  
 Nous approuuōs l'une & l'autre sen-  
 tence, bien que l'une pour vne raison  
 & l'autre pour vn autre.

*QUE L'AMOUR EST AV MILIEV  
 entre la Beauté & son contraire: & qu'il est Dieu  
 & Demon.*

CHAP. 2.

**L**A pierre Calamite met au  
 fer vne certaine siēne qua-  
 lité par laquelle estant le  
 fer fait moult semblable à  
 la Calamite, il s'incline vers icelle pier-  
 re: Ceste telle inclinatioē entant qu'el-

le est nee de la Pierre susdite, & qu'elle se retourne vers elle, sans doubte se nomme inclination pierreuse. Mais entant qu'elle est au fer, elle se nomme pareillemēt ferree & empierree : par-ce que telle inclination n'est pas en la pure matiere du fer, ains en la matiere ja formee par la qualite de la Pierre. Et pourtāt elle retient les proprietiez de toutes les deūx. Le feu aussi par sa qualite, c'est à dire, par le chauld, embrase le lin : & le lin embrasé & suspendu par la qualite du chauld, s'esleue vers la supernelle region du feu. Ceste elevation que fait le lin, entant que poussé du feu il se tourne vers le feu, se nōme Ignee, c'est à dire de nature de feu. Mais entant qu'il est au Lin ( ie dy au Lin non simple, mais ja enflammé) il se nomme de la nature de chascun, aussi biē au Lin comme au Feu egalement de

Lin & de Feu. La figure de l'homme laquelle souuentefois par la bonté interieure heureusement coneedee de Dieu, est en apparence tres-belle, par les yeux de ceux qui la regardét, transfond en leur cueur le ray de sa splendeur. Par ceste estincelle l'ame estant tiree comme par vn certain hameçon, se dresse vers l'attrayant. Cest attraiët, qui est Amour, parce qu'il depend du bon, du beau, & de l'heureux, & qu'il se tourne en iceluy, sans point de doubte no<sup>9</sup> le pouuons nommer Beau, Bon, Bien-heureux, & Dieu, selon le iugement d'Agathon & des autres, qui ont parlé cy dessus: & parce qu'en l'ame il est ja embrasé par la presence de ce beau rayon, nous sommes contreins de le nômer vne certaine affectiô moyenne entre le Beau & non Beau. Parce que l'ame tandis qu'elle ne reçoit l'image d'aucune belle chose, elle ne

l'ayme point encores, comme chose non connue d'elle. Et celuy qui possède l'étiere Beauté, n'est point eguillonné des eguillons d'Amour. Car qui est celuy qui desire cela dont il iouist? S'ensuit dōques qu'en ce tēps l'ame s'embrase d'Amour ardente; lors qu'ayant trouué quelque spectable image de chose belle, & d'icelle gousté quelque faueur en son iugement par tel goust est incitée à l'entiere possessiō d'icelle. Comme ainsi soit dōques que l'ame en partie possède icelle chose belle, & en partie en est defectueuse: raisonnablement en partie elle est belle, & en partie non belle. Et en telle maniere nous voulons q̄ par telle meslāge Amour soit vne certaine affection moyenne entre beau & laid, participant de l'un & de l'autre. Et certainement pour ceste raison Diotime, afin que quelquefois nous retournions à elle, ap-

pellé l'Amour Demon . Parce que comme les Demons sont esprits moyens entre les celestes & terriens esprits, ainsi l'Amour tient le milieu entre la Beauté & la priuation d'icelle . Que son esgard soit entre la Belle nature & la non-belle, assez Iean Caualcant l'a déclaré en sa premiere & seconde Oraison.

*DES AMES DES SFERES*

*& des Demons.*

CHAP. 3.

**M**AIS ieveux que vous cognoissiez en quelle maniere les Demons habitent la region moyenne entre le Ciel & la Terre, par les paroles de Diotime en ce banquet & par celles de Socrate au Filebe & au Fedre, & par celles du voyager Athenien au liure des Loix, & de l'Epinomide,



Platon estime que toute la machine de ce monde, est meuë & gouuernee d'une ame. Parce que le corps du monde est composé de tous les quatre Elemēts, & les parcelles du monde sōt les corps de tous les animaux. Le petit corps de quelcōque animal est parcelle du corps du monde. Et n'est point dit petit corps, composé de l'entier Element du Feu, Air, Eau ou Terre : mais de certaines parties de ces Elements. Doncques d'autant <sup>Preuve de l'ame du monde.</sup> que le tout est plus parfait que la partie, d'autant est plus parfait le corps du monde que le corps de quelconque animal. Certainement ce seroit vne chose mal-conuenable que le corps imparfait eust ame, & le parfait fust sans ame. Qui est l'homme si simple qui die la partie viure, & le tout ne viure point? Doncques tout le corps du monde vit, puis que les

corps des animaux vivent qui sont parties d'iceluy tout. Il est besoin que l'ame de l'Vniuers soit vnique, ainsi comme est vnique la matiere, & vnique l'edifice . Comme ainsi soit donques selon l'auis de Platon, qu'il y aye douze Sferes du monde, huit Cieux, & quatre Elements: & que ces douze Sferes soyent entre elles separees & diuerses d'especes, de mouuements & de propriété: Il est necessaire qu'elles ayēt douze ames diuerses de vertu, & d'especes. Donques l'ame de la premiere matiere fera vnique, & douze seront les Ames des douze Cercles . Qui niera que la Terre, & l'Eau ne vivent, lesquels donnent vie aux animaux d'eulx engendrez? Que si ces grossieres matieres du monde vivent, & sont pleines de viuants, pour quelle occasion l'air & le feu estans plus excellēs, ne doy-

uēt-ils viure ? & auoir par semblable leurs animaulx ? Et ainsi des Cieulx en semblable maniere . Il est biē certain que nous voyons les animaux du ciel, qui sont les Estoilles, & les animaux de la Terre & de l'Eau: mais ceux du Feu & de l'Air ne se voyent pas: d'autant qu'on ne void pas le pur Element du Feu & de l'Air . Mais voicy la difference, qu'il y a en la terre deux generations d'animaux, raisonnables, & brutaulx. Et semblablement en l'Eau . Consideré que l'Eau estant corps plus digne que la Terre, ne doit pas estre moins abundant d'animaux raisonnables que la Terre. Mais les dix Cercles d'au-dessus par leur excellence sont seulement ornez d'animaux raisonnables . L'ame du Monde, c'est à dire de la premiere matiere, & les ames des dou-

ze Sferes, & des Estoilles , parce que  
 elles fuyuent fouuerainement Dieu,  
 & les diuins Anges , font par les Pla-  
 toniques nommez Dieux mōdains.  
 Et les animaux qui sous le Cercle de  
 la Lune habitent la region du Feu E-  
 theré, se nomment Demons : & pa-  
 reillement ceux de l'Air pur: & ainsi  
 de ceux de l'air nuageux qui est pres  
 de l'Eau. Et les animaux raisonnables  
 qui habitent la terre, font nommez  
 hommes. Les Dieux font immortels  
 & impassibles: les hommes sont pas-  
 sibles & mortels: les Demons certai-  
 nemēt font immortels, mais ils font  
 passibles . Ils n'attribuent pas pour-  
 tant aux Demons les passions corpo-  
 relles: mais bien certaines affections  
 de l'ame, par lesquelles ils ayment les  
 hommes bons, & ont en hayne les  
 meschants . Et s'entremeslent amia-  
 blement & ardemment à gouuerner

les choses inferieures, & mesmemēt  
 les humaines . Tous ceux-cy entant  
 qu'à cest office & deuoir appa-  
 roissent bons . Et encores partie  
 des Platoniques ensemble auecques  
 les Theologiens Chrestiens veul-  
 lent qu'il y aye quelque nombre  
 de malins Demons, mais icy ne se  
 dispute point pour le present des ma-  
 lins, & les bons qui ont de nous la  
 garde sont d'un nom propre & con-  
 uenable nommez par S. Denis Areo-  
 pagite Anges gouuerneurs du mon-  
 de inferieur, ce qui ne discorde point  
 de la sentence de Platon. Nous pou-  
 uons encores selon l'usage de S. De-  
 nis appeller Anges ministres de dieu  
 les esprits que Platon nomme Dieux,  
 & les ames des Sfreres, & des Estoil-  
 les . Ce qui n'est point discordant de  
 Platon . Parce qu'il est manifeste en  
 son x. liure des Loix, qu'il n'enferme

pas ces ames es corps des Sferes, ainsi que sont enfermées en leurs corps les ames des animaux terriens. Mais il afferme qu'ils ont esté de Dieu doüez d'une si grãde vertu qu'ils peuvent ensemble & iouir de Dieu, & sans aucun trauail ou ennuy, selon la volõté de leur pere regir & mouuoir les cercles du monde : & les mouuât facilement gouverner les choses inferieures. Si qu'entre Platon & saint Denis y a difference de paroles plustost que de sentence.

*DES SEPT DONS QUI DESCENDENT de Dieu aux hommes par le moyen des Ministres de Dieu.*

CHAP. 4.

**L**ES idees de toutes choses sont en la Pensée diuine, & à icelles seruent les Dieux mondains ; & aux dons des Dieux

seruent les Demons. Par-ce que du  
 supreme au plus bas degré de la na-  
 ture, toutes choses passent par moyès  
 conuenables, en telle sorte que les i-  
 dees qui sont conceuës en la Pensée  
 diuine, communiquēt aux hommes  
 leurs dons par le moyen des Dieux  
 & des Demōs. Et sont ces dons prin-  
 cipalement sept en nombre : Subtili-  
 té de contempler, Puissance de gou-  
 uerner, animosité, Clarté de sens, Ar-  
 deur d'amour, Pointe ague d'enten-  
 dement pour interpreter, & fecondi-  
 té d'engendrer. Dieu contient en soy  
 principalement la force de ces dons :  
 apres il concède ceste puissance aux  
 sept Dieux qui meuuent les sept Pla-  
 nettes : lesquels sont par nous nom-  
 mez les sept Anges qui tournent à  
 l'entour du throne de Dieu: de mode  
 que chascuns reçoieuēt d'un don plus  
 que d'un autre selon la propriété de

leur nature. Et ces Dieux distribuent les dons aux ordres des Demons à eux soumis selon la mesme proportion. Certainement Dieu infond ces dons aux ames dès le cōmencement quand de luy elles naissent : & les ames descendent és corps du Cercle Laité par le Cancre , & se contournent \* en vn voile celeste & luisant, auquel estans enuelppees elles s'enfermēt dans les corps terriens. Parce que l'ordre naturel requiert q̄ l'ame trespure ne se conjoigne à ce corps impur, sinon par le moyen d'un pur voile, lequel estāt moins pur que l'ame, & plus pur que ce corps grossier est estimé des Platoniques estre vn fort commode accouplement de l'ame avec le corps terrien. Dōt auient que les ames des Planettes à noz ames, & leurs corps à noz corps conferment & fortifient ces sept dons,

\* Il entend  
le corps A-  
there, que les  
secrets Au-  
diteurs de  
Moysse ap-  
pellent Gufa  
kadiffa c'est  
le corps saint.



qui du commencement nous ont esté donnez de Dieu. Au mesme office & deuoir sont attentiues & embesongnees autre-tant de natures de Demons, qui se tiennent au milieu entre les celestes & les hommes. Saturne fortifie le don de la contemplation par le moyen des Demons Saturnins. Iuppiter la puissance du gouvernement & de l'empire par le ministère de ses Demons Iouiaulx. Et semblablement Mars par les Martiaux fauorise la grandeur de courage. Le Soleil à l'ayde des Demons Solaires illustre la clarté des sens & des cōceptions, dont s'ensuit la puissance de deuiner. Venus par les Veneriës Demons incite à l'Amour. Mercure par les Mercuriaux dresse l'esprit à interpreter & prononcer. Finalement la Lune par le moyen de ses Lunaires Demons augmente l'office de la ge-

neration. Et bien qu'à tous les hommes ils concedēt faculté de ces choses, si est-ce qu'ils les conferent plus spécialement à ceux, en la conception & natiuité desquels selon la disposition du Ciel ils ont plus de seigneurie. Lesquelles choses combien qu'en verité venans de disposition diuine elles soyent honnestes, neantmoins elles peuuēt quelquefois sembler deshonestes, quand nous n'en vsons pas droitement. Ce qui est manifeste en l'vſance du gouuernemēt, grandeur de courage, Amour, & generatiō. Dōques l'instinct d'Amour (pour abreger) est concedé du ſouuerain Dieu, & de Venus qui se nomme Deesse, & de ſes Veneriens Demons. Et parce qu'il deſcēd de Dieu, il se peult nommer Dieu ou Diuin: & d'autāt qu'il est confermé des Demons, il se peult appeller Demonial.

Pour

Pour laquelle cause, raisonnablemēt  
il est nommé par Agathon Dieu, &  
par Diotime Demon, ie dy, Demon  
Venerien.

*DES ORDRES DES DEMONS VE-  
neriens, & en quelle maniere ils  
dardent l'Amour.*

C H A P. 5.

**O**N dit que le Demon Ve-  
nerien est de trois sortes.  
Les Platoniques mettent  
le premier en la Venus  
Celeste, c'est à dire en l'intelligence  
de la Pensée Angelique. Le second  
en la Venus Vulgaire, qui signifie  
celle puissance d'engendrer, qui est  
en l'ame du mode. Lesquels se nom-  
mēt deux Demons: parce qu'ils sont  
au milieu entre la beauté & priuatiō  
d'icelle, comme nous auons touché

cy dessus, & le demonstrerons encor plus clairement par cy apres. Le tiers Amour est l'ordre des Demons, qui accompagne la Planette de Venus. Cestuy cy encor se diuise en trois ordres: Aucuns sont assignez à l'element du Feu, aucuns autres à l'element de l'Air tres pur, aucuns à l'Air plus grossier & nuageux: & tous se nōment Heroës, qui signifie Amoureux, lequel vocable Heroës vient d'un mot Grec, qui est *Ἔρως*, Eros, qui signifie Amour. Les premiers Demons dardent leurs fleches és hommes, dans lesquels domine la chole-re, qui est vne humeur embrasée. Les seconds sur ceux esquels domine le sang, qui est humeur aëree. Les tiers en ceux esquels domine le flegme, & la melancholie, qui sont humeurs aqueuses & terrestres. Et combien que tous les hommes soyent ferus

*Le nom de  
Heroës se  
peut deduire  
de l'Hebreu  
Horin, cōme  
ils disent  
Bene Horin  
les fils des  
Nobles, les  
Heroïques,  
ou Heroins.*

des fagettes de Cupidon, neâtmoins quatre gères d'hommes en sont plus bleſſez que les autres: Car Platon demontre au Fedre que celles ames ſont fort dârdees des ſagettes d'Amour, lesquelles ſuyuent Iuppiter, Febus, Mars, ou Iunon: & icy Iunon ſignifie Venus. Et elles eſtans enclines à l'Amour dès le commencement de leur generation, il dit qu'elles ayment ſouuerainemēt les hommes qui ſont nez ſoubs les Eſtoilles meſmes. De là vient que les Iouiaux aux Iouiaux, les Martiaux aux Martiaux, & ainſi aucuns autres à d'autres portēt vne affection tres-grāde.

DE LA MANIERE DE  
ſ'enamouer.

CHAP. 6.

O ij



E que ie diray en l'exemple d'un, entendez-le des autres. Chascune ame qui sous la seigneurie de Iuppiter descend au corps terrien conçoit en descendant vne certaine figure de fabriquer vn homme conuenant à l'estoille de Iuppiter : laquelle figure elle engraue fort proprement en son corps Etheré, qui est tres-bien agencé & accommodé à la recevoir. Et si pareillement elle trouue en terre vne semence temperee, en icelle aussi elle depeint la tierce figure fort semblable à la secōde & à la premiere. S'elle trouue le contraire, elle ne fera pas semblable. Il auient souuent que deux ames feront descendues, Iuppiter regnant, combien qu'en diuers temps, & l'une d'icelles estant echuë en terre à semence accommodée aura son corps parfaitement figu

ré selon les Idees de la premiere.

Mais l'autre ayant trouué matiere inepte, aura bien encomencé le mesme ouurage, mais ne l'aura pas accompli avecques si grande similitude à l'exemple de soy mesme. Ce corps là est plus beau que cestuy-cy. Mais tous les deux par vne certaine ressemblance de nature se plaisent mutuellement. Il est vray que celuy plaist d'auantage qui est entr'eux iugé le plus beau. Dont il auient que chacun aime principalement, non quiconque est tres-beau, mais aime les siens, ie dy ceux qui ont eu natiuité semblable, encores qu'ils ne fussent pas si beaux que plusieurs autres. Et pourtant ainsi cōme nous auons dit, ceux qui sont nez sous vne mesme estoille sont disposés en telle maniere: que l'image du plus-beau d'entr'eux entrant par les yeux en l'ame de cest

autre fuy conforme entieremēt aue-  
 ques vne certaine image formee dès  
 le commencement de la generation  
 tāt au voile celeste de l'ame, comme  
 au sein de l'ame. L'ame de cestuy ain-  
 si frappee, recognoist comme chose  
 sienne l'image de celuy qu'elle r'en-  
 contre: laquelle est presque entiere-  
 ment telle qu'elle la contient en soy-  
 mesme dès le commencement, &  
 qu'elle auoit ja voulu l'engrauer  
 en son corps, mais elle n'auoit peu.  
 Laquelle soudain elle fiche en son i-  
 mage interieure. Et si quelque partie  
 luy manque & default, reformant el-  
 le la rend meilleure à la parfaite for-  
 me du corps Iouial. Et depuis ayme  
 cest image ainsi reformee, cōme son  
 ouurage propre: delà vient que les a-  
 māt̃s sont tant engānez & trompez,  
 qu'ils iugēt la personne aymee estre  
 plus belle qu'elle n'est. Par-ce qu'à-



trait de temps ils ne voyent point la chose aymee en la propre image perceüe par les sens, mais ils la voyët en l'image ja formee de leur ame à la semblance de leur Idee. Ils desirent aussi continuellement veoir ce corps duquel ils ont prinse telle image. Car bien que l'ame ( encor qu'elle soit priuee de la presence du corps ) en soy neantmoins conserue l'image d'un tel : & bien que quant à elle, elle luy soit à suffisance : toutes-fois les esprits & les yeux qui sont instruments de l'ame, ne conseruēt pas telle image. Sans doubte il y a trois choses en nous, Ame, Esprit, & Corps. L'ame & le corps sont de nature moult diuerse, & se conioignēt ensemble par le moyen de l'esprit. Lequel est vne certaine vapeur tres-subtile & luisāte engēdree par la chaleur du cueur de la plus subtile par-

tie du sang. Et de là estât repãdue par  
 tous les mēbres elle prēd la vertu de  
 l'ame, & la cōmunique au corps. Elle  
 perçoit aussi par les instruments des  
 sens les images des corps de dehors,  
 lesquelles images ne se peuuēt ficher  
 en l'ame: parce que la substāce incor-  
 poree, qui est plus excellente que les  
 corps, ne peut estre formee d'iceux  
 par la reception des images. Mais  
 l'ame estât presente à l'esprit en tou-  
 te partie, void legeremēt les images  
 des corps reluisants en l'esprit ainsi  
 qu'en vn miroir, & par icelles iuge  
 des corps. Et telle cognoissance est  
 nommee Sens par les Platoniques.  
 Et pendant qu'elle y regarde, par sa  
 vertu elle cōçoit en soy images sem-  
 blables à icelles, & encor plus pures.  
 Et telle conception se nomme ima-  
 gination & fantasie. La memoire cō-  
 serue les images conceües en ce lieu.

Et pourtant l'œil de l'entendement est souuēt incité à regarder les Idees vniuerselles de toutes les choses, lesquelles il contiēt en soy. A ceste cause l'ame tandis qu'elle regarde avec le sens vn certain homme, & qu'elle le conçoit avec l'imagination, communement par son Idee & notion ennee elle contemple avec l'entēdement la nature & diffinition commune à tous les hommes. Donques à l'ame conseruāt l'image de l'homme beau ( ie dy l'image en elle vne seule fois conceüe ) & l'ayant reformee, suffiroit bien d'auoir veu quelquefois la personne aymee. Neantmoins à l'œil & à l'esprit est requise la perpetuelle presence du corps exterieur: afin que par l'illustration d'iceluy continuellement ils filluminent, se confortent & se delectent. Lesquels comme miroirs prennent

l'image par la presence du corps, & par l'absence la delaissent. Ceux-cy donques par leur poureté cherchent la presence du corps: & l'ame le plus souuent leur voulant seruir est contrainte desirer icelle mesme.

DE LA NAISSANCE D'AMOUR,

CHAP. 7.

**M**AIS il est maintenāt tēps de retourner à Diotime. Comme ainsi soit doncq que ceste-cy disoit pour les causes que nous auons amenees, Amour estre au nōbre des Demons, en ceste maniere elle demonstra son origine à Socrate. Le iour de la naissance de Venus s'estāt trouué au Bāquet Potus fils du Conseil yure pour auoir beu du Nectar, il se conioignit avecques Penie au verger de Iuppi-

ter. De laquelle conionction naquit  
 Amour le iour de la natiuité de Ve-  
 nus. C'est à dire, quand la penſee de  
 l'Ange, & l'ame du Monde, leſquel-  
 les pour la raiſon ſuſdite nous nom-  
 mons Venus, naiſſoient de la ſouue-  
 raine maieſté de Dieu, les Dieux e-  
 ſtoient au Banquet: C'eſt aſſauoir,  
 Celiuſ, Saturne & Iuppiter ja ſe re-  
 paiſſoiēt de leurs propres biens. Car  
 quand l'intelligence en l'Ange, & la  
 vertu d'engendrer en l'ame du Mon-  
 de, leſquelles proprement nous ap-  
 pellons deux Venus, venoient en lu-  
 miere, ja eſtoit le Dieu ſupreme  
 que nous appellōs Celiuſ: eſtoit auſſi  
 l'eſſence & la vie en l'Ange, leſquelles  
 nous appellons Saturne & Iuppiter;  
 & pareillemēt eſtoit en l'ame du Mō-  
 de la cognoiſſance des choſes ſuper-  
 nelles, & l'agitation des corps cele-  
 ſtes: leſquels auſſi nous nommons

*Mystere du  
Paradis des  
delices, ou  
Gan Eden,  
voilé par Pla  
ton.*

Saturne & Iuppiter. Porus & Penie  
signifient abondance & pauureté;  
Porus fils de Conseil est l'estincelle  
du souuerain Dieu. Certainement  
Dieu se nomme Conseil, & fontaine  
de Conseil: par-ce que c'est la verité  
& la bonté de toutes choses, par la  
splendeur duquel tout conseil deuiet  
vray: pour duquel obtenir la bonté  
tout conseil se dresse. Le verger de  
Iuppiter s'entend la fecondité de la  
vie Angelique, auquel quand Porus  
y descend, c'est à dire, le ray de Dieu,  
cōioint auecques Penie, qui est auec  
la pauureté laquelle estoit premiere-  
mēt en l'Ange, il cree l'amour. L'An-  
ge premierement par iceluy Dieu est  
& vit. Entant que ces deux choses es-  
sence & vie, il se nomme Saturne &  
Iuppiter. Il a encor la puissance d'en-  
tēdre: laquelle selon nostre iugemēt  
se nōme Venus, Ceste puissance si el-

le n'est illuminee de Dieu est de sa na-  
 ture informe & obscure : ainsi cōme  
 est la vertu de l'œil auāt qu'à luy par-  
 uienne la lumiere du Soleil. Nous e-  
 stimons que ceste obscurité soit Pe-  
 nie quasi poureté & defaillāce de lu-  
 miere . Mais ceste vertu d'entendre  
 par vn sien certain instinct naturel  
 festāt tournée vers le Pere, reçoit de  
 luy le ray diuin , qui est Porus & l'a-  
 bōdance , dans lequel non autremēt  
 qu'en vne certaine semence se ren-  
 ferment les causes de toutes choses.  
 Par les flammes de ce ray s'embrase  
 le naturel instinct. Cest embrasemēt  
 & ceste ardeur qui naist de l'obscu-  
 rité de la premiere , & de l'estincelle  
 qui sy ioinct de sur-croist , est l'A-  
 mour né de poureté & de richesse. Il  
 est engendré au verger de Ioue, c'est  
 à dire, sous l'ombre de la vie . Com-  
 me ainsi soit que soudain depuis la

vigueur de la vie luy naisse tref-ardēt  
 desir d'entendre . Mais pourquoy  
 est-ce qu'ils induisent Porus estre  
 yure de Nectar ? Parce qu'il bronche  
 & passe par la rousée de la viuacité  
 diuine . Mais pourquoy est-ce que  
 l'Amour est en partie riche, & en par  
 tie poure : Par-ce que nous n'auons  
 pas accoustumé de desirer les choses  
 lesquelles sont entieremēt en nostre  
 possession, ny celles aussi, lesquelles  
 nous manquent du tout . Et veu que  
 chascun cherche la chose qui luy  
 deffault , celui qui entierement la  
 possède , à quel propos chercheroit  
 il plus outre ? Et posé qu'aucun ne  
 desire les choses desquelles il n'a  
 point de cognoissance, il est neces-  
 saire qu'en quelque sorte nous ayons  
 notice de la chose que nous ay-  
 mons . Et ne fust pas encotes d'en  
 auoir quelque notice , par-ce que



ſouuent nous auons en hayne plu-  
 ſieurs choſes qui nous ſont cognues.  
 Mais il eſt beſoin auſſi que nous eſti-  
 mions qu'elle nous doyue eſtre vtile  
 & plaiſante. Et ne ſemble pas encor  
 que cela nous induiſe à vne grande  
 bienueillāce, ſi premierement nous  
 ne iugeons qu'aiſement nous pou-  
 uons obtenir ce que nous penſons  
 eſtre plaiſant & agreable. Quicon-  
 ques donc ayme quelque choſe, cer-  
 tes il ne la poſſede pas entierement.  
 Neantmoins il la cognoiſt avecques  
 la cogitatiō de l'ame, & la iuge plai-  
 ſante & a eſpoir de la pouuoir obte-  
 nir. Ceſte cognoiſſance, iugement  
 & eſperance eſt comme vne antici-  
 pation du bien abſent. Car il ne deſi-  
 rerait point, ſi ceſte choſe ne luy plai-  
 ſoit : ny ne luy plairait point ſi d'elle  
 il n'auoit eu prenoſion & auant-co-  
 gnoiſſance. Conſideré donques que

les Amants ont en partie ce qu'ils desirēt & en partie non, nō sans propos on dit l'amour estre mēlé d'une certaine poureté & richesse. A ceste cause la ſupernelle Venus embrasée par ce premier gouſt du ray diuin, & trāſportee par amour à l'entiere plenitude de toute la lumiere, par ceſt effort ſ'approchant de ſon pere aueques plus grāde efficace ſoudain reſplendit ſouuerainement par la treſpleine ſplendeur d'iceluy. Et ces rayſons de toutes les choſes, leſquelles eſtoient premieremēt en ce rayon(ſe nous nōmōs Porus)cōfuses & enuelopees:ja ſ'approchās de la puissance de Venus, reluiſent plus claires & pl<sup>us</sup> diſtinctes. Et preſque telle proportiō qu'a l'Ange à Dieu, l'a auſſi l'Ame du Monde à l'Ange & à Dieu : Par-ce qu'icelle ſe reployant aux choſes ſuperieures, pareillement d'icelles receuant


ceuant le rayon, s'embrase : & s'embrasant engendre l'amour melle d'abondance & de cherté. Estant doncq ornee de la forme de toutes choses à l'exēple & patron d'icelles elle meut les Cieux. Et avecques sa puissance d'engendrer, engendre semblables formes à elles en la matiere des Elements. Icy derechef nous voyons encores deux Venus. L'une est la force de ceste ame de congnoistre les choses superieures : l'autre est sa force de procreer les choses inferieures. La premiere n'est pas propre de l'Ame, ains est vne imitation de la contemplation angelique. La secōde est propre de l'Ame. Et pourtant chasque fois que nous mettons Venus en l'Ame, nous entendons sa force naturelle, laquelle est sa propre Venus : & quand nous en mettons deux, nous entendons que l'Ame soit aussi com-

mune à l'Ange, & l'autre soit propre  
 de l'ame: Soient doncques deux Ve-  
 nus en l'Ame, la premiere Celeste: la  
 seconde Vulgaire. Que toutes deux  
 ayent l'amour: la Celeste aye l'amour  
 à pourpésér la diuine Beauté: la Vul-  
 gaire aye l'amour à engédrer la Beau-  
 té mesme en la matiere du Monde.  
 Car tel ornement qu'elle void, tel le  
 veult-elle dōner ( autāt que son pou-  
 uoir s'estend ) à la machine du Mon-  
 de. Ainçois l'une & l'autre est trans-  
 portee à engendrer la Beauté. Mais  
 chascune à sa mode. La celeste Venus  
 s'efforce de depeindre en soy mesme  
 auecques son intelligence l'expresse  
 similitude des choses superieures. La  
 Vulgaire s'efforce en la matiere mó-  
 daine enfanter & produire la beauté  
 des choses diuines, qui est en elle con-  
 ceüe par l'abondance des semences  
 diuines. Nous appellons le premier

amour quelquefois Dieu, parce qu'il se dresse aux substances diuines. mais le plus souuēt nous le nōmōs Demō, d'autant qu'il est au milieu entre la poureté & l'abondance. Le second Amour nommons-nous tousiours Demon, par-ce qu'il semble qu'il aye vne certaine affectiō enuers le corps avecques laquelle il est inclinable vers la prouince inferieure du monde. Et ceste affectiō est estrange de Dieu, & conuenable à la nature des Demons.

*COMME EN TOVTES LES AMES  
il y a deux Amours : & aux nostres  
y en a cinq.*

CHAP. 8.

 Es deux Venus & ces deux Amours non seulemēt sont en l'ame du mōde, mais aussi aux ames des Sferes, Estoilles, De-

mons, & Hommes. Et comme ainsi  
 ainsi soit que toutes les ames avec-  
 ques ordre naturel se r'apportent à  
 l'ame premiere: Il est necessaire que  
 les ames de toutes se r'apportent pa-  
 reillement à l'amour d'icelle, si qu'en  
 quelque sorte elles dependent d'i-  
 celuy. Pour laquelle cause nous nô-  
 mons ces amours simplement De-  
 mons. Et celuy appellons-nous le  
 grand Demon selon l'vsage de Dio-  
 time lequel par tout le monde Vni-  
 uers pouruoit à chascun, & ne laisse  
 point appareiller les cœurs: ains en  
 toute partie les adresse à l'aymer. Et  
 en nous ne sont pas seulement deux  
 amours mais cinq. Les deux amours  
 extremes sont nommez Demōs. Les  
 trois amours du milieu sont appelez  
 non seulement Demons, mais aussi  
 affections. Certainemēt en la Pensée  
 de l'homme est vn certain amour de  
 veoir la Beauté diuine: & par les e-

guillōs de cestuy nous suiuiōs les estu-  
des de philosophie, & les offices de la iu-  
stice & de pieté. Il y a d'auantage en la  
puissāce d'engēdrer vn eguillō caché à  
engēdrer enfās & est cest amour per-  
petuel duquel no<sup>r</sup> sōmes cōtinuelle-  
mēt incitez à engrauer en l'effigie des  
enfās quelque similitude dela beauté  
supernelle. Ces deux amours sont en  
nous perpetuels. Ces deux Demons  
lesquels Platō dit estre tousiours pre-  
sents à noz ames ( desquels l'un nous  
tire en hault, & l'autre en bas) l'un se  
nomme Calodemō, qui signifie bon *Les Hebreux*  
Demon, l'autre Cacodemō qui s'en- *les nomment*  
tend malin Demon. Veritablement *Iezzer Loh,*  
*& Iezzer*  
*Rad.*  
tous deux sont bons : Par-ce que la  
procreation des enfāns est necessaire  
& honneste, comme la recherche de  
la verité. Mais l'occasion pourquoy  
le second Amour se nomme maling  
Demon, c'est d'autant que nostre v-

sage desordonné bien souuent nous trouble, & diuertit l'ame à ministres auilis la retirant de son bien principal, lequel consiste en la speculation de la verité. Au milieu de ces deux il y a trois autres amours en nous. Lesquels d'autant qu'ils ne sont pas tresfermes en l'Ame, comme ces deux: ains cōmencent, croissent, diminuēt, defaillent, se nomment plus droitement mouuemens & affections, que Demons. De ces trois amours l'un est proprement au milieu entre les deux extremes susdits: les autres deux penchent plus à l'une extremité, qu'à l'autre. Certainement quand la figure de quelque corps, pour estre la matiere bien preparee, est principalement telle que la diuine Pensee la contient en son idee, se representant deuant les yeux, par les yeux elle penetre en l'esprit, & soudain plaist à



l'ame. Car elle est consonãte aux raisons, lesquelles cōme exemplaires de la mesme chose se cōtiennent en nostre entendement, & en la puissance d'engendrer: Et sont du commencement de Dieu en nous infuses. D'icy naissent ces trois Amours. Parce que nous sommes engendrez & eleuez avec inclination à l'vne des troisivies: cest à dire, ou à la vie cōtéplatiue, ou actiue, ou voluptueuse. Si nous sommes faits enclins à la contemplatiue, soudain par l'aspect de la forme corporelle nous nous esleuons à la cōsideration de la spirituelle & diuine. Si à la voluptueuse, soudain par la veüe nous tombons en la concupiscence du touchement. Si à l'actiue & morale, nous perseuerons seulemēt en la delectation de voir & de conuerſer. Les premiers sont tant ingénieux qu'ils s'esleuent tres hault. Les

derniers sont tant grossiers qu'ils tre-  
 buschét en l'abisme. Ceux du milieu  
 demeurent en la moyenne region.  
 Donques tout Amour commence  
 par la veüe, comme chante le Poëte,  
 Si ne le sçais, l'œil est guide en A-  
 mour. Mais l'Amour du cōtempla-  
 tif de la veüe s'esleue à l'entendement.  
 L'Amour du voluptueux de la veüe  
 descend au touchement: l'Amour de  
 l'actif demeure en la veüe: l'Amour  
 du contemplatif approche plus du  
 Demon supreme, que de l'infime.  
 Celuy du voluptueux approche de  
 l'infime d'avantage: celuy de l'actif  
 approche egallement autant de l'un  
 q de l'autre. Ces trois Amours pré-  
 sentent trois noms: L'Amour du con-  
 templatif se nomme diuin: celuy de  
 l'actif humain: & celuy du volu-  
 ptueux, Bestial.

## CHAP. 9.

**U**SQVES icy nous auons  
declaré l'Amour estre De-  
mon, engendré de poureté  
& d'abondāce: & estre di-  
uisé en cinq especes. Pour l'aduenir  
nous declarerons selō les paroles de  
Diotime quelles affectiōs & passiōs  
naissent és Amants de ceste telle na-  
ture d'Amour. Voicy les paroles de  
Diotime. Parce que l'Amour est né  
au iour Natal de Venus, pourtant il  
ensuit Venus, & appetite les choses  
belles, d'autant que Venus est tres-  
belle: & parce qu'il est fils de la po-  
ureté, pourtant il est aride, maigre, &  
deffait: il a les pieds nuds, il est hum-  
ble, sans maison, sans liēt, & sans cou-  
uerture aucune. Il dort aux huis, en

la voye, au ciel serein, & est tousiours  
 necessiteux. Et parce qu'il est fils de  
 l'abondance, pourtant il tend les lacs  
 aux personnes belles & bonnes. Il est  
 masculin, hardy, fier, vehement, fin,  
 accort, apipeur, & tousiours vatif-  
 fant & ourdissant nouvelles toiles.  
 Il est studieux en la prudence, facod  
 au parler: & par tout le cours de sa  
 vie il va philosophant. Il est enchan-  
 teur, il enforcele par les yeux: il est  
 puissant, malicieux, & Sofiste. Il n'est  
 pas du tout immortel selon sa natu-  
 re, ny du tout mortel. Ains souuen-  
 tesfois en vn mesme iour il germe &  
 vit: ce qu'il fait chasque fois que la  
 matiere luy abonde. Quelque fois il  
 manque, & de nouveau se rauigoure  
 par la nature de son Pere. Et ce qu'il  
 a conquis, mesmes s'enfuit de luy.  
 Parquoy l'Amour n'est ne mendiant  
 ny riche: & est mis au milieu entre

la Sapience & l'Ignorance. Iusques icy parle Diotisme. Nous exposerons ses paroles avec telle briueeté qu'il nous sera possible. Les susdictes conditions encor qu'elles soyent en toutes les generations d'Amour : neantmoins elles se trouuent clairement és trois du milieu, comme plus manifestes. Estant engendré au iour natal de Venus, il suit Venus: c'est à dire estant l'Amour engendré ensemble avecques les supernels esprits, lesquels nous appellons Veneriens, remene conuenablement noz ames aux choses supernelles. Il desire les choses belles, parce que Venus est tresbelle. C'est à dire, il embrase les ames du desir de la souueraine & diuine Beauté. Estât iceluy né en ces esprits, lesquels pour estre plus prochains de Dieu, sont illustrez de l'ornement de Dieu, & nous releuent aux mesmes

rayons. En outre, d'autant que la vie de tous les animaux, & arbres, & la fertilité de la terre cōsiste au chauld, & en l'humide: voulant Diotime de-  
monstrer la pourreté d'Amour : elle designe que l'humeur & la chaleur luy manque, disant en ces termes :  
L'Amour est aride, maigre, & defait. Qui est celuy qui ne sçache les choses estre arides & seiches, ausquelles default l'humeur ? Et qui denira que le teint passe & crasseux & la iaunisse ne prouienne du default de chaleur sanguine ? Encores par le lōg Amour les hōmes deuiennent passes & maigres, d'autant que la force de nature ne peut bien faire deux choses diuerses ensemblement. L'intétion de l'Amant se retourne toute en la cogitatiō assidue de la personne aymee : & là toute la force & complexion naturelle est attentive : & pourtant la

viãde se cuit mal en l'estomach . Dõt entreuient que la plus grande partie se consume en superfluité. La moindre est enuoyee au foye , laquelle y va crue : & là encores par la mesme raison est mal cuite & digeree . Et pourtant bien peu de sang & creu est enuoyé par les veines : à cause de quoy tous les mēbres amaigrissent & deuiennent pasles , pour y auoir peu de nourriture , & crue . Adioustez y que là où l'affiduelle intention de l'ame se transporte, là mesmes volent les esprits qui sont le chariot & instrument de l'ame. Ces esprits sont engendrez de la chaleur du cueur de la plus subtile partie du sang . L'ame de l'aymant est rauie vers l'image de l'aymé, qui est engrauee en la fantasia, & vers la personne aymee . Vers ceste-cy sont aussi tirez les autres esprits, & volant là sy consomment cõ-

tinuellement . Parquoy il est de be-  
 soing de matiere de sang pur à re-  
 creer souuent les esprits qui conti-  
 nuellement se resoulent . Là où les  
 plus subtiles & plus luisantes parties  
 du sang se logent tout le iour pour  
 refaire les esprits qui continuellemēt  
 s'enuolent dehors. Pourtant il auient  
 qu'estant resolu le sang pur & clair,  
 reste sans plus le sang maculé, gros-  
 sier, & noir . De là le corps se seiche  
 & deuient blesme : de là les amants  
 deuiennent melancholiques, d'autāt  
 que l'humeur melancholique se mul-  
 tiplie par le sang sec, grossier & noir.  
 Et telle humeur aueques ses vapeurs  
 remplit la teste, defeché le cerueau,  
 & ne resiste iour ny nuit d'affliger  
 l'ame d'images noires & espouuen-  
 tables . Ce qui auint à Lucrece Phi-  
 losophe Epicuriē par l'ōg amour. Le-  
 quel d'Amour premieremēt, puis de



la fureur de folie angoissé se tua soy-  
 mesme. Ce scandale aduient à ceulx  
 lesquels vsent mal de l'Amour : &  
 transportent ce qui est de la contem-  
 plation à la concupiscence du tou-  
 chement. Car plus facilement est sup-  
 porté le desir de voir, que la conuoit-  
 ise de voir & de toucher. Ce qu'ob-  
 seruans les antiques Medecins disent  
 que l'Amour est vne espee d'hu-  
 meur melancholique, & de folie. Et  
 Rasis Medecin commande qu'il se  
 guarisse par accouplement mutuel,  
 ieune, yurõgnerie & exercice. Et non  
 seulement l'Amour fait deuenir les  
 hommes tels que nous auons dit :  
 mais aussi ceux qui sont tels par na-  
 ture, sont enclins à l'Amour. Et tels  
 sont ceux-là esquels seigneurie l'hu-  
 meur cholerique ou melācholique.  
 La cholere est chaulde & seiche : la  
 melācholie est seiche & froide. Celle

là tient au corps le lieu du feu, & celle cy le lieu de la terre . Et pourtant quand Diotime dit aride & sec , elle entend l'homme melancholique à la semblance de la terre . Et quand elle dit, haue & iaunastre, elle entend l'homme cholerique à la semblance du feu. Les choleriques par impetuosité de l'amour enflammé se fourrent en aymer comme en vn precipice. Les melancholiques par la paresse de l'amour terrestre sont à aymer plus tardifs. Mais par la stabilité de l'humeur susdicté, puis apres qu'ils ont donné dans les rets ils sy enucloppēt vn fort long temps . A bon droit doncques l'Amour est depeint aride & iaunastre, cōme ainsi soit que ceux qui sont tels ayent accoustumé de s'addonner à l'amour plus que les autres. Et croy que cela procede de ce que les choleriques ardent par l'embrasemēt de la cho-

la cholere : & les melancholiques se rongent pour l'aspreté de la melancholie. Ce que l'Aristote afferme au septiesme liure des Ethiques: de sorte que l'humeur moleste afflige tousiours l'un & l'autre : & les contrainst à chercher quelque confort & soulas tresgrād & cōtinuel, cōme vn remede contre la continuelle fascherie & ennuy de l'humeur. Cē soulas se trouue principalement aux plaisirs de la Musique & de l'art amatoire. Par-ce que nous ne pouuons continuellement entendre à quelconque delectation tant comme aux consonances Musicales, & considerations de beauté. Les autres sens se soulent bien tost, mais la veüe, & l'ouye s'egayēt plus long-temps de voix & de peinture vaine. Et les plaisirs de ces deux sens non seulement sont plus longs, mais aussi plus conuenables à

Q

la complexion humaine : car il n'y a rien plus conuenable aux esprits du corps humain que les voix & les figures des hommes, spécialement de ceux qui non seulement par ressemblance de nature, mais aussi plaisent par grace de beauté. Et pourtant les choleriques & les melancholiques ensuyuent bien fort les delectations du chant & de la forme cōme l'unique remede & cōfort de leur complexion tres-ennuyeuse. Et pourtant ils sont enclins aux attraits de l'Amour. Cōme Socrate lequel fut jugé par Aristote estre de complexion melancholique, & fut cestuy adonné à l'Amour plus qu'aucū homme, ainsi que luy mesme confessoit. Le mesme pouuons nous iuger de Saxon Poëtesse, laquelle se depeint soy-mesme melancholique & enamouree. Et nostre Vergile aussi, qui

par son effigie fut cholerique, bien qu'il vescuſt treschaſte, iuſques à en remporter le nom de Parthenias, qui ſignifie le Virginal, ſi eſt-ce que touſiours il vescuſt en Amour. L'AMOUR A LES PIEDS NVDS. Diotime depeint l'Amour avecques les piedz nuds: parce que les Amants ſont tant occupez aux choſes amatoires, qu'en toutes leurs autres affaires priuees & publiques ils n'vſent d'aucune prudence ny preuoyance. Ains ſans preuoir aucun danger ſe laiſſent transporter temerairement. Et pourtant en leur maniere de proceder, ils ſe rencontrēt en beaucoup de perils, non autrement que celui lequel allant ſans eſcarpes eſt ſouuēt offeſſé des pierres, & des eſtocs ou eſpines. H V M B L E, le vocable Grec Camepeptij, ſignifie volant à bas: & ainſi Diotime figure l'Amour: parce

qu'elle void les Amoureux n'vfans  
pas bien de l'Amour viure fans sen-  
timēt, & par foudis & cures fort au-  
lis, perir les plus grands biens. Ceulx  
cy s'adonnent aux personnes aymees  
de telle sorte qu'ils s'efforcēt se trans-  
ferer en elles, & les contrefaire touf-  
jours en paroles & en gestes . Or qui  
est celuy qui contrefaisant chascun  
iour les filettes & les petits garçons,  
ne deuienne feminil & enfançon? &  
qui faisant ainsi ne deuiendroit en-  
fant & fillette? S A N S M A I S O N.  
La maison du Penfer humain est l'a-  
me: la maison de l'ame est l'esprit: la  
maison de l'esprit est le corps. Trois  
sont les habitateurs, trois les maisōs.  
Chascun de ceux-cy pour l'Amour  
sort de sa maison. Parce que tout pē-  
fer de l'amant se retourne plustost au  
seruice de l'aymé, qu'à son bien pro-  
pre. Et l'ame laisse en arriere le mini-

stere de son corps, & s'efforce d'ou-  
 trepasser au corps de l'aymé. L'esprit  
 qui est chariot de l'ame, pendant que  
 l'ame est ententive ailleurs, luymes-  
 me aussi s'enuolle ailleurs: de sorte q̃  
 le penser sort de sa maison, l'ame en  
 sort, & en sort l'esprit. De la premie-  
 re sortie s'ensuit folie & ennuy: de la  
 seconde s'ensuit debilité & creinte  
 de mort. De la tierce s'ensuit batte-  
 ment de cuer & souspirs. Et pour-  
 tāt l'Amour est priué de propre mai-  
 son, de siege naturel, de repos desiré.  
 SANS LIT ET AUCUNE COV-  
 VERTURE. Cela veut dire qu'A-  
 mour n'a où se reposer, ny dequoy se  
 couvrir. Car comme ainsi soit que  
 toute chose recoure à son origine, le  
 feu d'Amour qui est embrasé en l'ap-  
 petit de l'aymé, s'efforce de reuoler  
 au corps mesme dont il est embrasé:  
 par laquelle impetuosité volāt il em-

porte avec foy l'appetit & l'appetant.  
 O fort cruel des amants ! O vie plus  
 miserable que toute mort ! Si ja vo-  
 stre ame estant rauie par la violence  
 d'Amour hors de son corps, ne de-  
 prise encor la figure de l'aymé, & s'en  
 va au Temple de la splendeur diuine,  
 où finalement elle se reposera, & se-  
 ra rassasiee & assouuie. SANS COV-  
 VERTURE. Qui deniera que l'A-  
 mour ne soit nud? car nul ne le peult  
 celer, comme ainsi soit que plusieurs  
 signes decouurent les Amoureux,  
 c'est à dire le regard semblable à ce-  
 luy du Thoreau & fiché, le parler en-  
 tre-rompu, la couleur du visage or  
 iaunastre, ores rouge, les souspirs &  
 sãglots coup sur coup repetez: ietter  
 çà & là les membres, les continuelles  
 amertumes, le loüer sans mesure &  
 hors propos, la soudaine indignatiõ,  
 se vanter beaucoup, la promptitude,



la legereté lasciuue , les soufpçons  
vains, les ministeres auilis & seruiles.  
Finalement comme au Soleil & au  
Feu la lumiere du ray accompagne  
le chaud : ainsi de l'intime embrase-  
ment de l'Amour, s'ensuiuent les in-  
dices de dehors. Il dort à la porte. Les  
portes de l'ame sont les yeux & les  
oreilles: d'autant que par icelles plu-  
sieurs choses entrent en l'ame : & les  
affects & coustumes de l'ame se ma-  
nifestent claiement par les yeux. Les  
Amoureux consument la plus-part  
du temps à bayer des yeux & des o-  
reilles enuiron l'aymé: & peu souuēt  
leur Pensée se recueille en soy, diua-  
gant souuent par les yeux & par les  
oreilles: & pourtāt on dit qu'ils dor-  
ment aux portes. On dit aussi qu'ils  
GISENT EN LA VOYE. La  
Beauté du corps doibt estre en vne  
certaine voye par laquelle nous cō-

mençons à monter à la plus - haute Beauté. Et pourtāt ceux qui se veautrēt en la fange des plaisirs charnels, ou bien consument au guet plus de temps qu'il ne conuient, il semble qu'ils demeurent en la voye, & qu'ils ne paruiennēt point au but proposé. On dit encor que l'Amour dort au ferein, & à bon droit. Parce que les Amoureux s'occupent en vne chose seule, de sorte qu'ils ne considerent point leurs affaires. Et d'autant qu'ils viuent à l'aventure ils sont soumis à tous les dangers de la fortune: non autrement que ceux qui vont nuds au ciel ferein, sont offensez de toute intemperance de l'Air. Par la nature de la Mere, il est tousiours necessiteux: estant la premiere origine de l'amour de la poureté. Et ne pouuāt entieremēt chasser de soy & depouiller ce qui est naturel, s'ensuit que l'a-

mour est tousiours necessiteux & alteré. Parce que pēdant qu'il luy māt que quelque chose à obtenir, l'Amour boult bien fort, & quand il a tout obtenu, la chaleur s'esteint de l'Amour immodéré.

*QUELS DONS ONT LES AMANTS  
du Pere de l'Amour.*

CHAP. IO.

**Q**UES choses s'ensuyuent de la poureté qui est mere de l'Amour : mais de l'abondance qui est pere d'Amour s'ensuyuent choses cōtraires aux susdites. Or quelles sont les choses contraires, chacun l'entendra ayant entendu les choses superieures : d'autāt que cy dessus il est descrit ainsi, Simple, fait-neant, vil, & sans armes. Et icy se mettent les antitheses & con-

trarietez de ces qualitez disant en ceste maniere: Fin, appipeur, accort, machinateur, inuenteur d'aguets & embuches, studieux de prudēce, philosofe, viril, hardy, vehement, facond, magicien, sofiste. Car le mesme Amour, lequel en autres affaires fait l'Amant paresseux & fait-neant, aux choses amatoires le rend fin & industrieux. De sorte que par merueilleuses façons il s'en va allechant & amadoüant la grace de l'aimé l'enuelopāt avecques tromperies, l'amorçant par seruices, l'appaisant avec eloquence, & par chant l'addoucissant. Et la mesme fureur qui rend l'Amoureux flateur & officieux en seruices, luy ministre & met en main par-apres les armes: & s'il se dedaigne cōtre l'aimé, il deuient cruel: & s'il combat pour l'aimé, il ne peut estre vaincu. L'Amour, comme nous disions, prēd origine de la veüe.

La veüe est mise moyenne entre la Pensée & le Touchement. De là viét que tousiours l'ame de l'Amant est distraite, & ores hault, ores bas se iette alternatiuement : ores s'ourd la conuoytise de toucher, ores le desir de la Celeste beauté, & ores ceste-cy, ores cellelà surmonte, de maniere qu'en ceux qui ont l'esprit subtil, & ont esté honnestemēt nourris & eleuez vainq le desir de la Celeste beauté: aux autres le plus-souuēt surmonte la conuoytise du touchement. Les hommes qui se fourrent en la lie grossiere du corps, à bon droit se nomment Arides, nuds, vils, desarmez, & faitneants. Arides, parce qu'ils ont tousiours fain & iamais ne se remplissent. Nuds, parce que comme temeraires ils sont subiets à tous perilz & dangers, & comme hommes impudens tombēt en publique

infamie: Vilz, par-ce qu'ils ne pésent  
 aucune chose haulte & magnifique.  
 Desarmez, par-ce qu'ils sont vaincus  
 de la mechante cōuoitise. Faitneāts,  
 par ce qu'ils sont tellement assotez &  
 accagnardez qu'ils ne s'auisent point  
 à quel terme Amour les tire. Ils de-  
 meurent en chemin ne paruenants  
 iamais au but desiré. Mais les hom-  
 mes contraires à ceux-cy ont les con-  
 ditions contraires: d'autant qu'iceux  
 se repaissant des vrayes viādes de l'a-  
 me, s'emplissent plus, & aiment aue-  
 ques plus-grande trāquillité. Ils crai-  
 gnent la vergongne, ils meprisent  
 l'espece ombrageuse du corps, ils se  
 leuēt en haut, & cōme Armez chaf-  
 sēt de soy les vains plaisirs de la chair  
 soumettāt les sens à la raison. Ceux-  
 cy cōme les plus industrieux & pru-  
 dents de tous filosofent de telle sor-  
 te, que par les figures des corps, cō-

me par certaines traces ou odeurs, ils procedent avecques prouidence, & accortement recherchent par icelles l'ornement de l'ame & des choses diuines. Et ainsi chassant prudemmēt, ils prennent heureusemēt le gibbier & la proye qu'ils cherchent. Ce don si grand naist de l'abondance, qui est pere de l'amour, par-ce que le ray de la beauté, qui est abondance, & pere de l'amour a telle force, qu'il se reploye là d'où il viēt, & se reployāt tire avec soy l'amant. Certainement ce ray premierement descendu de Dieu, & puis passant en l'Ange, & en l'ame, comme par vne verriere ou crystal, & de l'ame passant facilemēt au corps preparé à receuoir tel rayō d'iceluy corps beau, treluist dehors principalement par les yeux, comme par fenestres transparētes, & soudain vole par l'air, & penetrāt les yeux de

l'homme qui baye ferit l'ame, embrase  
 l'appetit: l'ame ferue, & l'appetit em-  
 braté induit à la medecine, & à son  
 rafraichissement tandis qu'elle le tire  
 avec soy à son mesme lieu: duquel il  
 descend par certains degrez, premie-  
 rement au corps de l'aimé, seconde-  
 ment à l'ame, tiercement à l'Ange,  
 quartement à Dieu, qui est premiere  
 origine de la splendeur susdite. C'est  
 vne chasse vtile. C'est vn heureux ap-  
 pipement des amants. Et pourtant  
 au Protagore de Platon vn familier  
 de Socrate nōme Socrate appipeur,  
 disant ainsi: D'où viens tu mon So-  
 crate? le croy que tu viens de cest ap-  
 pipement, auquel l'honneste appa-  
 rence d'Alcibiade a de coustume de  
 te conuier. En outre l'Amour s'ap-  
 pelle Sofiste & Magicien. Platon au  
 Dialogue intitulé le Sofiste diffinit le  
 Sofiste estre vn disputateur captieux



& malicieux, lequel avecques replis d'arguments monstre le faux pour le vray, & conduit ceux qui disputent avecques luy, à contredire à soy-mesme. Cela mesmes auient quelquefois aux amants & aux aimez : parce que les amants aveuglez de la nue d'Amour, souuëtesfois prennent les choses faulses pour les vrayes, pendant qu'ils estiment les aimez estre plus beaux, plus subtils, & meilleurs qu'ils ne sont. Ils contredisent aussi à soy-mesme par la violence d'amour. Car autre chose conseille la raison, autre chose suit la cōcupiscence. Et souuët ils changent leurs cōseils par le commandement de la personne aymee, & repugnent à soy-mesme pour consentir à autruy. Encor les personnes belles par l'astuce & finesse des Amants donnent dans les rets, & celles deuient humaines, & traita-

bles qui au precedent estoient pertinaces & obstinees . Mais pourquoy se nomme l'amour Magicien? Parce que toute la force de la Magie consiste en l'amour. L'œuvre de Magie

*Des attrait  
& liaisons  
Magiques.*

est vn certain attrait de l'une chose à l'autre par ressemblance de nature. Les parties de ce monde comme membres d'un animal deppendent toutes d'un amour, s'ennoient & liēt ensemblement par communion de nature . Et pourtant tout ainsi qu'en nous le Cerveau, le Poulmon, le Cœur, le Foye, & autres membres tirent quelque chose l'un de l'autre, & se portēt mutuelle faueur, de sorte qu'à la passion de l'un l'autre compartist. Ainsi les membres de ce grand animal, c'est à dire, tous les corps du monde entre-eux encheinez, s'emboïstent & fauorisent entre eux, & s'entre-prestent leurs natures . Par ceste  
commune

commune parentele naist l'amour commun: de tel amour naist le commun attrait. Et ceste est la vraye magie. Ainsi de la concauité de la Sphere de la Lune se tire le feu en hault par conformité de nature. De la concauité du feu, l'air semblablement est attiré, du Centre du monde la terre: Et encores de son lieu l'eau. De là la calamite attire le fer, l'ambre la paille, le soulfre le feu. Le Soleil tourne vers soy les fleurs, & les fueilles. La Lune meut l'eau, & Mars les vents: & diuerfes herbes tirent à soy diuerfes especes d'animaux. Ainsi aux choses humaines chascun est attiré de son plaisir. Donques les œuvres de Magie sont œuvres de nature, & l'art en est le ministre. Par-ce que quand l'art fauise qu'en quelque partie il n'y a pas entiere conuenance entre les natures, il supplée à ce default en

R

temps deuz, par certaines vapeurs, qualitez, nombres, & figures. Ainsi cōme en l'agriculture la Nature enfante & produit les blez, & l'art aide à preparer la matiere. Les antiques attribuerent cest art Magique aux Demons. Par-ce que les Demons entendent quelle est la parentele & affinité des choses naturelles entre elles, & quelle chose avec quelle autre chose est consonante: & comme la Concorde des choses se peult restaurer là où elle mǎque. On dit qu'aucuns Philosophes eurent amitié avecques ces Demons, ou par quelque proportiō de nature, comme Zoroastre, & Socrate: ou par adoration cōme Apolloine Thiance, & Porfire. Et pourtāt on dit qu'iceux Demons presentoiēt à ceux-cy en veille signes, voix, & choses monstrueuses, & en sommeil reuelations & visions. De sorte qu'il

semble que ceux-cy soient deuenüz  
 Magiciens pour l'amitié & alliance  
 qu'ils ont eüe avecques les esprits sus-  
 dits : ainsi que ces esprits sont Magi-  
 ciens, par-ce qu'ils congnoissent l'a-  
 mitié & sympathie des choses natu-  
 relles . Et toute la nature pour l'A-  
 mour mutuel se nomme Magicien-  
 ne. D'auantage les beaux corps en-  
 forcellent par les yeux à qui beau-  
 coup les aguigne. Et les Amoureux  
 prennent avecques force d'eloquen-  
 ce, & de chansons les personnes ai-  
 mees quasi comme par certains en-  
 chantements. Et par seruices & dons  
 les engluent & enueloppent quasi cõ  
 me avec certains gluaux & fillets.  
 Parquoy nul ne peut doubter que  
 Cupidon ne soit Magicien : Comme  
 ainsi soit que toutes les forces de la  
 Magie cõsistent en l'Amour: & l'œu-  
 re d'Amour s'accomplit en vne cer-

taine maniere avecques enforcelle-  
 ment d'yeux , enchantements , &  
 entrelas . Il n'est entierement mor-  
 tel , ny encores immortel. L'Amour  
 n'est point mortel , par-ce que les  
 deux Amours que nous appellons  
 Demons , sont en nous perpetuels.  
 Il n'est point immortel , par-ce que  
 les trois Amours , lesquels nous  
 mettons au milieu de ces deux , se  
 changent chascun iour croissant &  
 diminuant . Adioustez y qu'en l'ap-  
 petit de l'homme des le commence-  
 ment vne ferueur est embrasée , qui  
 ne s'esteint iamais. Celle-cy ne laisse  
 iamais reposer l'ame en soy , ains l'e-  
 guillonne tousiours à s'appliquer a-  
 ueques vehemence à quelque chose.  
 Diuerfes sont les natures des hom-  
 mes. A ceste cause celle continuelle  
 ferueur de l'appetit, lequel est amour  
 naturel, induit aucuns aux lettres, au-

cūs à la Musique, ou aux figures : aucuns à honnesteté de coustumes , ou à vie religieuse : aucūs aux honneurs, aucuns à faire amas d'argēt, plusieurs à luxure de gueule & du vêtre, & autres à autres choses. Voire induit vn hōme mesme en diuers tēps de l'age à diuerses choses. Dōques la mesme ferueur se nomme immortelle & mortelle : immortelle, parce qu'elle ne s'esteint iamais, & change plustost de matiere qu'elle s'esteigne : mortelle, parce qu'elle n'est pas tousiours attentue à vne mesme chose : ains cherche nouuelles delectations ou par mutation de nature, ou pour estre soulle par trop longue vsance d'une chose mesme. Si biē que la ferueur qui meurt en vne chose, resuscite en l'autre. Il est aussi dit immortel pour ceste occasion, pource que la figure qui vne fois est aymee, s'ay-

me tousiours . Car autant de temps qu'une mesme figure perseuere en vn mesme homme, autant elle s'ayme en iceluy mesme . Et quand elle est de luy separee, en luy n'est plus telle la figure, laquelle tu aymois premierement . Mais il y en arriue vne neuue , laquelle neuue tu n'aymes point, parce qu'aussi au commencement tu ne l'aymois point:& toutes-fois tu ne cesses d'aymer la premiere. Mais il y a ceste difference, que premieremēt tu voyois ceste figure antique en autrui, & ores tu la vois en toy-mesme . Et aymes icelle mesme tousiours fichee en la memoire . Et tout autant de fois qu'elle se represente à l'œil de l'ame, autant de fois elle t'embrase à l'aymer. De là vient que chascune fois que nous nous rencontrons en la personne antiequement aymee, soudain nous nous es-



mouuons sentans ou vn tremblemēt  
 de cueur, ou liquefaction au foye. Et  
 quelquefois battent les yeux, & le  
 visage seuest de diuerſes couleurs nō  
 autrement que fait l'air nuageux, quād  
 pour auoir le Soleil oppoſite il cree  
 l'arc en ciel. Car la preſence de la per  
 ſonne aymee excite la figure qui pre  
 mierement dormoit en l'ame de l'a  
 mant, & la preſente aux yeux de l'a  
 me. Et ſoufflant rembraſe le feu qui  
 giſoit ſous la cendre. A ceſte occaſiō  
 l'Amour ſ'appelle immortal. Il ſe dit  
 auſſi mortel, parce que bien que les  
 ayez nous reuiennent touſiours fi  
 chez au cueur, egallement toutesfois  
 ne ſ'offrent-ils pas aux yeux de l'en  
 tendemēt. Et pourtant il ſemble que  
 la bienueillance mutuellement  
 bouille & ſattiediffe. Adiouſtez y  
 que l'Amour beſtial, voire meſme  
 l'humain, ne peut iamais eſtre ſans

indignation. Qui est-ce qui ne s'indigne contre celuy, qui luy a emblé l'ame? autant qu'est agreable la liberté, autant la seruitude est ennuyeuse. Et pourtant ensemblement tu as en hayne les belles personnes, & les aymes. Tu les as en hayne, comme larrons & homicides. Tu les aymes & honores comme miroirs, dans lesquels resplendist la celeste lumiere. O toy miserable tu ne sçais que c'est que tu dois faire! Tu ne sçais pource homme perdu où tu te dois retourner. Tu ne voudrois pas estre avecques ton homicide: & ne voudrois pas viure sans l'heureuse presence. Tu ne peux estre avecques celuy qui te tue: & ne peux viure sans celuy, qui avecques si grandes blandices te derobe à toy-mesme, & t'vsurpe tout à soy! Tu ne desires fuir celuy qui avecques ses flammes te brusle, & de-

sires t'approcher de luy, afin que t'ap-  
prochant de qui te possède, tu t'ap-  
proches de toy-mesmes. O toy mi-  
serable, tu te cherches dehors de toy,  
& t'accostes de qui te derobe, pour te  
recouvrer quelquefois toy qui es pri-  
sonnier! O fol, tu ne voudrois point  
aimer, parce q̃ tu ne voudrois point  
mourir: & encores tu ne voudrois  
que tu n'aymasses, parce que tu iu-  
ges de servir aux images des choses  
celestes. Par telle alteration il auient  
que presque à chascun moment l'A-  
mour se passe & reuerdoye. En outre  
Diotime met l'Amour au milieu en-  
tre la Sapience & l'Ignorance, d'au-  
tant que l'Amour pour son obiect  
ensuit les choses belles, & des choses  
belles la Sapience est la plus belle: &  
pourtant il appetite la Sapience. Or  
celuy qui appetite la Sapience ne la  
possede pas du tout: car qui est celuy

qui cherche ce qu'il possède? Et aussi elle ne luy default pas entierement. Mais il est pour le moins sage en vn poict, c'est qu'il recognoist son ignorance. Celuy qui ne sçait point ne rié sçauoir, sans doubte ne sçait pas les choses, & ne sçait pas son sçauoir: & ne desire pas la science de laquelle il ne fauise pas qu'il est priué. Dõques l'Amour de la Sapience, parce qu'en partie il est de sapience priué, & en partie est sage: pource il est mis au milieu entre la Sapience & l'Ignorance. Telle Diotime dit estre la condition d'Amour: mais la condition de la Beauté supernelle est ceste-cy: à sçauoir qu'elle est delicate, parfaite, & bien heureuse. Delicate, en ce que par sa soefue douceur elle alleche à soy l'appetit de toutes choses. Parfaicte, en ce que les choses qu'elle alleche, les attrayant elle les illustre

aqueques ses rayons, & les fait parfaites. Biẽ-heureuse, en ce qu'elle remplit les choses illustrees des biẽs eternalz.

*QUELLE EST L'UTILITE D'AMOUR  
par sa definition.*

CHAP. II.

**A** PRES que Diotime a raconté quel est l'origine de l'Amour, & sa qualité: maintenant elle declare quelle est sa fin, & l'utilité, en ceste maniere. Tous nous desirons d'auoir des biens, & non seulement les auoir, mais les auoir tousiours. Mais tous biens des mortels se changent & de-faillent: & bien tost tous se perdroiẽt si au lieu de ceux qui s'en vont continuellement, nouueaux biens ne re-naissoient. Donques afin q̃ les biens

nous durent, nous desirōs refaire les biens peris. Les biens perdus ne se refont point sinon par la generation. De là en chascun est né l'eguillon de engendrer. La generatiō parce qu'au continuer elle faict les choses mortelles semblables aux diuines, certainement est vn don diuin. Aux choses diuines, par-ce qu'elles sont belles, les choses laides sont contraires: & les choses belles sont semblables & amies. Et pourtant la generation qui est œuvre diuine, s'accōplit au beau subiect parfaitement & facilement: & au rebours au subiect contraire. A ceste cause l'eguillō d'engēdrer cherche les choses belles, & fuit les laides. Demandez vous quelle chose c'est que l'Amour des hommes, & que c'est qu'il profite? C'est vn appetit d'engendrer en vn beau subiect pour cōseruer la vie perpetuelle aux

choses mortelles. Tel est l'Amour des hommes viuants en terre. Telle est la fin de nostre amour. Certainement au temps que chacun des mortels se dit viure, & estre celuymesme, comme est de l'enfance à la vielleſſe, encor qu'il se nomme celuymesme, neantmoins il ne reſerue iamais en ſoy leschoses meſmes, ains touſiours de nouveau ſe reueſt, (cōme dit Platon) & ſe deſpouille des choses vieilles ſelon le poil, la chair, les os, le ſang & tout le corps. Ce qui n'auient pas ſeulement au corps, mais auſſi en l'ame. Continuellement ſe changent couſtumes, façons de faire, opinions, appetits, plaiſirs, douleurs & creintes: & nulle de ces choses ne perfeuere meſme, & ſemblablement les choses antiquies ſ'en vont, & les nouvelles ſuccedent. Et ce qui eſt plus eſmerueillable, c'eſt que les ſcien-

ces souffrent la mesme condition:  
& non seulement vne science s'en va,  
& l'autre vient, & ne sommes pas tousiours les mesmes selon les sciences:  
mais aussi presque chascune science  
souffre ce changement: par-ce que la  
meditation & la resouuenance est  
comme vne reprise de la science qui  
perissoit: car l'oubliance est comme  
vne departie de la sciēce: mais la me-  
ditation restitue en la memoire nou-  
uelle disposition de sçauoir au lieu  
de cellē qui se partoioit: de sorte qu'elle  
semble la science mesme. En ceste  
maniere se conseruent les choses qui  
en l'ame & au corps sont muables.  
Non par-ce qu'elles soient tousiours  
à point nommé celles mesmes ( car  
tel don & perfection est propre aux  
diuines ) mais d'autant que ce qui  
se part, laisse nouueau successeur  
semblable à soy. Par ce remede les



choses mortelles se rendent semblables aux immortelles. Doncq en l'une & l'autre part de l'ame (soit en celle qui est pour cognoistre, soit en celle qui est pour gouverner le corps) est enné & enté l'amour d'engendrer pour conseruer la vie perpetuelle. L'Amour qui est en la partie qui gouverne le corps soudain dès le commencement se contraint à chercher le manger & le boire, à fin que par ces nourrissemens s'engendrent les humeurs, desquelles se restaure ce qui de nous se perd cōtinuellement. Par ceste generatiō le corps se nourrit & croist. Le corps estant creu l'amour epoinde la semence, & l'eguilonne au plaisir de procreer enfans, à fin que ce qui ne peut tousiours consister en soy-mesme se reseruant en l'enfant semblable à soy, se maintienne ainsi sempiternellement. Aussi l'a-

*La verité  
nourriffement  
de l'ame.*


mour d'engendrer qui est en celle  
partie de l'ame qui cognoist, fait que  
l'ame cherche la verité, comme pro-  
pre nourriffement : par lequel à sa  
mode elle se nourrit & croist . Et si  
quelque chose par oubliãce est chaf-  
fée de l'ame, ou dort dedans par ne-  
gligence, par la diligence de mediter  
quasi se r'engēdre, reuoquant en l'en-  
tendement ce qui par l'oubliance e-  
stoit pery, ou bien assopy par non-  
chalance. Et apres que l'ame est cruë,  
cest amour l'eguillonne d'un tres-  
ardent desir d'enseigner & d'escrire:  
afin que restant la science engendree  
és escripts, ou és esprits des disciples,  
l'intelligence de l'auteur demeure  
eternelle entre les hommes . Et ainsi  
par le benefice d'Amour il semble  
que le corps & l'ame de l'homme re-  
stēt entre les hommes à tout iamaïs.  
L'un & l'autre Amour recherche  
choses

choses belles . Certainement celuy  
 qui gouuerne le corps desire de  
 nourrir le propre corps de nourrisse-  
 ments tres-delicats , tres-fauoureux,  
 & beaux : & desire engendrer beaux  
 enfans, & de belle fême . Et l'Amour  
 qui appartient à l'ame, se trauaille de  
 la réplir de tres-ornees & tres-agrea-  
 bles doctrines . Et escriuant en beau  
 stile, elegant, & orné, publier science  
 semblable à la sienne : & enseignant  
 engendrer la mesme sciēce par simi-  
 litude en quelque ame belle . Belle  
 est, dy-ie, celle ame qui est ague &  
 tresbonne . Nous ne voyons point  
 l'ame, & pourtant nous ne voyons  
 point sa beauté : mais nous voyons  
 le corps qui est image & ombre de  
 l'ame, de sorte que tirant coniecture  
 de cest image, nous estimons qu'en  
 vn beau corps soit vne ame belle :  
 & de là vient que nous enseignons

274  
plus volontiers aux plus beaux.

DES DEUX AMOURS, ET QUE  
l'ame naist formee de verité.

CHAP. 12.

S S E Z nous auons parlé de la diffinition d'Amour: declarons maintenāt quelle est sa distinction, laquelle à l'endroit de Platon se fait par la fecondité de l'ame & du corps. Les paroles de Platon sont telles. En tous les hommes le corps est pregnant, & l'ame pregnante. Au corps par nature sont infuses les semēces de toutes choses corporelles. De là par traits de temps ordonnez viennent dehors les dēts, sortent les cheueux, s'espend la barbe, se multiplie la semence spermatique. Et si le corps est fecond & engrossi de semēces, beaucoup plus l'ame qui est plus noble

que le corps, doibt estre abondante,  
 & posseder dès le commencement  
 les seméces de toutes les choses sien-  
 nes. Donques dès le commencement  
 l'ame possède les raisons des coustu-  
 mes, arts, & disciplines. Et pourtāt si  
 elle est bien elabouree, elle met de-  
 hors ses fruiçts en son temps & fai-  
 son. Or que l'ame contienne en soy  
 les raisons de toutes les choses sien-  
 nes ennees & ingenerees, nous le cõ-  
 prenons par son appetit, recherche,  
 inuention, iugement, & comparai-  
 son. Qui denira que l'ame soudain  
 dès l'age plus tendre ne desire choses  
 vrayes, bonnes, honnestes, & vtils?  
 Nul ne desire les choses non co-  
 gnues. Donques en l'ame y a quel-  
 que notes imprimees de ces choses  
 auant quelle les apperte: par lesquel-  
 les, quasi comme par formes exem-  
 plaires de toutes choses, elle iuge

qu'elles sont dignes d'estre appetees. Cela mesme se prouue par la recherche & inuention, en ceste maniere. Si Socrate cherche Alcibiade en vne tourbe d'hōmes, & il le doibt quelquefois retrouver, il est necessaire qu'en l'entendement de Socrate soit quelque figure d'Alcibiade, afin que il sçache quel homme auant les autres i' cherche, & puis qu'en la tourbe de plusieurs il puisse discerner Alcibiade des autres. Ainsi l'ame ne chercheroit point ces quatre choses, c'est à sçauoir Verité, Bonté, Honnesteté, Vtilité, & ne les trouueroit iamais, si elle n'auoit en soy quelque marque & notion, par laquelle elle cherchast ces choses, de sorte qu'elle les peust trouuer: afin que quand elle les rencontre, elle les recognoisse, & les discerne bien d'avecques leurs contraires. Ce que non seulement nous

manifestons par l'appetit, recherche & inuention : mais aussi par le iugement . Quiconque iuge quelcun son amy ou ennemy, il cognoist que cest que d'amytié ou inimitié. Comment est-ce donques que nous iugerons tout le iour droitement (ainsi q̃ nous auons de coustume) plusieurs choses vrayes ou faulses, bones ou mauuaises, si la verité & la bonté n'estoit en quelque maniere de nous au parauāt cogneüe ? Comment est-ce que plusieurs rudes & non polis en l'Architecture, Musique, & Peinture, & autres semblables arts, & en la Philosophie, approuueroient souuent & reprouueroient droitement les ouurages des susdites facultez, sil ne leur auoit esté donné de la nature quelque forme & raison d'icelles choses ? En outre, la comparaison nous demontre cela mesme . Car quicōque

comparant le miel avecques le vin, iuge l'un estre plus doulx que l'autre, certainement il cognoist quelle est la faueur doulce. Et celuy qui parangonnant Speusippe & Xenocrate à Platon, estime Xenocrate estre à Platon plus semblable que Speusippe, sans doubte il cognoist la figure de Platon. Pareillement parce que nous estimous droitement de plusieurs choses bonnes l'une estre meilleure que l'autre. Et parce que selon plus grande ou plus petite participation de bonté, l'une chose apparoit meilleure que l'autre, il est necessaire que nous ne soyons point ignorants d'icelle bonté. D'auantage, parce q̄ souuēt nous iugeons fort bien entre les diuerses opinions des Philosophes, laquelle est la plus vray-semblable & plus probable. Il est besoing qu'en nous y ait quelque clarté de verité, afin



que nous puissions cognoistre quelles sont les choses qui luy sont plus semblables . Parquoy quelques vns en l'enfance, quelques vns sans maistre, quelques vns avecques peu de principes prins d'autrui, sont deuenus tref-doctes . Ce qui ne pourroit auenir, si la nature ne nous aydoit beaucoup à cela. Ce que Socrate demonstra copieusement aux trois ieunes hommes Fedon, Theetete, & Mennon : & leur eclarcit que les petits enfans ( filz sont prudemmet interrogez) peuuent en chascun art respondre droitement . Comme ainsi soit qu'ils soyent par nature ornez des marques & raisons de tous les arts & disciplines.

CHAP. 13.

**M**AIS en quelle maniere ces raisons & marques sont en l'ame, en Platon cela semble ambigu. Qui lit les liures que Platon escriuit en sa ieunesse, comme le Fedre, le Fédon, & Ménon : estimera par uenture qu'elles soyent depeintes en la substance de l'ame des le commencement, comme figures en vn tableau. Ainsi que cy dessus plusieurs fois il a esté touché de vous & de moy. Car ainsi semble il que Platon assigne les lieux susdits. Depuis cest homme diuin, cest à dire Platon, au sixiesme liure de la Republique declare ouuertement son auis, disant que la lumiere de la Pensée pour entendre toutes les choses

est le mesme Dieu qui fait toutes choses . Et compare ensemblement le Soleil & Dieu en ceste maniere, que tel egard qu'a le Soleil aux yeux, tel l'a Dieu aux entendeméts. Le Soleil engendre les yeux, & leur donne la vertu de voir: laquelle vertu seroit en vain, & en sempiternelles tenebres, si elle ne luy representoit la lumiere du Soleil depeinte des couleurs & figures de tous les corps. En laquelle lumiere l'œil void les couleurs & les figures des corps. Et en verité il ne void autre chose que la lumiere, combien qu'il semble qu'il voye choses diuerfes. Car la lumiere qui à luy s'infond est ornee de diuerfes formes de corps. L'œil void ceste lumiere, entant qu'elle se reploye és corps : Mais il ne peult pas comprendre la mesme splendeur en sa fontaine . Semblablement Dieu cree

l'ame, & luy donne l'entendement, lequel est vertu d'entendre. Et icelle seroit vuyde & tenebreuse, si la lumiere de Dieu ne luy estoit presente, en laquelle elle void les raisons de toutes les choses. De sorte qu'elle entend par la lumiere de Dieu, & entend seulement ceste lumiere, bien qu'il semble qu'elle congnoisse choses diuerses, parce qu'elle entend la lumiere susdite sous diuerses idées & raisons des choses. Quand l'homme void l'homme avec les yeux, il fabrique en la fantasie l'image de l'homme & se retourne à iuger d'icelle image. Par cest exercice de l'ame il dispose l'œil de la Pensée à voir la raison & l'idée de l'homme qui est en la lumiere diuine. Dont soudain vne certaine estincelle resplendit en la Pensée. Et de là vraiment s'entend la nature de l'homme, & ainsi auient

aux autres choses. Doncques nous entendons toute chose par la lumière de Dieu. Mais nous ne pouuons pas comprendre en ceste vie icelle pure lumière en sa propre fontaine. En cecy certainement consiste toute la fecondité de l'ame, car au sein secret d'icelle resplendit l'éternelle lumière de Dieu abondamment pleine des raisons & idées de toutes choses. A laquelle lumière l'Ame toutesfois & quantes qu'elle veult, se peult conuertir par purité de vie, & attention d'estude & d'affection, & conuertie à icelle, elle resplendit des estincelles des idées.

*D'OV VIENT L'AMOUR ENVERS LES  
Masles, & l'amour enuers les Femelles.*

CHAP. 14.



**A**INSI est pregnāt le corps  
 des hommes ( cōme veult  
 Platon) ainsi est pregnante  
 l'ame. Et tous les deux par  
 les eguillons d'Amour sont incitez à  
 enfanter & produire. Mais les aucūs  
 ou par nature, ou par vsāce sont plus  
 propres & idoinés à l'enfantement  
 de l'ame que du corps. Les autres, &  
 ceux-cy sont en plus grand nombre,  
 sont plus aptes à l'enfantement &  
 production du corps que de l'ame.  
 Les premiers ensuyuent l'Amour ce-  
 leste : les secōds ensuyuent le vulgai-  
 re. Les premiers aiment les masles  
 plustost que les femelles, & les ado-  
 lescens plustost que les enfans, parce  
 qu'en ceux-là est beaucoup plus vi-  
 goureuse la pointe de l'entēdement,  
 lequel est vn suiet tref-propre pour  
 son excellente Beauté à receuoir la  
 discipline, laquelle par nature ceuxlà

desirent d'engendrer. Les seconds au contraire meuz de la volupté de l'acte Venerien, entendent à l'effect de la generation corporelle. Mais d'autant que la puissance d'engēdrer, qui est en l'ame, manque de cognoissance, pourtant elle ne fait point de differēce entre le sexe & le sexe. Et neātmoins par sa nature nous inuite à engendrer autant de fois q̄ nous voyōs vn bel obiet. Dont souuent il auient que ceux qui hantent avecques les masles pour vouloir mettre en arriere les eguillons de la partie generatiue, se meslent impudemment & mechamment avecques eux. Et ceux principalement en la natiuité desquels Venus s'est trouuee en signe masculin coniointe avec Saturne, ou es termes d'iceluy, ou bien luy estant opposee. Non pourtant estoit-il conuenable de faire ainsi. Ains falloit

considerer que les eguillõs de la partie generatiue ne requierent pas naturellement de ietter ainsi la semence en vain. Mais que l'office & deuoir d'engédrrer est pour naistre. Et pourtant il estoit de besoing de conuertir l'vsage de ladite partie, des masles aux femelles. De telle erreur nous estimons estre nee ceste abhominable & detestable mechanceté, laquelle Platon en ses Loix deteste aigrement, comme vne espece d'homicide. Et certainement celuy n'est pas moins homicide qui entrerompt & empesche l'homme qui doibt naistre, que celuy qui oste de la terre celuy qui est ja né. Plus audacieux est celuy qui occit la vie presente. Mais celuy est plus cruel qui porte enuie à celuy qui est encores à naistre, & occit ses propres enfans premierement qu'ils soient nez.



## CHAP. 15.

**D** V S Q V E S icy on a parlé  
des deux abondances de  
l'Ame, & des deux A-  
mours. Pour l'auenir nous  
parlerons par quels degrez Diotime  
eleue Socrate de l'infime degré par  
les moyens au supreme, le tirant du  
corps à l'ame: de l'ame à l'Ange: de  
l'Ange à Dieu. Qu'il soit necessaire  
que ces quatre degrez soyent en na-  
ture nous le demonstrerons en ce-  
ste maniere . Tout corps est meu  
d'autrui, & ne se peut mouuoir soy-  
mesme par sa nature, comme ainsi  
soit qu'il ne puisse faire aulcune  
chose de par soy . Mais il semble  
qu'il se meuue de luy mesme tan-  
dis qu'il a l'ame dedans soy, & que

par elle il vit , & elle presente se meut soy-mesme en quelque maniere. Estant l'ame separee, il est besoing qu'il soit meü d'autrui: comme celui qui ne possede pas de soy-mesme telle faculté de se mouuoir. Mais l'ame est celle en laquelle regne la faculté de mouuoir soy-mesme. Car à quelconque qu'elle soit presente, elle luy preste la force de mouuoir soy-mesme: or la force qu'elle preste à autrui elle la doit premierement & beaucoup plus auoir en elle. L'Amme est doncques sur le corps , comme celle qui se peut mouuoir soy-mesme selon son essence , & pourtāt elle doit estre audeßus des choses, qui empruntent la faculté d'estre mues non de soy-mesme, mais par presence d'autrui. Et quand nous disons l'ame par soy-mesme se mouuoir, nous ne l'entendõs pas en la fa-  
çon

çon corporelle, laquelle Aristote  
 ingratement çaillant impose &  
 veut mettre-sus au grand Platon.  
 Mais nous l'entendons spirituelle-  
 ment, & en façon absolue plustost  
 que trāsitiue: en la mesme sorte que  
 nous entendons, quand nous disons  
 Dieu par soy subsister, & le Soleil  
 par soy éclairer, le feu estre par soy  
 chauld. On n'entend pas que l'une  
 partie de l'ame meue l'autre: ains  
 que toute l'ame de soy, c'est à dire  
 par sa nature se meut. C'est ce qui di-  
 scourt par la raison d'une chose en  
 autre: & transcourt les œuvres de  
 nourrir, augmenter, engendrer par  
 distance de temps. Ce discours tem-  
 porel conuient à l'ame par sa nature.  
 Car ce qui est audessus d'elle n'entéd  
 pas en diuers momēts choses diuer-  
 ses: ains routes ensemble en vn seul  
 point. A ceste cause Platō a mis droi-

tement en l'ame l'interualle & distance de mouuement & de téps. Dõt le mouuement & le temps passent aux corps. Et d'autant qu'il est neccessaire qu'auât le mouuemēt soit la stabilité estant la stabilité plus parfaite que le mouuemēt : Pourtāt sur la raison de l'ame qui est mobile, il est besoing qu'il se trouue quelque intelligence, laquelle soit intelligence toute selon foy, & soit tousiours intelligence en acte. Car l'ame n'entéd pas selon foy toute & tousiours, ains selõ vne partie de foy, & quelquefois. Et n'a pas la vertu d'entédre sans doubtes. Dõques afin que le plus parfait soit au dessus du moins parfait sur l'entendement de l'ame qui est mobile, & en partie interrompu & douteux, se doibt mettre l'entendement angelique tout stable, continuel, & tres certain. Afin que comme le corps qui

est meu d'autrui est precedé de l'ame, qui se meut par soy-mesme: Ainsi à l'ame qui se meut de soy, precede l'Ange lequel demeure stable. Certainement comme le corps acquiert de l'ame qu'il se meuue par soy (& pourtant non tous les corps, mais ceux qui sont animez semblent se mouuoir de soy) Ainsi l'ame acquiert de la Pensée ou Entendement qu'elle entende tousiours. Car si par sa nature l'entendement estoit en l'ame, l'entendement seroit en toutes les ames, voire-mesmes aux ames des bestes, ainsi cōme la puissance de mouuoir soy-mesme. Doncques à l'ame ne conuient l'entendement par soy & principalement. Et pourtant il est de besoing que sur l'ame soit l'Ange, lequel soit par soy intellectuel. Finalement sur la pensée Angelique est ce principe de l'vniuers & souuerain

Bien, lequel Platō au Parmenide appelle l'Vn. Car sur toute multitude des choses composees doit estre l'Vn simple par sa nature. Par-ce que de l'Vn le nombre, & des simples toute composition depend. Et la Pensee Angelique bien qu'elle soit immobile, toutesfois n'est pas l'Vnité simple & pure. Elle entend soy mesme: En quoy il semble que ces trois choses soient diuerfes entre elles. Ce qui entend, Ce qui est entendu, & l'Entendement. Autre respect est en elle, entant qu'elle entend: Autre, entant qu'elle est entendue: & autre, entant que l'Entendement. En outre elle a la puissance de congnoistre, laquelle auant l'acte de la cognoissance est par sa nature sans forme. Et cognoissant, s'informe. Et ceste puissance entendant desire la lumiere de la verité, & la prend quasi comme celle-là qui de

ceste lumiere manquoit auant qu'elle entendist : elle a aussi en soy multitude de toutes les idees. Tu vois combien grande & diuerse multitude & composition est en l'Ange. Parquoy nous sommes contrains de preposer à l'Ange l'Vnité simple & pure. Et à ceste Vnité qui est Dieu mesme nous ne pouuons preposer aucune chose : Par-ce que la vraye vnité est hors de toute multitude & composition, & si elle auoit quelque chose au dessus de soy, elle depédroit d'icelle chose, & seroit moins parfaite qu'elle. Comme tout effect a de coustume d'estre moins digne que sa cause. Pourtant elle ne seroit pas vnité du tout simple. Mais pour le moins elle seroit composee de deux choses, c'est asçauoir du don de sa cause, & du propre default. Donques comme veult Platon, & S. Denis Arcopagite le con-

ferme, l'Vn deuance & precede toutes choses, & tous deux estiment que l'Vn soit l'excellent nom de Dieu. Duquel la sublimité est encores demonstree par ceste raison, asçauoir, que le don de la cause tref-surparoissante doibt estre tref-ample, & par la presence de sa vertu s'estēdre par l'Vniuers. Le don de l'Vn se diffond par l'vniuers. Par-ce que non seulement la Pēsee est vne & chascune ame vne, & tout corps vn : mais aussi la matiere des choses qui est de soy sans forme. Et la Priuation des formes s'appelle vne en quelque maniere. Car nous disons vne matiere de l'vniuers; & disons souuentes fois, Icy est vn silence, vne obscurité, vne mort. Neātmoins les dōs de la Pensée & de l'Ame ne s'estendent point iusques à la matiere vuyde & à la priuation des formes. L'office & le deuoir de la pē-



see est de donner espece artificieuse & ordre. L'office de l'Ame est de prester vie & mouuement. Mais l'informe & premiere matiere du Monde par sa nature, & la priuation des choses est sans vie & espece. Ainsi l'Vn precede la Pensée & l'Ame: comme ainsi soit que son don s'epande plus largement. Par la mesme raison la Pensée est sur l'ame. Par-ce que la vie qui est don de l'ame, ne se donne pas à tous les corps: neantmoins la Pensée concede à tous les corps espece & ordre.

*QUELLE COMPARAISON EST ENTRE Dieu, l'Ange, l'Ame, & le Corps.*

CHAP. 16.

T iij

**D**ONQVES nous deuons monter du corps à l'Ame, de l'Ame à l'Ange, de l'Ange à Dieu. Dieu est sur l'eternité : l'Ange est tout en l'eternité : par-ce que son essence & operation est stable. Et la stabilité est propre de l'eternité. L'Ame est partie en l'eternité, & partie en temps . Par-ce que sa substāce est tousiours la mesme sans aucune mutation de croistre, ou diminuer. Mais son operation (comme nous auons monstre cy dessus ) discourr par interualles de temps . Le corps est du tout soumis au temps. Par-ce que sa substance se mue, & toute sienne operation requiert espace temporel . Doncques l'Vn est sur le mouuement & la stabilité: L'Ange est en la stabilité, l'Ame est en la stabilité, & au mouuement tout ensemble. Le Corps est seul en mouuemēt.

Dauantage l'Vn est stable sur le nombre, le mouuement, & le lieu. L'Ange est stable en nombre sur le mouuement & le lieu. L'Ame est en nombre, & en mouuement, mais sur le lieu. Le Corps est soumis au nombre, mouuement, & lieu. Car l'Vn n'a nombre aucun, ny composition de parties : il ne se mue point de ce qu'il est en aucune maniere, & ne s'enferme en aucun lieu. L'Ange a nombre de parties, ou bien de formes, mais est libre de mouuement & de lieu. L'ame a multitude de parties & d'affections, & se mue au discourir de la raison, & aux perturbations des sens, mais elle est libre & franche des termes du lieu. Le corps est soumis à toutes ces choses.

C H A P. 17.

**L**A mesme comparaïson qui est entre ceux-cy, est aussi entre leurs formes. La forme du corps consiste en la cōposition de plusieurs parties: elle est estroite de lieu: elle tombe par le temps. L'espece de l'ame souffre diuersité de temps, & contiēt multitude de parties. Mais elle n'est poit reserree des termes du lieu. L'espece de l'Ange a seulement le nombre sans les deux autres passions. Mais l'espece de Dieu ne souffre aucune desdites choses. Vous voyez la forme du corps: dites moy, desirez vous en outre de voir l'espece de l'ame? Elleuez aueques vostre pēser de la forme corporelle le poix de la ma-

tiere qui vous gist deffous. Ostez les  
 termes du lieu, & laissez le reste, & ja  
 vous aurez trouué l'espece de l'ame.  
 Voulez vous encores trouuer l'espe-  
 ce de l'Ange? Ostez en outre cecy  
 d'icelle forme non seulement les es-  
 paces locaulx, mais aussi le progres  
 du temps. Retenez la composition  
 multiple, soudain vous l'aurez trou-  
 uee. Voulez vous voir la Beauté de  
 Dieu? ostez en outre ceste multiple  
 composition de formes. Laissez la  
 forme du tout simple, & soudain l'e-  
 spece de Dieu vous sera presente.  
 Mais vous me direz, & que me reste  
 il maintenāt ayant osté les trois cho-  
 ses susdites? Je vous respondray que  
 vous estes ignorant si vous croyez  
 que la Beauté soit autre chose que lu-  
 miere. La Beauté de tous les corps  
 est ceste lumiere du Soleil que vous  
 voyez souillée des trois choses susdi-

tes : à ſçauoir de multitude de formes , parce que vo<sup>9</sup> le voyez depeint de pluſieurs couleurs & figures , d'eſpace local , de temporelle mutation. Oſtez le ſiege que ceſte lumiere a en la matiere , de ſorte que hors de lieu elle retienne les autres deux parties : telle proprement eſt la Beauté de l'ame. Oſtez encor d'icy la mutatió du temps , & laiſſez le reſte , & il vous demeurera vne lumiere tres claire ſans lieu , & ſans mouuemēt. Mais elle ſera depeinte & engrauee des raiſons de toutes les choſes. C'eſt l'Ange , ceſte eſt ſa Beauté. Oſtez finalement le nombre des diuerſes Idees : laiſſez vne pure & ſimple lumiere à la ſemblance de celle lumiere qui eſt en la rouë du Soleil , & qui ne ſ'eſpard point dehors. Icy vous comprendrez comme la Beauté de Dieu , laquelle du moins ſurmonte d'autant les au-

tres beautez, comme la splendeur du Soleil, qui demeure en soy-mesme pure, vniue, inuiolee, surmonte la splendeur du Soleil, laquelle par l'air nuageux est eparse, diuisee, souillee, & obscurcie. Donques Dieu est la fontaine de toute Beauté. Dieu est la fontaine de tout l'Amour. Considerer que la lumiere du Soleil en l'Eau est comme ombre au regard de la plus claire lumiere du Soleil en l'air. La splendeur qui est en l'Air est vne ombre au respect de celle qui est au Feu. La lueur qui est au Feu est vne ombre cōparee à la lumiere du Soleil qui reluit en sa rouë. La mesme cōparaison est entre les quatre beautez du Corps, de l'Ame, de l'Ange, & Dieu. Dieu n'est point trōpé, de maniere qu'il ayme l'ombre de sa beauté en l'Ange, & qu'il oublie sa Beauté propre & veritable, & l'Ange auf-

si n'est iamais épris de la Beauté de  
 l'ame, laquelle est ombre de luy, de  
 sorte qu'abandonnant ceste ombre  
 sienne, il abandonne sa propre figu-  
 re. Ce que fait bien nostre ame. De-  
 quoy nous nous deuons beaucoup  
 doulour, car c'est l'origine de toute  
 nostre misere. La seule ame dy-ie est  
 tant flattee & amadoüee de la for-  
 me corporelle, qu'elle met en oubly  
 sa propre espee: & s'oubliant soy-  
 mesme suit ardemment la forme du  
 corps, laquelle est ombre de l'espee  
 de l'ame. De là s'ensuit ce fait tres-  
 cruel de Narcisse, qu'a chanté Orfee.  
 De là s'ensuit la miserable calamité  
 des hommes. Narcisse adolescent,  
 c'est à dire l'ame de l'homme teme-  
 raire & ignorante, ne regarde point  
 son visage, ce qui se doibt entendre,  
 qu'elle ne considere point sa propre  
 substāce & vertu. Mais bien en l'eau



remire son ombre, l'ensuit, & s'efforce de l'embrasser, c'est à dire baye à l'entour de la Beauté qu'elle void au corps fragile courant comme l'Eau, laquelle est ombre de l'ame : laisse sa propre figure, & iamaïs l'ombre ne prend ny n'estreint. Parce que l'ame suyuant le corps, se deprise soy mesme, & par l'usage corporel ne se remplit point, car en verité elle n'appete point le corps : ains desire (comme Narcisse) son espece propre allechee de la forme corporelle, laquelle est image de son espece. Et d'autant que elle ne s'auise point de cest erreur, desirât vne chose, & suyuant l'autre, elle ne peut iamaïs assouuir son desir. Et pourtant elle se distille en larmes, c'est à dire, l'ame depuis qu'elle est tombee hors de soy & sommergee au corps, elle est tourmée de mortelles perturbations, & souillée des

taches & ordures du corps, presque elle s'estouffe, & meurt, parce que lors elle apparoit plustost vn corps qu'une ame. C'est pourquoy Diotime voulant que Socrate euitast ceste mort, elle le ramene du corps à l'ame, de l'ame à l'Ange, & de l'Ange à Dieu.

*COMME L'AME S'ESLEVE DE LA  
Beauté du corps à celle de Dieu.*

CHAP. 18.



Rus, treschers Conuiez, feignez en vostre ame que Diotime de rouveau admonnest Socrate en ceste maniere. Confidere, ô mō Socrate, qu'aucun corps n'est entierement beau. Parce qu'ou bien il est beau en vne partie, & laid en l'autre : ou bien il est aujourd'huy beau, & vne autre fois laid: ou vrayemēt il paroist beau  
aux

aux yeux de l'un, & semble laid aux yeux de l'autre. Adoncq la beauté du corps estant souillée par la contagiō de la laideur, ne peut estre pure, vraye & premiere Beauté. En oultre nul ne peut pēser la Beauté estre laide, ainsi que nul ne peut penser la sapience estre folle. Mais nous estimons la dispositiō des corps quelquefois belle, & laide quelquefois. Et en vn mesme tēps, diuerses personnes nous iugeōs diuersēmēt d'icelle. Donc aux corps n'est pas la Beauté vraye & souueraine. Aioustez à cecy q̄ plusieurs corps se nomment sous vn mesme nom de beauté. La nature de la Beauté commune est doncques vne en plusieurs corps, par laquelle plusieurs corps semblablement s'appellent beaux. Ceste vniue nature parce qu'elle est en autrui, c'est à dire en la matiere,

pourtant on estime qu'elle deppende d'autrui. Car ce qui ne se peut enfermer, beaucoup moins peut-il deppendre de soy. Croyez vous pourtant qu'elle deppende de la matiere? Deah, ne le croyez pas. Nulle chose laide & imparfaite ne se peut orner soy mesme, & se faire parfaite. Et toutesfois cela qui est vn, doit n'aistre d'un. A ceste cause vne beauté de plusieurs corps deppend d'un Artisan & ouurier incorporel.

L'Vnique artisan de tout est Dieu. Lequel par le moyen des Anges & des ames faict continuellement belle la matiere du monde. Et pourtant il faut estimer que ceste vraye raisõ de la beauté se trouue en Dieu, & en ses ministres plustost qu'ès corps du monde. Eleue toy là sus, ô Socrate, & par ces degrez que ie te monstrey monte de rechef à icel-

le. Si la nature t'auoit donné, ô mon Socrate, les yeux plus agus qu'au loup ceruier, de sorte que les corps que tu rencōtrerois tu les veisses nō seulement dehors, mais aussi dedās, le corps de ton Alcibiade, lequel par dehors apparroit tref-beau, certainement t'apparoistroit tref-ord & sale. Mon amy, combien toutesfois est grand ce que tu aymes? C'est vne surface par dehors, ainçois ce qui te rait n'est qu'un peu de couleur. Ou plustost c'est vne treflegere reflectiō de lumieres & d'ombres. Et parauenture c'est plustost vne vaine imagination qui t'ebloit, de sorte que tu aymes ce que tu songes, plustost que ce que tu vois. Et pourquoy ne semble-il que ie m'accorde du tout à toy? Toutesfois s'il te semble ainsi, que cest Alcibiade soit beau: Mais dy-moy en cōbien de parties est il beau?

Certainement en tous les membres fors au nais & aux sourfils, qui se dressent vn peu trop en hault. Neantmoins ces parties sont belles en Fedre, mais les iambes grosses te déplaisent en luy. A la verité elles sont belles en Carmide: mais le col subtil t'offense. Ainsi si tu consideres bien chascune personne tu n'en louëras aucune entierement. Tu assembleras donques ce qui est droit & bien-faict en chascune d'elles, & fabriqueras en toy-mesme par la consideration de toutes vne figure entiere. De sorte que l'entiere beauté de la generation humaine, qui se trouue eparse en plusieurs corps soit recueillie en ton ame par le dessein & pour penser d'une image. O Socrate, tu mepriseras la figure de chascun homme, si tu viens à la parangonner avecques celle-cy. Tu sçais-bien que tu ne possedes pas

ceste-cy par bonté des corps extérieurs, mais de ton ame. Donques ayme celle que ton ame à fabriquee, & ayme l'ame son artisan, plustost que celle de dehors, qui est tronquee, dispersée, & debile. Or qu'est-ce que ie commande que tu aymes en l'ame? Ie cōmande que tu aymes sa beauté. La beauté des corps est lumiere visible. La beauté de l'ame est inuisible lumiere. La lumiere de l'ame est verité: & ceste seule souloit de Dieu requérir Platon en ses oraisons, disant: Ainsi Dieu me cōcede que mon ame deuienne belle, & que les choses qui appartiennent au corps n'empeschēt point la beauté de l'ame, & que i'estime celuy seul estre riche, lequel est sage. Platon en ceste priere declare la beauté de l'ame consister en la verité & en la sapience: & qu'icelle est de Dieu aux hommes cōcedee. Vno

verité meſme à nous donnée de Dieu  
 par ſes diuers effets acquiert diuers  
 noms de vertu. Entant qu'elle mon-  
 ſtre les choſes diuines, elle ſe nomme  
 ſapience, laquelle Platon requeroit à  
 Dieu ſur toute autre choſe. Entant  
 qu'elle mōſtre les choſes naturelles,  
 elle ſe nomme Science: entant que  
 les humaines, elle ſ'appelle Pruden-  
 ce: entant qu'elle nous fait avecques  
 les autres raisonnables, elle eſt dite  
 Juſtice: entant qu'elle nous fait infur-  
 montables, force: entant qu'elle nous  
 rend tranquilles, elle ſ'appelle Tem-  
 perāce. C'eſt pourquoy l'on nombre  
 deux genres de vertus, c'eſt aſçauoir,  
 vertus morales & vertus intellectuel-  
 les, leſquelles ſont plus nobles que  
 les morales. Les Intellectuelles ſont  
 Sapience, Science, & Prudence: Les  
 Morales Juſtice, Force, & Tempe-  
 race. Les Morales par leurs operatiōs



& ciuils offices sont plus congnues,  
 Les Intellectuelles à cause de la vertu  
 absconse sont plus cachees. En outre  
 celuy qui est eleué avecques honne-  
 stes coustumes, comme celuy qui est  
 plus pur que les autres, s'eleue faci-  
 lement aux vertus intellectuelles. Et  
 pourtant ie te commande qu'en pre-  
 mier lieu tu consideres la Beauté de  
 l'ame laquelle se retrouue es honne-  
 stes coustumes. D'où tu entendras  
 que c'est vne raison de toutes ces cou-  
 stumes, par laquelle semblablement  
 elles se nomment belles. Et icelle est  
 vne verité de tres-pure vie. Laquelle  
 par l'operation de iustice, force, tem-  
 perance, nous meine à la vraye felici-  
 té. Doncques mets peine, qu'en pre-  
 mier lieu tu aimes ceste vnique veri-  
 té de coustumes, & tres-belle lumie-  
 re de l'Ame. Et sçaches que tu dois  
 monter sur les coustumes & meurs

à la tref-luisante verité de Sapience, Science, & Prudence. Consideré que ces choses se cōcedent à l'ame nourrie & eleuee en tref-bonnes meurs & coustumes: Et que la reigle trefdroite de la vie Morale se cōtient en icelle. Et bien que tu voyes diuerſes doctrines de Sapience, Science & Prudence: estime neantmoins qu'en toutes est vne lumiere de verité, par laquelle semblablement elles se nomment toutes belles. Je te commandes que tu aimes ardemment ceste lumiere, comme supreme Beauté de l'ame. Mais ceste vnique verité, laquelle se trouue en plusieurs doctrines, ne peult estre la verité souueraine: parce qu'elle est en autrui estant en plusieurs doctrines distribuee. Or ce qui gist en autrui, certainemēt d'autrui depend. Toutesfois ceste verité, laquelle est vne, ne naist pas de la mul-

titude des doctrines . Car ce qui est  
 vn, doibt naistre d'un. Et pourtant il  
 est de besoin que sur nostre ame soit  
 vne sâpience, laquelle ne soit point  
 esmandue par diuerses doctrines, ains  
 soit vnice: & que de son vniue versité  
 naisse la verité multiple des hommes.  
 Resouuiene toy, Socrate, q' ceste vni-  
 que lumiere de l'vniue sâpience est la  
 beauté de l'Ange, laquelle tu dois ho-  
 norer sur la beauté de l'ame. Celle-là,  
 comme nous auons monstree cy des-  
 sus, en ce deuance la forme des corps,  
 qu'elle n'est enclose en aucun lieu: &  
 ne se diuise selon les parties de ma-  
 tiere, ny ne se corrompt. Elle deuan-  
 ce encores la beauté de l'ame, par-ce  
 qu'elle est en tout eternelle, & ne se  
 meut point par naturel discours. Mais  
 d'autant que la lumiere Angelique  
 resplendit en l'ordre de plusieurs I-  
 dees qui sont en l'Ange: pourtant il

est de besoing que dehors & sur toute multitude soit icelle vnit , laquelle est origine de tout nombre:   ceste cause il est necessaire que la susdite lumiere Angelique sorte & emane de l'vnique principe de l'vniuers, lequel se n me la même Vnit . Doncques la lumiere d'icelle Vnit  en tout tref-simple, est la Beauté infinie. Parce qu'elle n'est point souillee des ordures de la matiere, comme la forme du corps. Et ne se change point par progres temporel, comme celle de l'Ame. Ny n'est esparse en multitude de formes, c me celle de l'Ange. Et toute qualité qui est despouillee de conditions extrinseques, entre les Filosofes naturels se nomme infinie. Si le chauld estoit en soy même non empesch  du froid & humide, ny aggrau  du poids de la matiere, il se nommeroit chaud infiny,

Parce que sa force seroit libre : & ne seroit pas reserré des termes de condition exterieure. Semblablement la lumiere de tout corps libre, est infinie. Car cela reluit sans mode & sans terme, qui reluit par sa nature, quand il n'est point borné d'autrui. Donques la lumiere & Beauté de Dieu, laquelle est entierement pure, & fraîche de toute condition, sans doubte est beauté infinie. L'infinie Beauté requiert Amour infiny. Parquoy ie te prie, ô mō Socrate, que tu aymes les creatures avecques certaine mode & terme. Mais ayme le Createur d'un amour infiny: & te donne garde autant que tu pourras qu'à aymer Dieu tu n'ayes ny mode, ny mesure aucune.

**E** sont les aduertissements  
 lesquels nous auons figu-  
 rez auoir esté dōnez à So-  
 crate par Diotime tref-  
 chaste Prestresse. Mais nous, ô tref-  
 vertueux amis, non seulement nous  
 aymerōs Dieu sans mesure, comme  
 nous auōs feint que disoit Diotime:  
 mais nous aymerōs Dieu seul. L'en-  
 tendement a tel respect à Dieu, com-  
 me a l'œil à la lumiere du Soleil.  
 L'œil non seulement cherche la lu-  
 miere sur les autres choses: mais aus-  
 si cherche la lumiere seule. Si les  
 corps, les ames, les Anges nous plai-  
 soient, nous n'aymerions pas ceux-  
 cy propres: Mais Dieu en iceux. Es  
 corps nous aymerions l'ombre de  
 Dieu: és ames la similitude de Dieu:  
 és Anges l'image de Dieu. Ainsi au

temps present nous aymerons Dieu  
 en toutes choses , à ce que finale-  
 ment nous aymions toutes choses  
 en luy: parce qu'ainsi viuāt nous par-  
 uiendrōs à tel degré que nous verrōs  
 Dieu, & toutes choses en luy, & l'ai-  
 merōs en foy, & toutes choses en luy  
 Quiconque au temps present se dō-  
 ne du tout à Dieu avecques Charité,  
 finalement se regaigne en iceluy.  
 D'autant qu'il retournera à son Idee,  
 par laquelle il fut créé. Et là de nou-  
 uveau sera reformé, si quelque partie  
 de foy luy manque. Et ainsi reformé  
 demeurera vn avecques son Idee à ia-  
 mais. Je veux que vous sçachiez que  
 le vray homme, & l'Idee de l'hom-  
 me est tout vn. Et pourtant aucun de  
 nous en terre n'est vray homme ce  
 pendant que de Dieu nous sommes  
 séparez, parce que nous sommes de-  
 ioincts de nostre Idee, laquelle est

nostre forme . A icelle nous reduira  
l'Amour diuin aueques vie pieteuſe.  
Certinement nous ſommes icy di-  
uiſez & trompez : mais alors con-  
ioincts par Amour , nous retourne-  
rons à noſtre Idee tous entiers : de  
forte qu'il apparoiſtra que nous auõs  
premierement aymé Dieu és cho-  
ſes , pour puis apres aymer les cho-  
ſes en luy . Et que nous honorons  
les choſes en Dieu pour nous regai-  
gner ſur tout. Et aymant Dieu nous  
auons aymé nous-meſmes.



## ORAI SON VII.

CONCLVSION DE TOVTES LES  
*choses susdittes aueques l'opinion de Gui-*  
*don Caualcant Filosofo.*

## CHAP. I.

**F**INALEMENT Christo-  
 fle Marsupin homme tres-  
 humain, ayant en la dispu-  
 te à représenter la person-  
 ne d'Alcibiade, aueques ces paroles  
 se tourne vers moy. Marsile Ficin, ie  
 m'éioüy fort de la famille de Iean tō  
 amy : laquelle entre plusieurs Che-  
 ualiers tres-illustres en doctrine, &  
 en œuures, a produit Guidō Filoso-  
 fe, diligent tuteur de sa patrie: & aux  
 subtilitez de Logique superieur à  
 tous ceux de son siecle. Cestuy a sui-  
 uy l'Amour Socratique en paroles  
 & en coustumes. Cestuy aueques ses

vers a bréuement conclu ce qui par vous a esté dit d'Amour . Fedre toucha l'origine d'Amour, quand il dist qu'il nasquit du Chaos . Pausanie a diuisé en deux especes l'Amour ja né, à sçauoir Celeste & Vulgaire. Erisimaque a déclaré son amplitude quand il a monstreé que les deux especes d'Amour se retrouuēt en toutes choses. Aristofane a déclaré que c'est que fait la presence de Cupidon en chasque chose, demonstrent par cestuy que les hommes qui estoient premierement diuisez, se refont entiers. Agathon a traité combien grande est sa vertu & puissance, demonstrent qu'iceluy seul fait les hommes bien-heureux . Finalement Socrate enseigné de Diotime, a réduit en sommaire que c'est que cest Amour, quel il est, & dont il est né. Combien il a de parties, à quelle fin il se dresse,

& com-

& combien il vault : Guidon Cauallant  
 Filofofe a comprins toutes ces  
 chofes en fes vers auecques vn inge-  
 nieux artifice. Comme par le ray du  
 Soleil le miroir frappé d'une certaine  
 maniere refplendit & enflamme par  
 ce reflechiffement de fplendeur la  
 laine qui luy eft prochaine. Ainfi  
 veut Guidon que la partie de l'ame  
 nommee de luy obscure fantasie &  
 memoire, cōme vn miroir foit frap-  
 pee de l'image de la Beauté qui tient  
 le lieu du foleil, comme d'un certain  
 rayon entré par les yeux. Et qu'elle  
 en foit frappée de forte, qu'icelle par  
 ladite image fabrique de foy vne au-  
 tre image, quafi comme fplendeur  
 de l'image premiere. Par laquelle  
 fplendeur la puiffance de l'appetit  
 fembrafe non autrement que ladite  
 laine, & qu'embrasée elle ayme. Il  
 adioufte en fon discours que ce pre-

mier Amour embrasé en l'appetit du  
 sens se cree de la forme du corps cõ-  
 prise par les yeux: mais il dit qu'icelle  
 forme ne s'imprime point en la fan-  
 tasie en la maniere qu'elle est en la  
 matiere du corps, mais sans matiere.  
 Neantmoins de telle sorte qu'elle  
 soit image d'un certain homme mis  
 en certain lieu sous certain temps. Et  
 que de cest image reluist soudain en  
 la Pensée vne autre espee, laquelle  
 n'est plus similitude d'un particulier  
 corps humain, comme elle estoit en  
 la fantasie, ains est vne raison com-  
 mune, & diffinition egaleement de  
 toute la generation humaine. Don-  
 ques ainsi que de la fantasie, depuis  
 qu'elle a prinse l'image du corps,  
 naist en l'appetit du sēs serf du corps,  
 l'Amour encliné au sens: Ainsi de  
 ceste espee de l'entendement & rai-  
 son cõmune, comme tres-eslõgnee

du corps, naist en la volonté vn autre Amour fort estrange de la compagnie du corps. Il met le premier Amour en la Volupté, le second en la Cōtemplation. Et estime que le premier se reploye alentour de la particuliere forme d'un corps, & que le second se dresse enuiron l'vniuerselle Beauté de toute la generation humaine: Et que ces deux Amours en l'homme combattent entre eux mesmes. Le premier tire en bas à la vie voluptueuse & bestiale: le second en hault à la vie Angelique & contemplatiue s'eleue. Le premier est plein de passion, & se trouue en plusieurs gēts. Le second est sans perturbatiō, & est en peu. Ce Filosofo aussi a meslé en la creation de l'Amour vne certaine tenebrosité de Chaos, laquelle cy dessus vous auez mise: quand il dit que l'obscure fantasie fillumine,

& que de la meſſange de ceſte obſcurité & de ceſte lumière naiſt l'Amour. Il met auſſi ſa première origine en la Beauté des choſes diuines. La ſeconde. en la Beauté des corps: car quand il dit en ces vers, S O L E I L  
E T R A Y O N : par le Soleil il entéd la lumière de Dieu: & par le rayon la forme des corps. Et veut que la fin d'Amour reſponde à ſon commencement, de ſorte que l'inſtinct d'Amour faiçt choir quelcun iuſques au touchemēt du corps, & en fait monter aucuns iuſques à la viſion de Dieu.

*QUE SOCRATE FUT LE VRAI  
amant, & qu'il fut ſemblable à Cupidon.*

## CHAP. 2.



Luffit d'auoir iufques icy  
 parlé de l'Amour: Venons  
 maintenant à Socrate, & à  
 Alcibiade . Puis que les  
 Conuiez auoyent affez loüé le Dieu  
 des Amants: Restoit de loüer ces  
 Amoureux, lefquelz enfuyuent le-  
 gitimement cestuy leur Dieu.  
 Tous les efcriuains f'accordēt qu'en-  
 tre tous les Enamourez ne fut au-  
 cun qui aymaft plus legitimement  
 que nostre Socrate . Cestuy com-  
 me ainfi soit que par tout le cours  
 de fa vie manifeftement fans aucune  
 hypocrisie il fuyuiſt derriere le char  
 de Cupidon; Si eſt-ce qu'il ne fut ia-  
 mais infamé d'aucun d'auoir moins  
 qu'honneſtement aymé. Cestuy par  
 ce qu'il eſtoit de vie ſeuere, & repre-  
 noit ſouuēt les vices d'autrui, eſtoit  
 ja tombé en la diſgrace de pluſieurs  
 & puiffants hommes, comme a de

coustume celuy qui ne taist point la verité. Pour ceste occasion trois forts puissants Citoyens luy furent ennemis sur tous les autres, Anite, Melite, Licon : & outre ceux-cy trois Orateurs, Trasimaque, Polio, & Callias. Et entre les Poëtes, Aristofane Comique le poursuyuoit aigrement. Neantmoins ces puissants Citoyens, quand pour courir sus à Socrate le vray-disant ils le menerent en iugement, & l'accuserent par faux tesmoignages, luy imposans quelques fautes & crimes dont il estoit bien éloigné, ne dirēt iamais qu'il aimast moins qu'honnestement. Et les Orateurs ses ennemis ne luy improperent iamais tel vice. Non pas mesme Aristofane Comique en cela ne mesdist iamais de Socrate, quoy que par risée & moquerie il die plusieurs autres choses de luy en ses Comedies. Or croyez



vous que nostre Socrate eust peu e-  
 uiter les veneneuses langues de tels  
 & si grands detraçteurs, fil eust esté  
 souillé de telle note infame? ainçois  
 fil n'eust esté tref-elongné de toute  
 suspicion de tel crime? Dites moy, ô  
 tref-vertueux amis, auez-vous prins  
 garde à ce que cy dessus i'ay fort con-  
 sideré, q̃ quād Platō depeint Cupidō  
 il le retrace & desseigne au plus pres  
 à l'image naturelle & vie de Socrate.  
 Comme fil vouloit dire que le vray  
 Amour & Socrate sont fort sembla-  
 bles entr'eux. Et que pourtant Socra-  
 te sur tous les autres est vray & legi-  
 time Amoureux. Ramenez bien en  
 vostre entendement ceste peinture  
 de Cupidon, & vous verrez en icelle  
 Socrate figuré. Mettez vous deuant  
 les yeux la personne de Socrate, &  
 vous le verrez MAIGRE, ARIDE,  
 ET DEFAIT. Socrate fut tel, parce

qu'il estoit de nature melâchologique.  
**M A I G R E**, pour la ieune, & par ne-  
 gligēce mal en cōche. En outre vous  
 le verrez **N V D**, c'est à dire vestu d'v-  
 ne simple & vieille mâteline. **A V E C**  
**L E S P I E Z N V D S**, parce que com-  
 me Fédre tesmoigne en Platon, So-  
 crate alloit tousiours avecques les  
 piedz nuds. **H V M B L E**, **E T V O**-  
**L A N T B A S**. Car le regard de So-  
 crate estoit tousiours fiché en terre,  
 comme dit Fedon : Il hantoit en vils  
 & bas lieux, comme aux boutiques  
 de certains tailleurs, ou de Simon  
 Cordonnier. Il vsoit de mots rusti-  
 ques & grossiers ainsi que luy repro-  
 che Callicle au Dialogue intitulé  
 Gorgias. Il estoit aussi tant debōnai-  
 re que combiē que plusieurs fois on  
 luy dist paroles fort iniurieuses, &  
 que quelquefois sans coulpe il fust  
 battu : toutesfois en son cœur il ne

fement iamais . SANS MAISON. Socrate estât interrogé d'où il estoit, respondit, Je suis du Monde. Là est le pays, où est le Bien . Il n'auoit point de maison qui fust à luy, ny plume en liât, ny viure delicat, ny meuble precieux. IL DORT AVX PORTES, AV CHEMIN AV CIEL SE-REIN. Ces choses signifient la poitrine de Socrate ouuerte, & le cueur manifeste à chascun . Et qu'il se deloit aussi de la veüe & de l'ouye, qui sont les portes de l'ame. D'auantage, q̃ Socrate alloit assuré, & sans peur aucune par tout . Et quād le besoing le requeroit, il s'endormoit en quelque part que le sommeil le surprint, enuelopé en sa pource manteline.

TOVSIOVS POVRE. Car qui est celuy qui ne sçache que Socrate fut fils d'un Tailleur ou Sculpteur, & & d'une qui gardoit les femmes en

couche. Voire mesmes Socrate en sa  
 vieillesse alloit gagner son viure, tail-  
 lant & besongnant de ses propres  
 mains, & n'eut iamais tant qu'il peust  
 nourrir soy & sa famille. Et se van-  
 toit en tout lieu d'auoir l'entende-  
 ment pource. Il interrogeoit cha-  
 cun, & disoit qu'il ne sçauoit rien.  
 V I R I L, Socrate estoit d'un cou-  
 rage constant, & de sentence in-  
 surmontable de sorte qu'il meprisoit  
 les promesses des Princes, & refusoit  
 leur argent. Et maintesfois estant de  
 eux appellé n'y voulut pas aller. En-  
 tre les autres il mesprisa Archelas  
 Macedonien, Scopas Crannonien,  
 Euriloque Larisseen. H A R D Y, ET  
 T E R R I B L E: combien fut grande la  
 force de Socrate au fait des armes,  
 Alcibiade le raconte copieusement  
 au banquet. Et ayant Socrate eu vi-  
 ctoire en Potidee, conceda volôtiers

son triomfe à Alcibiade. **VEHE-**  
**MENT:** Socrate estoit en paroles &  
gestes plein de grãde efficace, & fort  
prompt: Selon que Zopire maistre  
pour iuger en fisionomie, c'est à dire,  
par l'inspection de la face, auoit iugé  
Socrate estre homme euenté: & aussi  
souuentesfois enflammé en parler, il  
auoit accoustumé de ietter les mains  
çà & là, & se tirer le poil de la barbe.  
**FACOND,** Socrate en la dispute  
trouuoit arguments asses egallemēt  
pour le si & le non de la chose pro-  
posée: & combien qu'il vſast de vo-  
cables rustiques & païsanesques,  
neantmoins il esmouuoit plus les  
cœurs des auditeurs, que Themisto-  
cle & Pericle, ny que tous les autres  
Orateurs, ainsi que de luy tesmoigne  
Alcibiade au Banquet. **IL TEND**  
**AGVETS AVX BEAVX ET**  
**AVX BONS.** Bien disoit Alcibiade

que Socrate luy auoit tousiours mis des aguets: Socrate estoit facilement pris presque cōme de certains dresseurs d'embusches de ceux qui demonstroient auoir vne honneste apparence: & luy cōme dresseur d'embuscades à sa fois aussi prenoit les Beaux, quasi comme avecques rets, & les conduisoit à la Philosophie. FIN ET ACCORT APIPEVR. assez a esté dit cy dessus que Socrate auoit accoustumé d'apiper & attirer de la forme du corps à la diuine espee: & au Protagore Platon l'affirme estre machinateur. Socrate en plusieurs sortes comme demonstrent les Dialogues de Platon confutoit les Socrates. Il confortoit les adolescents, il enseignoit les hommes modestes. STVDIEUX DE PRVDENCE. Socrate fut doué de si grande prudēce, & de si grande perspicuité à preuoir,

que quicōque faisoit cōtre son conseil, il luy en arriuoit mal, ainsi que Platō recite au Theages. **P A R T O V-  
T E S A V I E V A F I L O S O-  
F A N T.** Cestuy quand il se defendit au conspect des iuges iniques, qui reprenoient sa vie Filosofique, dist hardiment : Si vous me voulez deliurer de la mort avecques ceste condition que ie n'aille plus filosofant, ie vous dy que plustost ie veux mourir, que laisser la filosofie. **E N C H A N T E V R  
I O V E V R D E P A S S E - P A S S E,  
C A V T E L E V X, S O F I S T E.** Alciade disoit que les paroles de Socrate l'emouuoient & l'adoucissoient plus que les melodies de Marsie & d'Olympe excellents Musiciens. Et que Socrate ait eu vn Demon familier ses amis l'escriuent, & les ennemis en feirent mention en son accusation. Outre-plus Aristofane Comi-

que, & les ennemis de Socrate, l'appellerent Sofiste, par-ce qu'il auoit egalle puissance à conforter & deconforter AV MILIEV ENTRE LA SAPIENCE ET L'IGNORANCE. Socrate disoit, bié que tous les hommes soyent ignorants, toutesfois ie suis different des autres en ce que ie connoy mon ignorance, là où les autres ne connoissent point la leur. Par ainsi il estoit au milieu entre la sapience & l'ignorance: lequel encor qu'il ne sceust point les choses, neâtmoins sçauoit bien son ignorance. Par toutes les choses dessusdites il apparoit Socrate en tout estre semblable au Dieu Amour, & pourtāt qu'il estoit amateur legitime. De sorte qu'à bon droit Alcibiade quand les autres cōuiez eurent loué l'Amour, iugea que Socrate deuoit estre loué, comme vray seruiteur & obseruateur de ce



Dieu . A fin que nous entendions qu'en loüant Socrate: on louë pareillement tous ceux qui aiment comme Socrate . Quelles sont les loüéges de Socrate, vous l'avez ouy icy. Et Alcibiade au Banquet l'a traité bien au long . Or en quelle sorte aymoit Socrate, chascun le peut cognoistre, qui remet en memoire la doctrine de Diotime : car il aymoît de la forme & maniere que Diotime a cy dessus enseigné.

*DE L'AMOUR BESTIAL, ET  
comme c'est vne espee de folie.*

C H A P. 3.

**M**AIS quelcun parauenture me demandera quelle vtilité apporte à la generatiõ humaine cest Amour Socratique, pourquoy il soit digne de

tant de louenges . Et au rebours que  
 c'est que donne l'Amour contraire.  
 Je le vous diray repetant de loing ce-  
 ste matiere. Nostre Platon diffinit au  
 Fedre la fureur estre vne alienation  
 d'entendement: & enseigne deux gé-  
 res d'alienation, desquelles il estime  
 que l'une vienne d'infirmité humai-  
 ne, l'autre d'inspiration diuine. Il ap-  
 pelle la premiere, folie: la seconde,  
 fureur Diuine. Par la maladie de fo-  
 lie l'homme tombe sous l'espece de  
 l'homme, & d'homme presque de-  
 uient beste. Il y a deux genres de fo-  
 lie: l'une naist de default de cerueau,  
 l'autre de deffault de cueur. Quel-  
 quefois le cerueau est occupé de la  
 cholere bruslee, quelquefois du sang  
 bruslé, quelquefois de la noire lie  
 du sang: & de là les hommes deuiē-  
 nent fols. Ceux qui sont tormentez  
 de la cholere bruslee, encor qu'ils ne  
 soient

foyēt d'aucuns iniuriez, se courrou-  
 cent aigrement, crient fort, se iettent  
 sus quicōque ils rencontrent, & met-  
 tēt la main & à foy & à autrui. Ceux  
 qui sont occupez du sang brulé, ou-  
 trepassent de beaucoup mesure en ri-  
 sees, se vantent sur tous, promettent  
 de foy grandes choses. Et avec bal &  
 chants demenent grand feste & ioye.  
 Ceux qui sont greuez de la noire lie  
 du sang sont tousiours melancholi-  
 ques, & se feignent certains songes,  
 lesquels en presence les espouuētent,  
 & les font craindre pour l'aduenir.  
 Et procedent ces trois especes de fo-  
 lie de default de ceruelle. Car quand  
 les humeurs se retiennent au cueur,  
 elles produisent angoisse & lascheté,  
 non pas proprement folie. Mais elles  
 engendrent propremēt la folie quād  
 elles montent au cerueau. Et pourtāt  
 on dit q̄ ces especes de folie proce-

dét de default de ceruelle. Mais nous disons que par default de cueur viét proprement la folie, de laquelle ceux sont affligez, lesquels se voyét en l'Amour perdu. A ceux-cy faullement est attribué le sacré sainct nom d'Amour. Mais d'autant qu'il ne semble pas que nous vueilliōs restreindre le vocable commun, encores en ceux-cy vsons nous du nom d'Amour.

*QUE L'AMOUR VULGAIRE EST  
un enforcellement d'yeux.*

CHAP. 4.

**E**T vous mes amys, soyez  
fil vous plaist attentifs, &  
des oreilles, & de l'entēde-  
ment à ce que ie diray. Le  
sang en l'adolescence est subtil, clair,  
chauld, & doux : parce au progrez  
de l'age se resoluant les subtiles par-

ties du sang il s'epessit, & s'epessissant  
deuiant sang noir. Celuy qui est sub-  
til & rare, est pur & luisant : & celuy  
qui est grossier & épais, est noirastre  
& obscur . Mais pourquoy disons  
nous que le sang en l'adolescence est  
chaud & doux? Parce que la vie, &  
le principe de viure, c'est à dire, la ge-  
neration, consiste au chaud & en  
l'humide, & que la semence est chaul-  
de & humide: Telle nature principa-  
lement en l'enfance & adolescence  
est en vigueur: aux ages suyans peu  
à peu elle se change en siccité & froi-  
deur qualitez contraires . Et pourtant  
le sang en l'adolescence est subtil,  
clair, chaud, & doux. Mais d'autant  
qu'il est subtil, pourtant est-il clair:  
parce qu'il est nouveau, il est chaud  
& humide : parce qu'il est chaud &  
humide, pourtant est il doux: car la  
douceur naist en la meslange du

chauld & de l'humide . A quelle fin dy-ie cecy? Je le dy afin que vous entendiez en quel age les esprits sont subtils, clairs, chauds, & doux . Car comme ainsi soit que les esprits s'engendrēt du chaud du cueur du plus pur sang : ils sont tousiours tels en nous, quelle est l'humeur du sang. Mais comme ceste vapeur du sang, qui se nōme esprit, naissant du sang est telle que le sang : ainsi elle transmet dehors rayons semblables à soy par les yeux, cōme par des fenestres de verre. Et comme le Soleil, qui est le cueur du monde, par son cours respand la lumiere, & par la lumiere diffond ses vertus en la terre : ainsi le cueur de nostre corps par vn sien perpetuel mouuement, agitant le sang à soy prochain, d'iceluy respand les esprits en tout le corps . Et par iceux diffond les estincelles des rayons en

tous les membres , principalement par les yeux : car l'esprit estant tres-leger , monte facilement aux parties du corps les plus hautes. Et la lumiere de l'esprit, plus abondamment resplendit par les yeux : car les yeulx sur tous les autres mēbres sont trās-parents & nets . Or qu'és yeux, & au cerueau y aye quelque lumiere, bien que petite, plusieurs animaulx que nous voyons de nuiēt en donnent tesmoignage & nous en font ample foy, desquels les yeux esclairent en tenebres. Il auient aussi que si quelcū en certaine maniere presse avec le doigt le coing, c'est à dire, l'angle larmieux de la prunelle de l'œil, le contournant tant soit peu, il semble que dedans l'œil il voye vn cercle de lumiere. On dit ençor qu'Octauiā Cesar auoit les yeux si clairs & resplendissants, que quand fermement &

vehementemēt il en tenoit la lumie-  
 re fichee sur quelcun, il le contrei-  
 gnoit de regarder ailleurs, comme  
 fil se fust esblouy au Soleil. Tibere  
 aussi auoit les yeux grands, & quel-  
 quefois eueillé du sommeil, par bref  
 espace de temps au milieu des te-  
 nebres nuitalles il voyoit claire-  
 ment. Mais que le rayon qui se tranf-  
 met dehors par les yeux tire quant  
 & soy la spirituelle vapeur, & que ce-  
 ste vapeur tire avec soy le sang, d'icy  
 nous le pouuons entendre, asçauoir,  
 que ceux qui regardent fermement  
 les yeux d'autrui infirmes & rouges,  
 tombent facilement au mal des yeux,  
 à cause des rais qui procedent des  
 yeux infirmes. Dont il apparroist que  
 le ray s'estend iusques à celuy qui re-  
 garde: & ensemble avecques le ray  
 court la vapeur du sang corrompu,  
 par la contagion de laquelle deuient



infirmes l'œil de qui le void. Aristote  
 escript que quand les femmes ont  
 leurs fleurs souuentesfois en regar-  
 dant elles souillent & tachent le mi-  
 roir de gouttes sanguines. Je croy que  
 cela prouient de ce que l'esprit qui  
 est vapeur de sang, est presque vn cer-  
 tain sang tres-subtil, de maniere qu'il  
 ne se manifeste point aux yeux, mais  
 s'epessissant sur la sur-face polie du  
 miroir, il se fait visible. Iceluy frappât  
 en matiere rare, comme drap, ou lin-  
 ge, ne se void point : d'autant qu'il ne  
 demeure en la surface de telle matie-  
 re, ains passe dedans. S'il frappe en ma-  
 tiere aspre & reserree comme sont  
 roches & les briques, à cause de l'ine-  
 galité en tels corps il se rompt & dis-  
 sipe. Mais le miroir à cause de sa du-  
 reté aplanie affermit l'esprit en sa sur-  
 face: & à cause de son egalité & poli-  
 tesse il le conserue qu'il ne se brise.

Par sa clarté il conforte & augmente le ray de l'esprit. Par sa froideur il espessit & reserre en gouttelettes la rare & subtile nuee de telle vapeur. Et par la mesme raisõ quãd à bouche ouuerte nous hallenõs fort cõtre vn verre, nous baignõs la surface d'iceluy d'une tressubtile roussee de salive. Par-ce que l'halene qui de la salive vole de hors, estant depuis epeffie & reserrée en la matiere du verre, retourne en fin en humeur de salive. Qui s'emerveillera donc si l'œil ouuert, & avec ferme attetion dressé vers quelcun dardé aux yeux de qui le regarde les fleches de ses rais : & ensemble avec ses fleches, qui sont le chariot des esprits tire ceste vapeur sanguine, que nous appellõs esprit? Delà vient que la fleche veneneuse transperse les yeux, & d'autât qu'elle est dardée du cœur de qui la iette, pourtant elle se brandit

au cœur de l'homme feru, quasi cō-  
 me à vne region qui luy est propre  
 & naturelle. Là elle ferit & blesse le  
 cœur, & en sa rondeur pyramidalle  
 epesse & dure se reserre & s'epessit,  
 & se cōuertit en sang. Ce sang estrā-  
 ger lequel est elongné de la nature  
 du blessé, trouble le sang propre de  
 celuy qui a receu la playe. Et le sang  
 propre troublé & presque empoi-  
 sonné deuient infirme & debile. De là  
 vient l'enforcellement, c'est à dire le  
 mal de l'œil en deux manieres. Le re-  
 gard d'un puant vieillard, ou d'une  
 femme ayant ses malles sepmaines,  
 cause le mal des yeux, & presque en-  
 forcelle un petit enfant. Le regard  
 d'un adolescent faict le mal de l'œil  
 à un plus vieil. Et d'autant que l'hu-  
 meur du vieillard est plus froide &  
 tardiue, à peine elle touche en l'en-  
 fant le dos & sur-face du cœur: & par


ce qu'elle n'est pas fort propre & idoyne à passer outre, biẽ peu elle esmeut le cœur, voire si à cause de l'enfance il n'est fort tendre. Et pourtant c'est vn mal d'œil & enforcellemẽt léger. Mais celuy est vn enforcellemẽt & mal d'œil tresgrief auquel la persõne plus ieune ferit & blesse le cœur de la plus vieille. C'est, ô mes amis, ce dont le Platonique Apulee se cõplaignoit amerement disant. Toute l'occasion & origine de ceste mienne douleur, voire ma medecine & ma santé seul tu la sçais. Car ces yeux tiẽs passans par mes yeux iusques au centre de mon cœur emeuuẽt vne aspre inflãmaison au dedãs de mes moüelles. Aye doncques pitié de celuy, lequel perit à ton occasiõ. Mettez vous deuant les yeux Fedre Mirrinusiẽ, & Lisias Orateur Thebain de Fedre enamouré. Lisias Baloc à bouche bee

regarde fermement en la face de Fédre: Fédre aux yeux de Lifias tend & décoche viuement les estincelles de ses yeux, & auecques ces estincelles transmet l'esprit vers Lifias. En ceste reciproque rencontre d'yeux le ray de Fédre se mesle facilement auecques le rayon de Lifias, & l'esprit de l'un s'ente & allie facilement auec l'esprit de l'autre. Ceste vapeur d'esprit qui fut engendree du cœur de Fédre, soudain s'euente au cueur de Lifias, & à cause de la dure substance du cueur de Lifias s'y epeffit & reserre: & reserrée de nouveau redeuient sang, comme ja elle auoit esté de la nature du sang de Fédre, de sorte que là auient chose fort emerueillable, c'est que le sang de Fédre maintenant se trouue au sang de Lifias. Dequoy l'un & l'autre est contreint de crier. Lifias dit à Fédre, O Fédre

*Cecy se doit  
entendre de  
l'homme ste A-  
mour & bien-  
ueillance na-  
turelle entre  
deux person-  
nes: Car tou-  
tes choses sont  
nettes auec  
nets.*

mon cueur ! O mes entrailles tref-  
cheres ! Fédre dit à Lifias , O esprit  
mien ! ô mon sang Lifias ! Fédre suit  
Lifias , parce que le cueur recherche  
son humeur : Lifias poursuit Fédre ,  
parce que l'humeur sanguine recher-  
che le propre vaisseau & le propre  
siege . Et Lifias ensuit Fédre plus ar-  
demment par-ce que le cueur sans  
la plus petite parcelle de son humeur  
vit plus facilement que l'humeur  
sans le propre cueur . Le ruisseau a  
plus de besoing de la fontaine , que  
la fontaine du ruisseau . Doncques  
comme le fer depuis qu'il a receu la  
qualité de la Calamite est tiré de ce-  
ste pierre , & ne la tire pas , ainsi Li-  
fias suit plustost Fédre , que Fédre  
Lifias .

CHAP. 5.

 V E L C V N parauéture di-  
ra, Dea ! peult bien vn ray  
subtil, vn esprit tres-leger,  
vn peu de sang de Fedre si  
toft, si fort, & si cōtagieusement tra-  
uailer tout Lifias? Cecy ne semblera  
point merueilleux, si on confidere  
les autres infirmittez qui s'acquierent  
& se prennent par contagion, com-  
me demengeaison, rongne, lepre, mal  
de costé, douleur phtifique, dysen-  
terie, rougeur des yeux, & pestilence.  
Or ie dy que la contagion d'Amour  
vient legerement, & sur toutes autres  
pestilēces est tresgriefue & domma-  
geable. Par-ce que ceste vapeur spi-  
rituelle, & le sang qui du plus ieune  
s'infond au plus viel, a quatre quali-

tez , comme nous auõs traité cy des-  
 fus: Il est clair, subtil, chauld, & doux.  
 Par-ce qu'il est clair il se conforme &  
 vnit aisement avecques la clarté des  
 yeux, & des esprits, qui sont au vieil-  
 lard : Et par ceste consonance attrait  
 & alleche. De là vient qu'ils le boi-  
 uent auidement & à longs traits. Par  
 ce qu'il est subtil, il vole legerement  
 au cueur : & d'iceluy facilement par  
 les veines & par le pouls se respand  
 par tout le Corps . Par-ce qu'il est  
 chauld, il agit avecques vehemence,  
 & meut le sang du Vieillard le con-  
 uertissant en sa nature : C'est ce que  
 touche Lucrece quand il dit,

*De la douce Venus la goutte & la liqueur  
 Distillant soefuement au centre de ton cueur  
 Laisse encor apres soy une ennuyeuse cure.*

Outre-plus , par-ce qu'il est doux , il  
 conforte les parties interieures , les  
 paist & delecte. De là vient que tout



le sang de l'homme depuis qu'il est mué en la nature du sang iuuenil, appetite necessairement le corps du ieune, afin qu'il habite en ses propres veines: Et afin que le nouveau sang passe par les veines nouuelles & tendres. Il auient aussi que tel malade est tout ensemble esmeu entre volupté & douleur, pour l'amour de la clarté & de la douceur de telle vapeur & sang. La clarté alleche, la douleur delecte. Il est encores meue de douleur à cause de la subtilité & de la chaleur. La subtilité diuise & decoupe les parties interieures: La chaleur oste à l'homme ce qui estoit sien, & le mue en la nature d'autrui. Et à cause de ceste mutation, ne le laisse point reposer en soy mesme, ains le tire tousiours vers la personne, de laquelle il fut feru & blessé. Ce que designoit Lucrece quand il disoit:

*A l'obiet nous attrait la chair & corps vainqueur  
 Dont fut nauré d'Amour & l'esprit & le cuer:  
 Car tous le plus souvent tombent en ceste playe,  
 Et le sang celle part surparoist, flambe & raye  
 Dont l'ulcere & le coup nous venons recevoir:  
 Et si bien pres de nous l'ennemy se fait voir  
 Le sang & rouge humeur vers luy court, & l'occupe.*

Lucrece en ces vers veult que le sang de l'homme, lequel a esté feru & blecé du rayon des yeux, coure vers celuy qui l'a feru: non autrement que le sang de celuy qui fut occis de glaiue se debonde & court vers le meurtrier. Si vous recherchez la raison de ce miracle ie le vous eclarciray en ceste maniere. Hector bleça & tua Patrocle: Patrocle tourna les yeux vers Hector qui le ferut: Dont son penser iuge qu'il se deuoit venger: & soudain la cholere s'embrase à la vengeance. De la cholere s'enflamme le sang, lequel enflammé court soudain à la bleceure tāt pour defendre celle partie,

tie, que mesmes pour se venger, au mesmes lieu courent les esprits: & les esprits par-ce qu'ils sont legers volēt dehors iusques à Hector: & passent dedās luy, & à cause de sa chaleur s'y maintiennent iusques à vn certain tēps, cōme par maniere de dire iusqu'à sept heures. Si durāt ce tēps Hector s'approchāt du nauré, regarde atētiuemēt la playe, la plaie se debōde & espond le sang deuers luy. Ce sang peut sortir vers l'ennemy, soit parce que toute la chaleur n'est pas encor esteinte, & que le mouuement interieur n'est pas finy: soit parce qu'un peu au parauant il estoit esmeu alencōtre de luy: soit aussi parce qu'il recourt à ses esprits, & les esprits tirēt à soy leur sang. En semblable maniere Lucrece veut que le sang de l'homme qui est feru d'Amour, coure soudain vers celuy qui l'a blessé. La sen-

tence duquel me semble tres-veritable.

DE L'ESTRANGE EFFECT  
de l'Amour Vulgaire.

CHAP. 6.

**D**IRAY-IE maintenant, ô tres-honnestes amys, vn effect estrange qui s'en ensuit, ou biẽ si ie le passeray sous silence? Certes ie le diray puis que la matiere le requiert, bien que ce semble estre chose deshonneste. Mais qui est celuy qui puisse en tout honnestement reciter les choses deshonnestes? Lucrece le plus malheureux de tous les amants dit, que ceste grande mutation qui se fait au corps du plus vieil, laquelle s'incline vers la complexion de la personne plus ieune, contreint que cestuicy s'efforce

de trāsferer tout son corps en icelle,  
 & tirer tout le corps d'icelle en soy: à  
 celle fin qu'ou bien l'humeur tendre  
 trouue tendres vaisseaux, ou vraye-  
 ment que les tendres vaisseaux trou-  
 uent l'humeur tēdre. Or comme ain-  
 si soit que la semence coure de tout  
 le corps, les amoureux estiment (selō  
 Lucrece) que par le seul enuoy ou at-  
 trait d'icelle, ils peuuent donner tout  
 leur corps à autrui, & tirer en soy  
 tout le corps d'autrui. Or que les a-  
 mants desirent en soy receuoir toute  
 la personne aymee, Artemisie fem-  
 me de Mausole Roy de Carie le de-  
 monstre euidemmēt, laquelle ayma  
 tellement son mary par sur toute  
 creance d'affection humaine, qu'elle  
 reduisit en pouldre le corps d'iceluy  
 mort, laquelle detrempee en eau elle  
 beut toute.

CHAP. 7.

**Q**R que ceste maladie soit au sang, cōme nous auons dit plusieurs fois, ie vous en dōneray vn signe trefclair, asçauoir que telle maladie ne dōne aucun repos au poure malade. Et vous sçaez que les Medecins & Filosofes naturels mettent la Fieure continue au sang: Celle qui donne six heures de repos, au flegme. Celle qui donne relasche d'un iour, en la cholere iaulne: & celle qui en donne deux iours, en la melācholie, ou cholere noire. A bon droit dōques nous mettōs au sang la fieure de l'Amour: ie dy au sang melancholique, comme vous auez oüy en l'Oraison de Socrate. Du sang melancholique

naist tousiours le penser fiché & profond.

COMME L'AMANT DEVIENT  
*semblable à l'aymé.*  
CHAP. 8.

**E**T pourtant qu'aucun de vous ne s'emerveille, s'il oyt dire que quelque Amoureux aye conceu en son corps quelque semblance de la personne aymée. Les femmes grosses souuentes fois desirāt le vin, pensent vehementement au vin desiré. Ceste forte imaginaison émeut les esprits interieurs, & les emouuant depeint en iceux l'image du vin desiré. Ces esprits emeuuent semblablement le sang, & en la rendre matiere de la cōception empreignent & engrauent l'image du vin. Or qui est si peu pratic & experimenté aux affaires hu-

Z iij

maines qui ne sçache qu'un amant  
 appetite plus ardemment la personne  
 aymee, que les femmes grosses n'ap-  
 pettent le vin? Et pourtant il y pense  
 plus fort & plus ferme. De sorte que  
 ce n'est pas de merueille que le visa-  
 ge de la personne aymee engraué au  
 cueur de l'amant, se depeigne par tel-  
 le cogitation en l'esprit, & de l'esprit  
 s'imprime au sang. Specialemēt par-  
 ce qu'aux veines de Lisias ja est engē-  
 dré le sang tres, mol de Fedre, de for-  
 te que facilement le visage de Fedre  
 peut reluire en son mesme sang. Et  
 parce que tous les membres de tout  
 le corps, comme chascun iour ils ta-  
 rissent, ainsi se baignans & humectās  
 peu à peu par la rousée du nourrisse-  
 ment ils reuerdoyent. Dont s'ensuit  
 que de iour en iour, le corps de chaf-  
 cun, lequel peu à peu deseiche, sem-  
 blablement se refait. Les membres se



refont par le sang, lequel coule par les ruisseaux des veines. Doncques vous esmerueillerez-vous, si le sang depeint de certaine semblâce desseigne le mesme aux membres, de sorte que finalement Lisias deuienne semblable à Fedre en quelque couleur, ou lineament, ou affection, ou geste?

*QUELLES SONT LES PERSONNES  
qui nous font enamourer.*

CHAP. 9.

**Q**UEL C V N, peult estre, demandera de quelles personnes principalement & en quelle maniere senlacent les Amants, & en quelle sorte ils se delient. Les femmes prennent aisement les hommes, & mesmement celles qui mōstrēt auoir en soy quelque naturel masculin. Les masles en-

cores plus facilement prennent les hommes, leur estans plus semblables que les femmes, & ayans le sang & l'esprit plus luyfant, plus chauld, & plus subtil: en quoy se tédent les rets de Cupidõ. Et d'entre les masles ceux là plus legerement enforcellent les masles & les femelles, lesquels sont sanguins au plus hault degré, & cholériques au moindre, & qui ont les yeux grands azurez & luifans, & spécialement si tels hommes vivent chastes. Car par l'usage de l'amoureux accouplement, se resoluās les esprits clairs, le visage serein se ternit & se ride. Les parties susdites, cõme nous auons touché cy dessus sont requises à darder legeremēt les traits qui ont accoustumé de ferir le cueur. Outre plus ceulx là donnent bien tost dans les fillets de Cupidon, à la naissance desquels Venus discouroit par le Liõ,

ou bien la Lune remiroit Venus d'un fort aspect : & ceux aussi qui sont de mesme complexion. Les flegmatiques ne sont iamais prins. Les melancholiques sont prins bien tard , mais depuis qu'ils sont prins , iamais ne se peuuent deslier. Quand la personne sanguine lie la sanguine , le ioug est leger, & le lien doux & agreable, parce que la complexiõ semblable produit l'Amour reciproque & mutuel. Pareillement la douceur de telle humeur donne esperance & confiance aux amants. Quand la personne cholérique enlace la cholérique, telle seruitude est plus difficile. Il est vray q̃ la semblance de la complexion cause quelque récontre de bienvueillance en telles personnes . Mais l'humeur embrasée de la cholere les rend souvent par-ensemble bizarres. Quand la personne sanguine met le ioug à la

cholerique, ou la cholériq̃ à la sanguine: à cause de telle meſlange de l'humeur aigre, & de la douce, naiſt vne certaine alteration d'ire & de grace, de volupté & de douleur. Quand la perſonne ſanguine eſtreint & nouë la melancholique, il en naiſt vn neu perpetuel, mais non miſerable: parce que la douceur du ſang tempere l'amertume de la melancholie. Mais quãd la perſonne cholerique eſtreint la melancholique, il en reſulte vne peſtilence ſur toutes autres mortelle. D'autant que l'humeur tref-aigue de la perſonne plus ieune diſcourt deçà & delà par les entrailles de la plus vieille: dõt la flamme conſume les tédres moiëſſes par laquelle ard & bruſſe le malheureux & miſerable Amant. La cholere eſmeut à courroux & debat: la melancholie à douleur, triſteſſe, & dueil perpetuel.

La fin de l'Amour de ceux-cy souuë-  
fois est celuy-mesme que de Phillis,  
Didon, & Lucrece philosofe. La per-  
sonne flegmatique ou melancholi-  
que, par-ce qu'en elle le sang & les e-  
sprits sont grossiers, ne blesse iamais  
aucun.

*DE LA MANIERE DE S'E-  
namourer.*

CHAP. IO.

**Y** dessus assez nous auons  
dit la maniere comme les  
Amants souffrent le mal de  
l'œil ou enforcellement, si aux cho-  
ses dites nous adioustons encores,  
que les mortels alors principalemēt  
prennēt mal de l'œil, quand frequen-  
tement & fermement dressans leurs  
yeux vers les yeux d'autrui, ils con-  
ioignent les lumieres aueques les lu-  
mieres, & miserablement par iceux  
hument & boyuent l'amour. L'œil

est toute la cause & origine de ceste maladie, comme a chanté Musée, de sorte que si quelque personne a les yeux agreables, encor qu'aux autres membres elle ne soit pas bien composee, neantmoins elle contraint celuy qui la mire en ceste façon d'en deuenir Amoureux. La personne qui au contraire est disposee, inuite plustost à vne bien-uueillance moderee, que non pas à l'amour. La consonance des autres membres outre les yeux n'est pas proprement cause, mais occasion de telle maladie. Parce que telle composition inuite celuy qui void de loing, à s'approcher de plus pres, & depuis qu'il regarde de plus pres le retient bien long-téps beant à remirer tel aspect: & pendât qu'il y est ainsi fiché, la seule r'encontre des raiz lancez par les yeux est celle qui fait la playe. Mais à l'amour

modéré , lequel est participant de la diuinité , & duquel se traite communement en ce Banquet, non seulement l'œil, mais aussi la concorde & plaifance agreable de toutes les autres parties comme cause s'y rencontre.

*DE LA MANIERE DE SE  
deslier de l'Amour vulgaire.*

CHAP. II.

**I**V S Q V E S icy nous auons traité en quelle maniere, & de qui nous sommes prins. Reste que nous môstrions breuement par quel moyen nous nous en pouuons deslier. Le moyen de s'en depestrer est de deux sortes, l'une est de la nature, l'autre est de l'art. Le naturel est celuy qui faict s'œuure avecques certains interual-

les de temps, & est ce moyen cõmun tant à ceste maladie, qu'à toutes autres. Car la demengeaison dure autāt en la peau, comme dure la lie du sang dans les veines, ou la pituite salee dās les membres. Estant le sang esclarcy, & la pituite amortie, la demāgeaison default, & la gratelle s'en va. Neantmoins la meure diligence de l'eucuaision y profite beaucoup. L'eucuaision ou l'onction soudaine est moult dangereuse. Semblablement le trauail & l'agonie des amants dure autant de temps, comme dure ceste poison & infection de sang introduite aux veines par ce mal de l'œil & enforcellemēt. Lequel venin presse le cueur d'une grieue cure, nourrit la playe dans les veines, & ard les membres de flammes inuisibles. Parce qu'il passe du cueur aux veines, & des veines aux membres.



Quand telle poison est esclarcie, le  
 trauail des fols amants commence de  
 cesser. Tel esclarcissement requiert  
 en tous long espace de temps, & le  
 requiert treslong aux melancholi-  
 ques : specialement si en l'influence  
 de Saturne Cupidon les a prins aue-  
 ques ses rets. Outre plus, tel temps  
 est tres\_amer & ennuyeux, fils ont  
 esté mis sous le ioug d'Amour lors  
 que Saturne estoit retrogradé ou bié  
 conioinct aueques Mars, ou vrayé-  
 mēt opposite au Soleil. Aussi ce mal  
 dure fort long temps en ceux, à la  
 naissāce desquels Venus se trouue en  
 la maison de Saturne, ou vrayement  
 remirant d'un fort aspect & Saturne  
 & la Lune. On doibt encor adiouster  
 à ceste purgation naturelle mesme  
 l'industrie de l'art tres\_diligent. En  
 premier lieu il se fault donner garde  
 que nous n'attentions d'arracher ou

d'emonder les choses qui ne sont pas  
encores meures : & que tout d'un  
coup nous ne vueillions retrancher  
aueques grand danger, ce que peu à  
peu & plus seurement nous pouuõs  
decoudre & denoïer . Il faut entre-  
mettre la coustume & l'vfance, & sur  
tout auoir soing, que noz yeux ne se  
r'encontrent aueques les yeux de la  
personne aymee . Et fil y a quelque  
default en l'ame , ou au corps d'icele  
il conuient souuent le r'amener en  
memoire , & employer l'esprit à  
meintes affaires diuerfes & de gran-  
de importance. Souuentesfois se fai-  
re tirer du sang, & vfer de vin clair &  
odoreux , & souuent s'en-yurer afin  
que tirant le viel sang, lequel estoit  
enuenimé il se reface vn sang nou-  
veau, & nouuel esprit. Il est bon aus-  
si d'vfer souuēt d'exercices iusques à  
la sueur, par lesquels les pores & cõ-  
duits

duits du corps fouurent pour en-  
 uoyer dehors les vapeurs malignes.  
 En outre tout ce que les medecins &  
 naturels Filosofes ordonnent pour  
 preseruatifs du cuer: ou nourriture  
 du cerueau, y profitent grandement.  
 Mesmes l'accouplement amoureux  
 vniuersellement est vtile pour oster  
 la cure d'amour, auquel remede s'ac-  
 corde fort Lucrece disant,

*Mais il faut eviter toute trompeuse image,  
 Et l'amorce d'amour, & l'amoureux breuage,  
 Reculer loing de soy, tournant l'esprit ailleurs:  
 Et l'humeur amassée en des vases meilleurs  
 Conuient ensemençer sans la semence bonne  
 Retenir pour l'amour d'une seule personne.*

*DV DOMMAGE DE L'AMOUR.  
 vulgaire.*

CHAP. 12.

Aa

**M**AIS de peur qu'en parlant  
 si long temps d'une telle  
 folie nous n'affoliōs aussi,  
 en peu de paroles nous fer-  
 merons ce pas, disants qu'entre les  
 especes de folie la plus estrange est  
 ceste ennuyeuse cure de laquelle les  
 Amoureux vulgaires sont tornentez  
 iour & nuit: lesquels durant l'amour  
 s'embrasent premieremēt de la cho-  
 lere, & puis s'affligent de l'humeur  
 melancholique: dont puis apres ils  
 tombent en furie, & cōme aueugles  
 n'auisent point en quel precipice ils  
 vont cheoir. Combien ce faulx a-  
 mour est pernicieux & dommagea-  
 ble tant pour les personnes aymeas,  
 que pour les amants, copieusement  
 le dispute Lisias Thebain & Socrate  
 au Fédre de Platon. Et quicōque ay-  
 me ainsi, le sent tresbien. Mais qui  
 pourroit il auoir de pis que cecy, à

sçauoir que l'homme par telle fureur  
deuienne beste?

*DE L'AMOUR DIVIN, ET COM-  
bien il est utile, & des quatre especes  
de fureurs diuines.*

CHAP. 13.

**J**usques icy soit assez dit de  
l'espece de fureur qui pro-  
cede de maladie: mais celle  
espece de fureur laquelle  
Dieu nous inspire, eleue l'hōme par  
dessus l'hōme, & le cōuertit en Dieu.  
La fureur diuine est vne certaine illu-  
stratiō de l'ame raisonable par laquel-  
le sans doubte Dieu retire des choses  
inferieures aux superieures l'ame qui  
est tombee & deceuë des plus hau-  
tes aux plus basses. La cheute de l'a-  
me depuis le seul & vnique principe  
de l'Vniuers iusques au corps, passe  
par quatre degrez, par la Pensée, la

raison, l'opinion & la nature. Car d'autant qu'il y a en l'ordre des choses six degrez desquels l'Vnité diuine tient la supreme, & le corps l'infime: Et d'autant qu'il y a quatre milieux, & lesquels nous auons recitez, il est necessaire que quiconque tombe du premier iusques au dernier, tombe par quatre milieux. L'Vnité diuine est terme & mesure de toutes choses, sans confusion & sans multitude. La Pensée angelique est vne certaine multitude d'Idees: mais c'est vne telle multitude qu'elle est stable euiternelle. La raison de l'ame est multitude de notions & arguments, ie dy multitude mobile, mais ordonnée. L'opinion qui est audeffous de la raison, est vne multitude d'images desordonnées & mobiles: mais est vnté en sa substance, & en vn point. Comme ainsi soit q̃ l'ame, en laquelle habi

te l'opiniõ, soit vne substãce, laquelle  
 n'occupe aucũ lieu . La nature, c'est à  
 dire la puissãce de nourrir, qui est pro-  
 pre de l'ame, & encor la complexion  
 vitalle a semblables conditions, mais  
 elle est diffuse par les poits du corps.  
 Mais le corps est vne multitude in-  
 determinẽe de parties & d'accidens,  
 subiecte au mouuement, & diuisee  
 en substances, moments & points.  
 Nostre ame regarde toutes ces cho-  
 ses: par icelles elle descend, par icelles  
 elle mōte . Entant qu'elle naist de l'v-  
 nitẽ principe de l'vniuers, elle ac-  
 quiert vne certaine vnitẽ, laquelle v-  
 nit toute son essence, puissances, &  
 operations : de laquelle & à laquelle  
 les autres choses qui sont en l'ame  
 ont tel respect, comme les lignes du  
 Cercle l'ont du Centre & au Centre.  
 Or ie dy q̃ telle vnitẽ non seulement  
 vnit les parties de l'ame entr'elles, &

avec toute l'ame, mais aussi unit toute l'ame avecques l'unité, qui est cause de tout l'univers. La même ame entant qu'elle reluit par le rayon de la Pensée divine tempere les Idées de toutes choses par l'entendement avecques une acte stable. Entant qu'elle se retourne en soy-même, elle considère les raisons universelles des choses, & en argumentant discourt des principes aux conclusions. Entant qu'elle regarde les corps, elle rejoye en son opinion les formes particulières, & les images des choses mobiles reçues par les sens. Entant qu'elle s'encline à la matière, elle use de la nature pour instrument, avec lequel elle meut la matière & luy donne forme. D'où procedent les generations & accroissements, voire même leurs contraires. Vous voyez doncques que l'ame rōbe de l'unité divine, laquelle



est sur l'éternité, à multitude euiternelle. Et de l'Euiternité au Temps: & du Temps au Lieu, & à la Matière. Ie dy qu'alors elle tombe, quand elle se part de la purité, aueques laquelle elle est nee, embrassant par trop le corps.

*PAR QUELS DEGREZ LES Fureurs diuines esleuent l'Ame.*

CHAP. 14.

**P**AR VOY tout ainsi que elle descéd par quatre degrez, aussi est-il necessaire que par quatre elle remonte. La fureur diuine, est celle qui nous haulte aux choses superieures, comme il a esté manifeste par sa diffinition. Il y a donques quatre especes de fureur diuine. La premiere est la fureur Poëtique. La seconde est la

*Des quatre especes de fureur diuine, ou élévation d'esprit.*

Myfteriale, c'est à dire la Sacerdotale. La tierce est la Deuinaison. La quatrieme est l'affection d'Amour. La Poësie depend des Muses: Le Myftere de Bacchus: La Deuinaison de Apollon: & l'Amour de Venus. Certainement l'ame ne peult retourner à l'vnité, si elle ne deuient vnique. Et toutesfois elle est deuenüe multiple, parce qu'elle est tombee au corps, distraite en diuerses operations, & inclinée à l'infinie multitude des choses corporelles. Et pourtant les parties superieures sont presque endormies, les inferieures surmontent les autres: les premieres sont pleines de sommeil, les secondes de perturbation. En somme, toute l'ame est grosse de discorde & dissonance. Donques il nous est besoing principalement de la fureur Poëtique, laquelle par tons Musicaux cueille les parties qui

dorment : par la douceur harmonique adoucisſe celles qui ſont troubles: & finalement par la conſonance de choſes diuerſes chaſſe la diſſonante diſcorde, & tempere les variables parties de l'ame. Toutesfois cela ne ſuffiſt pas encores, parce que reſte encor en l'ame multitude & diuerſité de choſes. Donques il y fault adiouter le myſtere appartenāt à Bacchus lequel par ſacrifices, purgations, & toute ſorte de ſeruiſe diuin dreſſe l'intention de toutes les parties à la Penſee, avec laquelle Dieu ſ'adore. Dont eſtant chaſcune partie de l'ame reduite à la Penſee, lors ſe peut dire l'ame eſtre faiçte vn certain Tout de pluſieurs. Outreplus il eſt beſoing de la tierce fureur, laquelle reduit la Penſee à ceſte vnitè, qui eſt chef de l'ame. Ce qu'Apollon accomplit par la Deuinaiſon; car quand l'ame ſur

l'entendement s'esleue à l'vnité de la  
 Péesee, elle preuoit les choses auenir.  
 Finalement depuis que l'ame est fai-  
 te vn ( cest vn ie dy lequel est en la  
 mesme nature & essence de l'ame )  
 reste que soudain elle se reduise à l'vn  
 qui habite sur l'essence, c'est à dire à  
 Dieu . Ce grand don nous eslargit la  
 Celeste Venus, par le moyen de l'A-  
 mour, c'est à dire, moyennant le de-  
 sir de la Beauté diuine, & moyen-  
 nant l'ardeur du Bien . Doncques la  
 premiere fureur tempere les choses  
 mal agencees & dissonantes . La se-  
 conde fait que les choses temperees  
 de plusieurs parties deuiennēt en vn  
 Tout . La tierce fait vn Tout sur les  
 parties . La quatrieme reduit à l'vn,  
 lequel est sur l'essence, & sur le Tout.  
 Platon au Fedre appelle la Péesee ad-  
 donnee aux choses diuines, Charton  
 en l'Ame, qui yeult dire Guidon du

*Mystere de  
 la Mercayah  
 c'est à dire du  
 cheriot diuin  
 dont traite  
 Eschiel.*

Char de l'Ame. Il appelle l'vnité de de l'ame Chef du Cocher. Il nomme la raison & l'opinion qui discourt par les choses naturelles, le bon cheual : la fantasie confuse, & l'appetit des sens, il le nomme le mauuais ou le noir cheual. Et appelle la nature de toute l'ame Chariot ou Coche: parce que le mouuement de l'ame, presque comme circulaire commēçant de soy, en soy retourne. Où sa cōsideration venant de l'ame, en l'ame se reploye. Il attribue deux aisles à l'Ame, avec lesquelles elle vole aux choses sublimes. D'icelles nous estimons l'une estre la Recherche, avec laquelle Pensee s'efforce continuellement à la verité: l'autre aile, est le desir du bien, par lequel nostre volonté est tousiours ardente. Ces parties de l'ame perdēt leur ordre, quād par la perturbation du corps elles se

cōfondēt. La premiere fureur distingue le bō Cheual, c'est à dire, la raison & opinion du mauuais cheual, c'est à dire de la fantasie cōfuse, & de l'appetit des sens. La secōde soumet le Cheual maling au bō, & soumet le bō au Cocher, c'est à dire à la Pensée. La tierce dresse le Cocher à sō chef, c'est à dire à l'vnité, laquelle est la cime de la Pensée. La derniere tourne le chef du Cocher deuers le chef de l'vniuers. Là où le Cocher est bien heureux, & là elle attache les Cheuaulx à l'auge ou mangeoire, c'est à dire à la diuine Beauté, ce qui se doibt entendre, qu'elle accommode toutes les parties de l'ame à soy subiectes. Et met deuant eux l'ambrosie à menger & le Nectar à boire, c'est à dire leur presente la vision de la Beauté diuine, & par le moyē de la vision la ioye. Ce sont les œuures des quatre fu-

reurs, desquelles Platon dispute généralement au Fedre : & proprement de la fureur Poëtique, au Dialogue intitulé Io : & de la fureur Amoureuse au Bâquet. Orfee fut agité de toutes ces fureurs, dequoy ses liures portent tesmoignage. Mais de la fureur Amoureuse par dessus les autres spécialement furent ravis Sason, Anacreon, & Socrate.

DE TOUTES LES FVREURS  
divines l'Amour est la plus noble.

CHAP. 15.

**D**E toutes ces fureurs la plus puissante & plus excellente est l'Amour. Je dy puissante, par-ce que toutes les autres ont nécessairement besoing de luy : Car nous ne pouuons obtenir Poësie, Mysteres, Deuinaison sans estude diligente, ardente Pieté, & con-

tinuel seruice de Dieu. Or estude, pieté, & adoration ou diuin seruice n'est autre chose qu'Amour. Doncq toutes les fureurs consistent par la puissance d'Amour. L'Amour est aussi tres-excellent, parce qu'à iceluy cōme à la fin, les autres trois fureurs se rapportent. Et cestuy prochainement nous accouple avec Dieu. Mais il y a quatre affections faulses & peruerfes, lesquelles cōtrefont ces quatre fureurs : La fureur Poëtique est contrefaite de la Musique vulgaire, laquelle chatouille seulement les oreilles. La fureur Mysteriale c'est à dire des sacrifices, est contrefaite de la vaine superstition du populace. La fureur Profetique, est cōtrefaite de la fallacieuse cōiecture de l'art humain Celle d'Amour, de l'impetuosité du plaisir charnel. Le vray Amour n'est autre chose qu'un certain effort de



voler à la diuine beauté, excité en nous par le regard de la beauté corporelle. L'Amour faux & peruers, est vne cheute de la veuë au touchemēt.

COMBIEN EST VTILE  
le vray Amoureux.

CHAP. 16.

**V**ous me demãdez à quoy est vtile l'Amour Socratique: Je vous repon: que premierement il est vtile à foy-mesme pour recouurer les ailes avec lesquelles il s'en puisse reuoler en son païs. En outre il est vtile souverainement en son païs pour acquérir l'honneste & heureuse vie. La cité n'est pas faite de pierres, mais d'hommes. Les hommes se doyuent labourer & dresser comme les arbres quãd elles sont tendres, pour les induire à

produire fruits. La cure & le soing des  
 petits enfans consiste en ceux de leur  
 maison. Et depuis qu'ils sont creuz  
 ils outrepassent les loix & coustu-  
 mes receües en la maison par l'ini-  
 que & deprauee vsance de ceux qui  
 leur rient au visage. Or dictes-moy  
 que fera icy nostre Socrate? Permet-  
 tra-il que par l'vsance & coustume  
 des hommes lascifs la ieunesse soit  
 corrumpee? laquelle est la pepiniere  
 de la Republique, qui de nouveau  
 germe chascun iour? Mais s'il permet  
 cela, ou demeurera la charité de la pa-  
 trie? Doncques Socrate donnera se-  
 cours à la patrie, & les enfans d'icel-  
 le, qui sont ses freres, deliurera de pe-  
 stilence. En quelle maniere fera-il ce-  
 la? parauenture qu'il escrira nouuel-  
 les loix, par lesquelles il separera les  
 hommes lascifs & debauchez de la  
 conuersation & familiere hantise des  
 ieunes

ieunes gents. Mais nous ne pouuons pas estre tous Licurgues, ou Solons. A peu d'hommes. est concedee l'authorité de faire loix. Bien peu aux loix dōnees portent obeissance. Que fera doncq Socrate? estimons-nous qu'il vse de voye de fait & de force? ou qu'avec main mise il chasse les deshōnestes vieillards d'avec les plus ieunes? Mais on dit que le seul Hercule a peu combatre avecques les bestes sauuages & monstrueuses. Ceste violēce est fort perilleuse aux autres. Parauenture il y aura vne autre façō de proceder, qui sera que Socrate admoneste, reprenne, & morde les hommes scelerez. Mais l'ame troublee meprise les propos de celuy qui l'admoneste. Et voicy qu'il y a pis, c'est que souuent elle met la main à l'admonestant. Et pourtant Socrate esprouuant pour vn temps ceste ma-

niere de proceder, fut frapé de l'un à coups de poing, de l'autre à coups de pied. Il reste à la ieunesse vne seule voye de son salut: c'est la conuersatiō de Socrate avec elle. Pour ceste cause ce Filosofo par l'oracle d'Apollō iugé le plus sage de tous les Grecz, meu de charité enuers la Patrie, se mesloit & hantoit familièrement avec les ieunes hōmes par toute la Cité. Ainsi le vray Amoureux defend la ieunesse des faulx Amants, nō autrement que le diligēt pasteur defend le troupeau des agneaux innocents de la gueule des loups gloute & pestilencieuse. Et d'autant que les pareils hātent facilemēt avecques leurs pareils, Socrate se faisoit pareil aux plus ieunes avecques mots plaisants, simplicité de paroles, & purité de vie: & se faisoit soy mesme de vieillard enfant, afin que par la domestique & ioyeu-

se familiarité il peust quelquesfois des enfans faire des hommes vieux & sages. La ieunesse estant inclinee à la volupté, ne se peut prendre sinon avec l'amorse du plaisir, par-ce qu'elle fuit les maistres durs & seueres. A ceste cause cestuy nostre tuteur & gardain de l'adolescence, mesprisant pour le salut de la patrie tous ses propres affaires, print du tout sur soy la cure des ieunes hommes. Et premierement les amorse avecques vne certaine douceur de plaissant & ioyeux entregét. Apres les auoir ainsi amorsez, il les amoneste vn peu plus grauelement. En fin il les reprend avec façons plus seueres. Si bien qu'en ceste sorte il regaigna Fedon ieune homme debauché au lieu deshonneste public en Athenes, & l'ostant de telle calamité en feist vn digne Philosofe. Il contreignit nostre Platon, lequel se-

estoit perdu en fables Poëtiques, de  
 ietter au feu ses vers, & suyure les e-  
 studes plus precieux, desquels cha-  
 cun iour nous goustons les fruiçts. Il  
 ramena Xenofon d'une sur-abôdan-  
 ce vulgaire à la sobriété des sages. Es-  
 schine & Aristippe de pauvres il les  
 feist deuenir riches: Fedre d'Orateur,  
 Philosofe: Alcibiade d'ignorant, tref-  
 docte. Carmide graue & pudique:  
 Theages iuste & fort defenseur de la  
 patrie. Il feist passer Eutideme &  
 Memnon des fallacieux arguments  
 des Sofistes à la vraye sapience. Dont  
 auint que combien que la coustume  
 & vfance de Socrate fust ioyeuse &  
 gaye sur toutes autres, si est-ce qu'elle  
 estoit encores beaucoup plus vtile  
 que plaifante. Et selon que tesmoi-  
 gne Alcibiade, Socrate fut beaucoup  
 plus aimé des ieunes hommes, qu'il  
 n'en aima aucun d'eux.

EN QUELLE MANIERE ON DOIBT  
rendre graces au saint Esprit qui nous à illuminez  
& embrasé à disputer D'Amour.

## CHAP. 18.

**V**S QVÉS icy, ô tresbõs  
Conuiez, nous auons as-  
sez heureusement trouué  
que c'est qu'Amour, quel  
est le vray Amant, combien est grã-  
de l'vtilité du vray Amoureux, pre-  
mieremēt par voz disputes, & depuis  
par la miēne. Dites moy qui est l'au-  
teur, qui est le maistre de ceste inuē-  
tion tant heureuse? sçachez que c'est  
le mesme Amour cause de le trou-  
uer, lequel de nous a esté icy trouué.  
Car no<sup>9</sup> embrasez d'Amour de trou-  
uer l'Amour, nous auons cherché &  
trouué l'Amour. De sorte qu'à luy  
mesme il conuient rapporter la gra-  
ce de chercher, & de trouuer. O ad-  
mirable magnificence de ce Dieu

Bb iij

Amour! O Benignité de luy fans cõ-  
 paraison aucune! Les autres esprits  
 celestes finalement apres longue re-  
 cherche à peine se monstrent vn peu  
 à nous. Mais l'Amour se fait à nous  
 present premierement que nous ve-  
 niõs à le chercher. Pour ceste cause il  
 semble aux hommes, qu'ils sont plus  
 obligez à cestuy, qu'aux autres Ce-  
 lestes. Il s'en trouue aucuns qui ont la  
 hardiessẽ de blasphemer la puissance  
 Diuine, parce qu'elle foudroye noz  
 pechez. Il s'en trouue d'autres qui  
 ont en hayne la Sapiẽce de Dieu, la-  
 quelle en despit de nous void toutes  
 noz meschancetez. Mais il n'y a nul  
 qui ne puisse n'aymer l'Amour di-  
 uin, parce qu'il est le liberal donneur  
 de tous nos biẽs. Parquoy, mès amis,  
 adorons de telle sorte ce diuin A-  
 mour, lequel nous est si bening &



fauorable, que nous venerions la Sapi-  
ence, & avecques admiration crei-  
gnions la Puissance. Afin que moyē-  
nant l'Amour nous ayons toute la  
Diuinité propice & secourable. Et  
l'aymant toute avec affection d'A-  
mour, par amour aussi nous puissions  
iouir d'icelle toute.

F I N.



A LA SERENISSIME  
ROYNE DE NAVARRE.

ELEGIE.



N conte pour certain, ô Roïne à tout biẽ nee,  
Que lors que les flambeaux du Nocier Hy-  
menee  
Flamberent aux rayõs des lāpes de la nuit  
Afin qu'à leur clarté au tẽple fust cõduit  
Le doux Harpeur Orfee, & ioint par bon indice  
Et d'un chaste lien à sa chere Euridice:  
Que les bestes des champs, & les fieres des bois,  
Et les oiseaux diuers qui decoupent leurs voix  
Tascherent à l'enuy, & d'un desir honnest  
A qui de plus beaux dons pourroit orner la feste  
De leur chantre sacré: donques se recordans  
De l'Antre, où leur Orfee à ses tons accordans  
Les auoit attiré, chacun d'eux y apporte  
Des plus rares thresors que chasque terroir porte.  
De Caucaſe le mont les Lynx à l'œil fatal  
Luy apportèrent là les glaces de crystal:  
Et les Grifons volans des froids Hyperborees  
Apporterent le poids des richesses dorees:

Les Pigeons de Cypris par le vague de l'Air  
singlans à tire d'aile y laissent de valloir  
Ghirlandes & chapeaux tissus de lis & roses  
Aux vergers d'Amathonte au parauant écloses.  
De la riue du Pau le Cygne au chant apris  
Y apporta l'honneur de l'ambre de haut pris:  
Et repassans le Nil les Pigméennes Grues,  
Qu'en triangle lon void se suiure dans les nues  
Cueillirent meinte perle, & meints thresors vitrez  
Dans les huitres éclos aux sablons Erythrez:  
Et l'unique Phenix luymesme y vint encore  
Volant du Paradis qui est deffous l'Aurore,  
En ses serres portant la canelle & l'encens  
Et Sabeens parfums qui flairent doux aux sens.  
Bref il n'y eut oyseau, ny doulce ou fiere beste  
Qui de quelque present n'honorast ceste feste,  
Et qui ne recognust avec precieux dons  
Le merite & le prix des Lyriques frédons.  
Lors des biens & thresors qu'on trouue sur la crope  
Du regne d'Helicon, la Royne Calliope  
Alloit ornant sa Bru, & en propos loyaux  
Luy assignoit son dot en bagues & ioyaux:  
Voire mesme osa bien avec humble priere  
Aux noces inuiter du hault Ciel l'Emperiere:  
Et la Royne des Dieux, la Deesse Iunon,  
En l'honneur de la Mere, & en faueur du nom  
Du Poëte diuin, d'ornemens estofer  
Ne dedaigna d'aller à la feste d'Orfer,  
Qui auoit tant de fois entouré ses autels  
Chantant sa Maiefté en hymnes immortels,

Et celebrant les faits, la vaillance, & la gloire  
Dont son puissant mary remporta la victoire  
Aux combats Phlegreans, quand il ietta des Cieux  
Les Titans serpenpieux par trop audacieux.  
Donc ell' n'eut à dedaing de son degré descendre  
Et au Banquet sacré du Poëte se rendre,  
Enuoyant dans son char avec ses Paons ailleux  
Pour ces noces orner, meins dons appareilleux,  
Dons qui n'admettent point vne mortelle estime,  
Dons aux seuls Dieux permis d'Olympe sur la cime.  
Or ce que feist Innon pour le Chantre des Dieux  
Royne vous le pouuez pour moy faire encor mieux,  
Et me rendre le Roy, & Monseigneur propices  
Vos freres bien-aymeux, si que sous leurs auspices  
Leur nom & leur faueur, me puisse disposer  
Pour celebrer leurs faits, vne Muse espouser:  
Vne Muse qui soit à chanter bien apprise  
Leur gloire, leur haut nom, & victoire promise  
Contre leurs ennemis, tout ainsi qu'autrefois  
Elle a chanté l'honneur des anciens Gaulois,  
Et les beaux ornemens, & remarques des Gaules  
Dont Dieu leur a commis le fais sur les épaules:  
Oeuure qui n'est d'un iour, ny d'un mois ny d'un an,  
Et où sont racourcis, tout ainsi qu'en un plan,  
Et la Terre & les Cieux, les Mers avec les Isles,  
Et meints beaux monumens de nos peuples & villes:  
Oeuure qui a esté sur la presse & le tour  
Lequel ces an nouueau j'ay fait sortir au iour,  
Et comme il est sacré par ma Muse loyalle  
Humble l'ay présenté à sa grand'eur Royale.

Madame, il vous a plu, sans avoir mérité,  
Une telle faveur de vostre Maieſté  
Me servir d'avocate, & prendre en main l'affaire  
De moy vostre servant vers Monsieur vostre frere,  
Mon grand Duc, mon Cesar, & mon Alcide heureux,  
Des Princes l'ornement, le parangon des Preux,  
Auquel ia de long temps par une sainte envie  
Mon service ay voüé, & ma Muse, & ma vie:  
Or par vostre moyen mon fait s'est avancé,  
Ainsi soit-il parfait qu'il est bien commencé.  
Que si de vous ma Muse est en grace reçeuë,  
Sans doute ie suis seur qu'elle aura bonne issue  
De ce qu'elle pretend, & pour mieux composer  
Après tant de travaux se pourra reposer.  
Le nom que vous portez, ô l'honneur des Charites,  
O la Perle & la fleur des nobles Marguerites!  
A cela de fatal des Cieux autorisé  
Qu'il a tousiours chery, & bien favorisé  
Les Poëtes bien-nés, & tous les esprits rares  
Qui sont plus de sçavoir, que de richesse, auares.  
MARGVERITE qui tint le sceptre Navarrois  
Ainsi que vous, Madame, épouse & seur de Rois,  
En son vivant chassa le malheur & souffrance  
Des hommes vertueux, & bons esprits de France:  
Et celle qu'aujourd'huy la France & le Piémont  
Pleure, pleint, & gemit de meint soupir profond,  
Fut l'unique support, appuy seur, & retraite  
Des lettres, des vertus, de tout gentil Poëte  
A elle dédié pour chanter ses honneurs,  
Et les chantant gaigner le prix des bons sonneurs.

Ores vous nous reste la tierce MARGVERITE,  
Des Musés fleur unique, & la Perle d'élite,  
Encerclant en un tour leur Couronne à trois rangs,  
Et le triple ornement de leurs noms trois fois grands:  
Si que dire pouuez, DE VERTVS AY MA  
GLOIRE

Ainsi que la premiere: & grauer pour memoire  
Dessous vostre pourtrait orné de rai pointus,  
C'est mon pourtraict, ROYAL IMAGE DE  
VERTVS.

Car celle de Piemont, Minerve de son age,  
Fut vrayment de vertus digne & Royal image  
Comme vous pouuez estre, & sur le front loyal  
Rapporter des vertus l'image en tout Royal:  
Et à ses deux beaux noms adioustant l'excellence  
Du saint Amour qui va voler en euidence  
Sous vostre auen & nom, prendre ce beau Retour  
GISE dedans mon Cœur LA VERITE  
D'AMOUR.

Adonc Amour qui sonne en la langue premiere  
Où LA MERE DV FEV, où MERE DE  
LUMIERE,

De ce doux feu diuin en vostre cœur gisant,  
Et des rai de lumiere en vostre chef luisant,  
Vous raiissant à soy avecques ses deux ailes  
Vous guindera la haut au rang des immortelles  
Dans le Ciel Empyree, où est le vray sejour  
De ce grād Dieu qui est l'Amāt, l'Aymé, l'Amour,  
Auquel vostre cœur soit vne Tente sacree  
Où tousiours il se loge, & tousiours se recree:

PuisseZ vous à iamaïs auoir l'heur de ce nom  
Vous que i' inuoque icy pour Minerve & Iunon.  
Je ne demande pas, ie n'aspire, ny baye.

D'epouser maintenant Euesché, ny Abbaye,  
Bien que i' ose assurer sous vostre authorité  
Que mes labeurs sont tels, qu'ils ont bien merité  
Quelque honnesté guerdon au iugement des Maistres  
Lesquels ont supporté quelque travail des lettres.

Mais bien ie vous supply de procurer pour moy  
Vers mon Prince au beau nom, LOY D'VN CE-

SAR SA FOY,

Qu'il luy plaise me voir de son œil favorable  
Ramenant FEV VIRGILE en clarté desirable  
Hors l'ombre de la mort, & luy mettre en la main  
Le rameau d'or qui peut rompre l'ire inhumain  
Du Prince des enfers, duquel mon grand Alcide  
Doit estre seul vainqueur, & l'unique subside  
D'Enridice & d'Orfee, heureux à ceste fois  
Rompant le vieil decret des infernales lois.

La dix ans sont passéZ depuis que mon Genie  
Me guida pour entrer en la maison benie  
De mon Alcide heureux, qui en ses ieunes ans  
Se delectoit d'ouyr mes Cantiques plaisans  
ChanteZ à son honneur, & les secrets que lie  
Et ma FIGVRE ELVE, & ma ronde Encyclie:

Depuis ie n'ay cessé ny de iour ny de nuit  
Donnant lustre à mes vers, d'orner son nom qui luit  
Ainsi que le Soleil: mais il fault que i'accuse  
Ma disgrâce & malheur, ou celuy de la Muse  
Qui n'a iamaïs permis qu'un Prince tant humain

M'ait fait sentir combien liberalle est sa main,  
Encor que plusieurs fois il m'ait daigné promettre  
Me faire voir que vault de servir vn bon Maistre.  
Mais puis qu'il vous a pleu me faire tant d'honneur  
De chasser ma disgrace avec vostre bon-heur,  
J'espere que j'auray le bien dont son Altesse  
Vous a fait en mon nom, de sa grace, promesse.  
Adonc mieux que iamais sur mon Luth bien tendu  
Je feray resonner son renom entendu  
Aux quatre pars du monde, & feray tant encore  
Que le vostre on orra d'icy iusqu'à l'Aurore  
Et à la rouge Mer, voire au terroir ardent  
Des Roines de Saba, confessant qu'Occident  
Est maintenant orné de telle Marguerite,  
Que l'Orient n'a rien qui sa valeur merite.

L'VN GVIDE ORFEE.

Imprimé à Paris par Iean le Blanc,  
le ieune, Imprimeur.